

67e année, No 27

Montréal, 12 novembre 1955

PER
S-400
CON

A-C e Samedi

AGAZINE NATIONAL DES CANADIENS

10 cents

LISEZ, EN PAGE 22,

NOTRE NOUVEAU FEUILLETON :

La Dame de Brocéliande

par CLAUDE VIRMONNE



Denise Pelletier

Aux 4 coins du monde

● L'inscription dans les universités canadiennes pour l'année académique 1955-56 est de 69,000 étudiants. En tenant compte de l'accroissement naturel et des effectifs actuels des collèges du cours secondaire qui se déverseront dans le cours universitaire, on peut

prévoir que les effectifs de nos universités dans 10 ans seront de l'ordre de 165,000 étudiants. Le plus large accès à l'enseignement supérieur crée pour les universités un problème important d'expansion dont la solution doit être trouvée à brève échéance.

● Le stock des bombes atomiques entreposées aux Etats-Unis équivaut à « plusieurs tonnes de trinitrotoluène pour chaque habitant de la terre » a déclaré récemment le docteur Ralph Lapp, directeur du Service de la science nucléaire aux Etats-Unis. M. Lapp a demandé au Président de révéler « dans l'intérêt de la paix » l'importance « fantastique » du stock d'armes atomiques américain.

● Le destroyer d'escorte anti-submersible, le *Saint-Laurent*, a été mis en service le 29 octobre dernier à Montréal. Ce destroyer, le premier entièrement dessiné et construit au Canada,

a terminé récemment trois semaines d'essais dans l'estuaire du fleuve.

● M. Harold Stassen, représentant des Etats-Unis à la Commission du Désarmement des Nations-Unies a révélé dernièrement que les effectifs de tous les services armés américains s'élevaient actuellement à 2 millions 900,000 hommes, alors qu'ils étaient de 11 millions 900,000 hommes à la fin de la dernière guerre mondiale.

● L'empire de la *Ford Motor* devient accessible aux petits épargnants. La Fondation Ford, organisation philanthropique brassant des millions de dollars, va mettre en vente tout ou partie des actions Ford Motor qu'elle détient en portefeuille. La mise en vente sera organisée avec le désir de diffuser largement les titres parmi les petits souscripteurs.

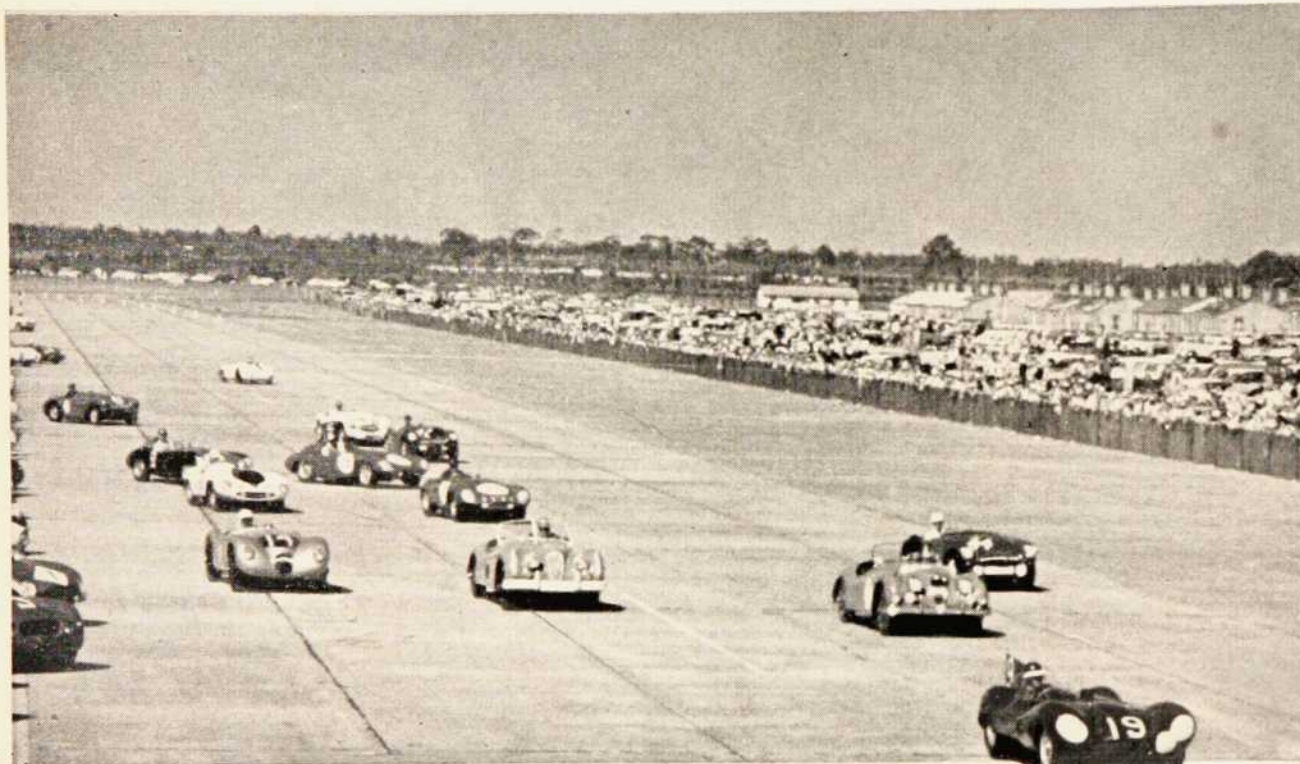
● M. Pierre Laplante, qui vient de faire un séjour d'un an au Pakistan avec sa famille à titre de travailleur social, reconnaît que le travail de celui-ci est handicapé par la grande pauvreté du pays. Le travailleur social devra disposer de cadres sociaux plus solides avant de pouvoir s'exercer plus efficacement et l'envoi de médecins et de techniciens d'industrie devrait avoir la priorité.

● Les Services Médicaux de la Première Division aérienne canadienne viennent de prendre des mesures pour éviter l'extension d'une épidémie de poliomyélite qui s'est déclarée à la Première Escadre de Chasse de Marville (France). Depuis le 16 août, on a relevé sept cas de paralysie parmi les 24 personnes admises à l'hôpital de la base. Le personnel est consigné et a dû subir l'inoculation d'un vaccin en provenance du Canada.

● Un avion canadien volera à 1,600 milles à l'heure avec un pilote à son bord. Un porte-parole du Ministère de la Défense a précisé que l'appareil CF-105 aurait pu être conçu pour voler sans pilote. A cette vitesse, l'appareil approchera de la « barrière thermique » limite à partir de laquelle les métaux ordinaires perdent leur résistance. Aussi croit-on que le CF-105 sera construit en titane, métal réfractaire aux grandes chaleurs.

● De plus en plus, l'avion devient le moyen de transport ordinaire du grand public. Air-France, la grande compagnie de navigation aérienne française, a relevé dans ses carnets les noms des personnalités marquantes qui, en une seule semaine du mois de septembre, ont utilisé ses services. Cette liste est intéressante. On y relève les noms de M. Senghor, Secrétaire d'Etat; Frison-Roche, écrivain; la Princesse Hélène d'Orléans; le professeur Fabre, doyen de la Faculté de Pharmacie; Ludmilla Tchérina, danseuse; le Prince Pierre de Grèce, Xavier Cugat, le Général Cugny, Mgr Johnson, de l'Eglise mormone; Givenchy, dessinateur de modes; Machico Kyo, actrice japonaise; l'abbé Pierre, le Prince Ali Khan, Eddie Constantine, M. Arpels joaillier, et nombre d'autres.

● Les problèmes auxquels a dû faire face l'administration indonésienne pour organiser les premières élections nationales étaient considérables. 1,000 candidats représentant 172 partis politiques briguaient les suffrages de 43 millions de citoyens inscrits parlant 200 dialectes différents. La moitié de la population est analphabète. Disséminés sur un territoire long de 3,000 milles et formé de plus de 3,000 îles, il y avait 93,000 bureaux de scrutin. Il fallut utiliser 100 yachts et bateaux de pêche, des avions, des camions militaires, des chariots à boeufs et 3,500 bicyclettes pour la distribution des bulletins de vote. Le Parlement se composera de 260 représentants.



Grand Prix d'Endurance, Sebring, Floride—dans un bruit de tonnerre, la Jaguar gagnante (19) prend la tête dès le départ. A l'arrivée, une Ferrari se classe à 25 secondes derrière elle, grande gagnante du Coefficient de Performance. Les deux autos étaient équipées avec des Champion.

Votre auto a une réserve de puissance que vous n'utilisez peut-être pas!

Attendez-vous à une grande différence une fois que vous aurez fait poser des Champion à 5 cannelures par votre garagiste. Sentez votre auto plus nerveuse et plus vigoureuse. Voilà la puissance libérée par les Champion—TOUTE la puissance qu'un moteur peut fournir.

C'est cette puissance que les pilotes gagnants attendent des Champion à 5

cannelures—et ils l'obtiennent. C'est la puissance sur laquelle vous aussi pouvez compter—pour des démarrages plus rapides et une accélération plus fougueuse que vous ne pensiez jamais possibles.

Mettez les Champion à 5 cannelures à l'épreuve. Ce sont les bougies les plus fiables et les plus demandées au monde. Votre auto vous le prouvera bientôt, quelle que soit son année, ou sa marque.

LES BOUGIES

CHAMPION



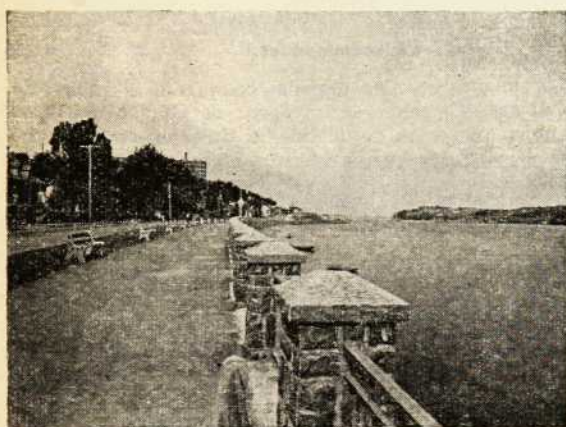
Assurez-vous de faire vérifier vos bougies avant l'hiver. C'est peut-être le moment de les remplacer—une bonne occasion pour faire poser des Champion à 5 cannelures. Vous pouvez vous FIER aux Champion pour un allumage plus sûr, une plus grande puissance, des démarrages instantanés par temps froid!

CHAMPION SPARK PLUG COMPANY OF CANADA, LIMITED • WINDSOR, ONTARIO



Jeunesse Dynamique du Saguenay

par PLACIDE LABELLE



JACQUES CARTIER, dans le récit de son second voyage au Canada, parlait du Saguenay en ces termes : "Le royaume et province du Saguenay, où il y a infinie quantité d'or, de rubis et autres pierres précieuses et y sont les hommes blancs, comme en France, et accoutrés de draps de laine".

Et Champlain, avant même de fonder Québec, était allé reconnaître le Saguenay. C'était au début de juin 1603 : "Je fus à quelque douze ou quinze lieues dans le Saguenay. (...) Toute la terre que j'ai vue, ce ne sont que montagnes de rochers, la plupart couvertes de bois de sapins, cyprès et bouleaux, terre fort mal plaisante. (...) Enfin, ce sont de vrais déserts inhabitables d'animaux et d'oiseaux".

Entre le mirage de Jacques Cartier et les propos déprimants de Champlain, nous savons aujourd'hui où situer la réalité. Le Saguenay,

avec son immense bassin hydrographique qui va de Chibougamau aux Sept-Iles, est l'artère vitale d'un organisme économique robuste et en pleine croissance.

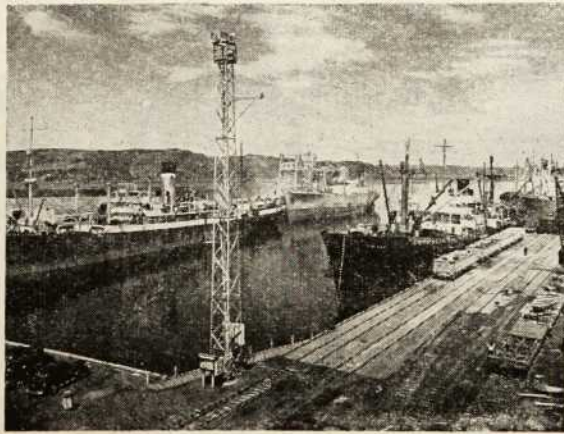
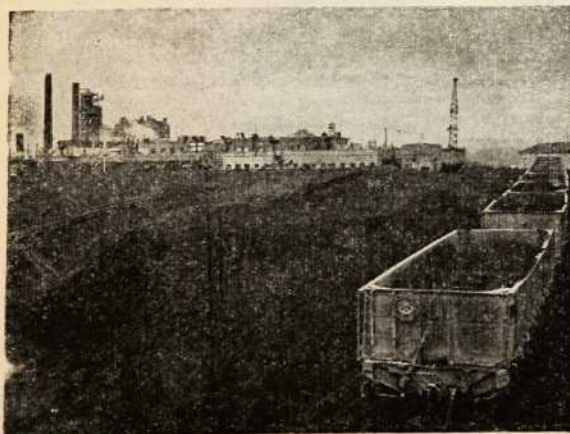
Croissance stimulée par la construction récente du boulevard Talbot, qui met Chicoutimi à trois petites heures de Québec ; croissance qui semble devoir s'accélérer par la construction, déjà entamée, d'une voie du Canadien National qui reliera le Saguenay à l'Abitibi, et par celle d'une route qui rejoindra La Tuque, dans le haut Saint-Maurice. Les communications ferroviaires et aériennes avec Montréal sont déjà de l'histoire ancienne.

Le Saguenay ne regorge sans doute pas d'une "infinie quantité d'or, de rubis et autres pierres précieuses", mais il regorge d'eau et de bois. De l'eau, du bois, rien de plus plébéien. Soit. Quand même, avec de l'eau, on fait de l'électricité ; avec de l'électricité — avec beaucoup d'électricité — on fabrique de l'aluminium. Or, l'aluminium fournit quelque 10,000 emplois dans le Saguenay. Avec du bois, on fabrique des pâtes à papier, du papier ; et l'on en fabrique pour des millions et des millions de dollars chaque année.

Oui, jusqu'ici, l'économie du Saguenay a reposé surtout sur l'eau et sur le bois, en d'autres mots

[Lire la suite page 34]

Ci-contre, en haut. L'une des entrées de Chicoutimi, sur le Saguenay. Au loin, le pont de Sainte-Anne. — Ci-contre, au centre. Rue typique d'Arvida, capitale mondiale de l'aluminium et un modèle d'urbanisme. — Ci-dessous, à gauche. L'usine de papier de Kénogami. La richesse du Saguenay était jusqu'ici fondée sur le papier et l'aluminium. Mais la découverte de riches gisements miniers marque une ère nouvelle pour la région. — Au centre. Le troisième port maritime du Canada : Port-Alfred. — A droite. Les abords de la ville de Jonquière.





L'immeuble de la Bourse de Montréal, sis au 453, rue Saint-François-Xavier dans le Vieux Montréal. La Bourse obtint sa charte provinciale en 1874. Depuis, elle n'a cessé de progresser avec le Canada lui-même et Montréal en particulier.

LA BOURSE DE MONTREAL, baromètre de la Nation

C'est en 1717 que le roi de France accordait aux marchands de Québec et de Montréal le privilège de s'assembler quotidiennement pour discuter de leurs affaires. Ce sont là les origines lointaines de la Bourse au Canada. L'on sait maintenant, grâce aux travaux de nos historiens, qu'il s'était constitué en Nouvelle-France une bourgeoisie d'affaires fort importante et fort influente qui apportait un élément d'équilibre et de contrepoids à la société de l'époque. Après la décapitation de 1763 et le rétrécissement des fortunes canadiennes dans le régime économique qui fut établi par la suite, c'est aux mains des marchands anglais que l'on retrouve la direction économique du pays. Par la suite, les grandes accumulations de fortunes, sans lesquelles le développement des nations modernes ne saurait s'expliquer, demeurent leur souci propre. Les origines prochaines de la Bourse se retrouvent dans les transactions qui se faisaient dans le vieil immeuble de la rue Saint-Paul, l'Exchange Coffee House, en 1832, alors que furent offertes en vente les actions du chemin de fer Champlain & Saint-Laurent. Mais la Bourse de Montréal, telle qu'on la connaît aujourd'hui, ne prit forme sociale qu'en 1863, alors que les agents de change se constituèrent en corps et adoptèrent des règlements régissant l'admission des membres, les droits de courtage et d'admission à la cote. La Bourse était née.

EN MOINS DE CINQUANTE ANS, le Canada s'est classé à l'avant-plan des grandes nations industrielles. Sans rien perdre de sa fertilité légendaire qui en fait encore l'un des greniers du monde, il est devenu, de par la richesse de son sous-sol, la puissance de ses cours d'eau, l'esprit d'initiative de ses hommes d'affaires, l'un des principaux pays producteurs de biens de tout ordre.

Des facteurs nombreux et divers ont sans doute contribué à ce prodigieux essor. La Bourse n'en est pas le moindre. Rien ne s'est entrepris, rien ne s'est réalisé sans qu'elle y ait été associée, sans qu'elle y ait prêté son concours. Il suffit d'en parcourir la cote pour saisir et mesurer l'ampleur de son action. Les titres qu'on y traite embrassent, en effet, la totalité de l'activité économique de la nation. Nulle part ailleurs ne se refléchissent mieux que chez elle les progrès de notre agriculture, de notre industrie, de notre commerce, de nos mines et de nos institutions financières.

Si la Bourse n'a plus besoin qu'on la justifie, puisqu'on ne saurait concevoir de sociétés par actions sans marché libre où en disposer, il convient en revanche, nous semble-t-il, d'expliquer, de faire voir le mécanisme et le véritable cadre de la Bourse de Montréal et du Curb de Montréal.

Sur tous les marchés du monde, Montréal a la réputation d'être la première place financière du Canada. Un tel hommage suffit à sa renommée.

Les débuts.

La Bourse de Montréal, la première en date de toutes les places canadiennes, a eu de bien modestes débuts. Elle est née dans un vieil immeuble de la rue Saint-Paul, l'Exchange Coffee House, en 1832, alors que furent offertes en vente les actions du chemin de fer Champlain & St-Laurent.

Ce n'est, pourtant, qu'en 1863 que les agents de change se constituèrent en corps et adoptèrent des règlements régissant l'admission des membres, les droits de courtage et d'admission à la cote. Quelques années plus tard, en 1874, ils obtenaient de la province de

Québec une charte les autorisant à faire affaires sous la raison sociale de la Bourse de Montréal.

Fondé en 1926, le Curb (connu aujourd'hui sous le nom de Bourse canadienne) supplémente l'action de la Bourse en fournissant un marché officiel aux valeurs non inscrites à la cote de la Bourse, aux valeurs hors-cote et aux titres des entreprises engagées dans l'exploitation des ressources naturelles de notre pays.

La régie interne.

Institutions sans but lucratif, la Bourse et le Curb retirent la meilleure partie de leurs revenus des cotisations de leurs membres. La Bourse compte quatre-vingts associés et le Curb, cent. Les principales conditions requises pour faire partie de l'une et de l'autre sont d'être du sexe masculin, d'avoir vingt et un ans et la pleine jouissance de ses droits civils.

Les deux sont régis par un Conseil d'administration élu tous les ans.

Les valeurs.

On distingue deux sortes d'actions : privilégiées et ordinaires.

Les actions privilégiées jouissent, généralement, d'une priorité quant au dividende et à l'actif. Parfois même certains autres droits et privilèges y sont attachés. Il arrive aussi qu'en cas de dissolution de l'entreprise, elles aient la priorité quant au partage de l'avoir. Leur rémunération est fixe et, par conséquent, leur participation aux bénéfices, limitée.

Une fois ces charges pourvues, les actions ordinaires sont susceptibles, à leur tour, d'être rémunérées sur décision de la société. Dans leur cas, le taux du dividende dépend des résultats de l'exercice. Ainsi, en regard d'un risque limité au montant de ses engagements, le détenteur d'actions ordi-

naires n'est pas plafonné quant aux bénéfices éventuels. En sa qualité de copropriétaire il a droit au chapitre de l'entreprise et, tous les ans, élit le Conseil d'administration qui en dirige les destinées.

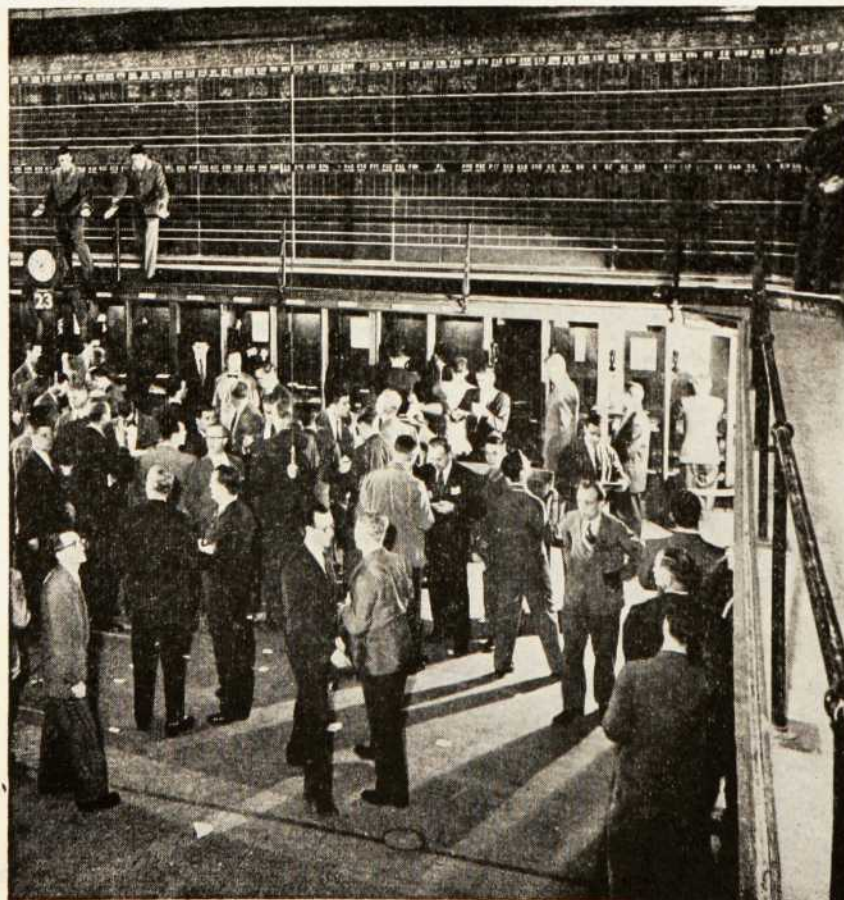
Les commandes.

On appelle commande l'action de charger un agent de change d'acheter ou de vendre un titre. On en distingue deux sortes : La première dite au marché (Market Order), c'est-à-dire au meilleur cours possible au moment de son exécution. La seconde dite limitée (Limit Order), c'est-à-dire à un prix déterminé par avance au gré du client ou, si possible, à meilleur compte encore.

Les enchères.

Toute commande d'achat ou de vente confiée à un agent de change est directement transmise à son négociateur, à la Bourse ou au Curb, par les soins d'un commis désigné à cette fin. La commande en main, le négociateur se dirige alors vers la section du Parquet où se traitent les titres dont il est preneur ou vendeur. A chacun de ces postes correspond un tableau noir portant la désignation de la valeur, son symbole télégraphique, le nombre d'actions transigées, le cours d'ouverture, les cours les plus hauts et les plus bas, le prix courant ainsi que le volume global des titres qui ont changé de mains. Une fois au fait de la tendance du marché, il lance à haute voix le nom du titre dont on lui a confié l'exécution. Tout aussitôt se groupent autour de lui ceux de ses collègues qui se trouvent intéressés à cette même valeur. Les enchères commencent alors, chacun y allant de sa demande ou de sa mise.

Quand le négociateur croit avoir obtenu le meilleur cours possible, souvent même meilleur que celui que le client avait en vue, il conclut l'opération en criant : « Vendu ». Le vendeur lui remet alors une fiche (Sales Ticket) en triplicata indiquant le titre, le nombre d'actions, le prix et le nom de l'agent à qui est faite la vente. L'acheteur l'initiale et en prend une copie, le vendeur gardant pour lui l'original. La deuxième copie sert à la transmission de l'opération par le « ticker » après qu'une horloge automatique en a marqué l'heure. De cette façon, toute transaction se trouve



Les enchères à la Bourse... Des fortunes sont faites et défaites. Mais la grande prospérité du pays et une législation appropriée assurent à la Bourse une stabilité raisonnable qui va de pair avec celle du pays lui-même.

Quelques images des dernières productions du cinéma français



Claude Nicot, Edwige Fenech et Henri Guisol dans l'amusante comédie : *Les fruits de l'été*. La jeune vedette Etchika Chouveau fait aussi partie de la distribution.



Jean Marais et l'une de ses élèves, Brigitte Bardot, dans une scène charmante du nouveau film de Marc Allégret : *Futures vedettes*.



Michel Auclair et Danielle Darrieux dans *Bonnes à tuer*, un film policier au titre pour le moins inquiétant, tourné par le réalisateur Henri Decoin.



Obsession, un film dramatique qui comporte un élément de mystère et d'angoisse. Les trois principaux personnages sont : Jean Gavon, Michèle Morgan et Raf Vallone.



Gisèle Pascal et Nadine Basile dans *Mademoiselle de Paris*, un film dont l'action se situe dans le monde de la Haute Couture parisienne. Jean-Pierre Aumont est le partenaire de Gisèle Pascal.



Françoise Arnoul dans une scène de *French Cancan*, le dernier film de Jean Renoir. Au fond, on reconnaît Jean Gabin. On remarquera l'exactitude de la toilette d'époque de la jolie danseuse.



Adoré par les uns . . . Brûlé vif par les autres . . .

*le chat, connu de l'homme depuis la plus haute antiquité,
a toujours eu ses amis et ses détracteurs.*

AUX ENVIRONS DE L'AN 30 AVANT J.-C., un édit du Roi Ptolémée, qui régnait alors sur l'Égypte, commençait en ces termes : «...le citoyen Martius Fabricius, citoyen romain, est condamné à avoir la tête tranchée en place publique...»

Rome, à cette époque, était toute-puissante et aucun autre pays ne se serait avisé de toucher à un cheveu d'un citoyen romain, dans la crainte de voir apparaître les fameuses légions, terreur de l'époque... et l'Égypte ne faisait pas exception à la règle. Alors ? quel monstreux forfait avait donc commis Martius Fabricius pour que l'Égypte se risque ainsi à encourir les foudres du Sénat romain ?

C'est que le malheureux Fabricius avait tué un chat (et encore involontairement !)

Eh ! oui, un chat... car cet animal que nous regardons aujourd'hui avec un peu d'indifférence était considéré par les Égyptiens comme un animal sacré.

D'où vient le chat ? Mystère...

Les Égyptiens ont importé le chat de Lybie. Sans doute furent-ils séduits par les allures parfois un peu bizarres de cet animal car ils le consacrèrent aussitôt à l'une de leurs déesses.

Le culte dont il fut l'objet prit aussitôt d'énormes proportions. C'est à tel point que lorsque la demeure d'un Égyptien était la proie des flammes, il était du devoir le plus strict de l'habitant de sauver d'abord son ou ses chats, et ceci avant toute autre chose !

Le fait de tuer un chat, volontairement ou même involontairement, valait à l'auteur de ce méfait la peine de mort. S'il était pris sur le fait, la foule le lapidait.

Sa Seigneurie le Chat devait donc couler des jours bien heureux en Égypte. Nous le voyons d'ici se prélasser avec délices sous l'ardent soleil, regardant d'un oeil plein de mépris les Égyptiens s'empressant autour de son auguste personne !

En Europe, le ronronnant quadrupède fut chaudement accueilli...

Pour les Égyptiens, le chat était donc l'ami des dieux... les Européens, eux, ne furent pas du même avis. Peut-être même est-ce la seule fois où ils furent d'accord sur un point précis : à peine eurent-ils entrevu les longues moustaches et les yeux en boule de Messire Chat qu'ils déclarèrent solennellement qu'il ne pouvait être que l'envoyé du diable...

Or, qui dit diable, dit enfer et flammes... Les Européens de cette époque, gens expéditifs s'il en fut,

n'imaginèrent rien de mieux que de renvoyer ces amis du diable en enfer. On assista alors à d'immenses autodafés dont les chats firent les frais et on imagine sans peine les épouvantables miaulements qui durent retentir à travers toute l'Europe. Mais rien n'y fit, on continua à brûler du chat, tout comme les sorciers et les sorcières, ces autres suppôts du diable.

Les Parisiens lancèrent même une mode (déjà) pour ce genre d'exécution en masse. Ils avaient imaginé de suspendre, au-dessus d'un bûcher et fixé à une potence ou un arbre (l'arbre de la Saint-Jean) un sac ou un panier rempli de chats. La populace hurlait de joie en voyant le sac se trémousser au bout de sa corde et les mistigris tomber dans les flammes une fois la toile consommée... Douces moeurs...

On brûlait donc, et le dernier chat y aurait laissé sa fourrure si, un beau jour...

On a souvent besoin d'un plus petit que soi...

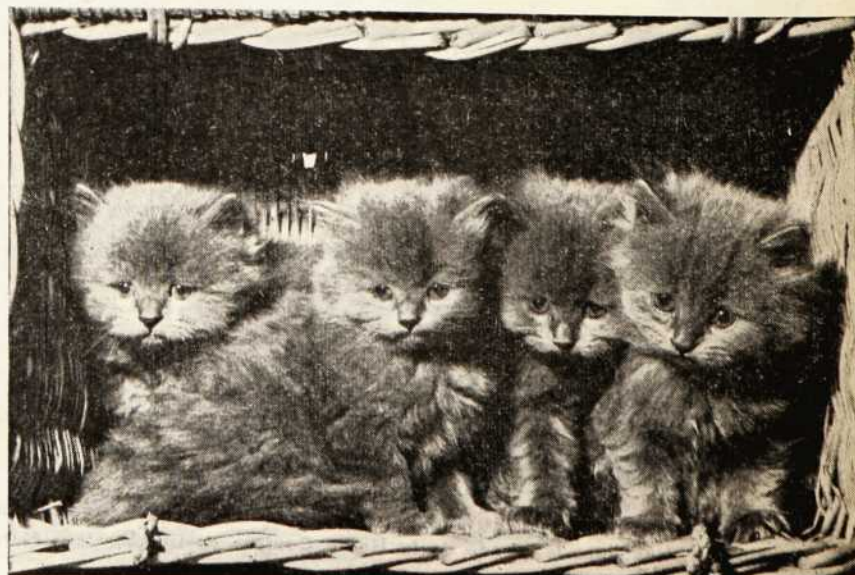
Nous voici à l'époque des Croisades et nos Croisés, triomphants, s'en revenaient de Terre Sainte. Du pays de Mahomet, ils ramenaient la victoire... mais bien d'autres choses encore car au fond de la cale de leurs navires les rats noirs se préparaient à donner l'assaut à l'Europe. La façon fulgurante avec laquelle ils prolifèrent est bien connue. Ces rongeurs se mirent donc bientôt à pulluler et mirent les récoltes à mal sur tout le continent.

A ces assaillants d'un nouveau genre, nos ancêtres n'avaient pas grand'chose à opposer. Les trappes compliquées ne se refermaient que sur le vide (ou sur les doigts des piégeurs) et le poison dangereux faisait autant de dégâts parmi les humains que parmi les rongeurs assez méfiants de nature.

Que faire ? Nos braves gens furent bien près de lever les bras. C'est alors qu'un Européen eut une idée de génie : pourquoi ne pas opposer les chats aux rats ? Le moyen fit merveille. Les chats, fort peu nourris à cette époque, firent des coupes sombres dans les rangs de la gent ratière et leur nombre diminua à tel point que les pauvres Européens purent à nouveau respirer...

Après cette guerre d'un nouveau genre terminée, que pensez-vous que l'on fit du chat ? Si semblable fait s'était produit de nos jours, on lui aurait probablement élevé une statue... avec un discours à l'appui. Mais non, tout au plus se contenta-t-on de ne plus les exterminer en masse ; on les brûla encore un peu (un peu seulement) aux grandes occasions, car la frayeur qu'avait causée [Lire la suite page 32]

Le film de gauche est connu des ménagères imprudentes qui laissent à découvert une pinte de lait. "Mais, qu'est-ce donc ?" semble se dire le chat. "C'est pour moi ? Mais pourquoi donc ce pot au long col ? Je ne suis pas une cigogne. Le malheur d'avoir une petite langue ! Que faire ? Avec une patte, puis-je réussir mieux ? Penchons ! Penchons ! Oh ! malheur, la bouteille a glissé. Que va dire le maître ? Bah ! il n'est pas là, profitons-en. La fessée ne viendra que plus tard. — Ci-dessous, à droite. Tous les chats n'ont pas la même tenue. Ces petits chats persans bleus, qu'on a pu admirer à l'Exposition féline organisée par le Club des Amis des Chats à Paris sont des modèles de sagesse et de soumission. Pour longtemps ?





Ci-dessus. Margaret et sa grand-mère, la reine douairière, maintenant décédée.



Ci-dessus. Le Group Captain Townsend, héros de la deuxième grande guerre, après avoir participé à la course de chevaux de Maisons-Laffitte où il remporta le prix Vesian.

Une idylle royale

Margaret, terriblement jalouse, faisait surveiller, depuis deux ans, chaque pas de Townsend, qui n'avait pas le droit de sortir le soir, ni de danser avec une autre femme. "Cette situation ne peut plus durer !" — déclara un jour Peter. Le lendemain, en recevant la presse, il déclencha la bagarre finale.

POURQUOI LE ROMAN D'AMOUR MARGARET-TOWNSEND, en veillesse depuis deux — peut-être même depuis quatre ou cinq ans, explosa-t-il subitement le 7 mars dernier ? Pourquoi l'homme dont on parle le plus au monde depuis quelques semaines, abandonna-t-il ce jour-là tout à coup son mutisme dicté par la plus élémentaire discrétion pour donner des interviews, faire des demi-aveux et des allusions plus que transparentes ?

"La partie n'est pas égale".

Certains ont affirmé qu'il avait agi d'accord avec Margaret pour mettre fin, enfin, à leur « situation intenable ».

C'est faux. La princesse était la première surprise par les déclarations de son « fiancé ». Sans les désapprouver, elle appela immédiatement Bruxelles au téléphone pour savoir où Peter voulait en venir exactement, et quelle attitude elle devait adopter elle-même, si on l'interrogeait.

— « La partie n'est pas égale et je veux en finir », répondit Townsend en substance. — « Tu as ta vie, tes distractions, tes sorties, tes amis et amies, ta famille ; je n'ai personne et mène une existence de moine ».

La scène du dépannage.

Mieux encore, chaque pas de « l'exilé » était surveillé à la fois pour le compte de la Reine, d'Eden et de Margaret.

L'été dernier, en se rendant un jour, en voiture — seul — sur la plage d'Ostende, il fut arrêté sur la route par les signes désespérés d'une jeune et jolie femme, qui le suppliait de l'aider à dépanner son auto.

En gentleman accompli, Peter laissa tomber sa veste, ouvrit la capote pour déceler le mal, quand une troisième voiture s'approcha, ralentit et son conducteur se mit à filmer la scène : Peter en bras de chemise et la pin-up blonde penchés ensemble sur le moteur.

Le soir même, les photos développées et tirées, se trouvèrent sur la table... de la Reine, du Premier Ministre et de Margaret. Et il fallut ensuite une longue discussion — pour ne pas dire « scène » entre les amoureux avant que Townsend puisse expliquer qu'il... n'y était pour rien.

Jalousie familiale.

Car Margaret — se souvenant des succès de Peter à Londres — entre autres auprès de ses meilleures amies — est terriblement jalouse. Townsend n'avait le droit ni de danser, ni de sortir seul le soir avec une femme. Il ne pouvait fréquenter que des couples dont la solidité conjugale est au-dessus de tout soupçon.

Cette jalousie est d'ailleurs courante dans la famille : on n'a pas oublié les visites-surprises de la Reine à Philippe quand celui-ci était en garnison à Malte. Aujourd'hui encore, Elisabeth est au courant de chaque pas de son mari.

"Je deviendrai neurasthénique !".

Margaret ne manque d'ailleurs pas de faire remarquer à sa soeur (chaque fois que la conversation revient sur Townsend) que Philippe n'aurait certainement pas été capable d'une telle fidélité pendant plusieurs années et que cette attitude exemplaire d'un homme de 40 ans est la meilleure preuve de son amour, le meilleur gage de leur futur bonheur.

— « Je n'en peux plus ! », répétait cependant Peter à Margaret depuis plusieurs mois. « Encore un an de cette vie et je deviens neurasthénique ! ».

"Risquons le tout pour le tout !"

Et quand, de retour de son voyage des Antilles, la princesse demanda à son amoureux de patienter encore... jusqu'à la retraite de Churchill (persuadée que Eden, lui-même divorcé et remarié, la comprendrait mieux que le vieux Winston) l'exilé éclata :

— « Encore trois mois de patience ! Après, il faudra attendre peut-être les élections ou — que sais-je ? — la victoire des travaillistes ! — Non ! je n'ai plus de force. Risquons le tout pour le tout, à moins que tu veuilles que je m'efface, que je disparaisse de ta vie... ? »

Margaret tomba malade par suite d'une fausse nouvelle.

C'est précisément ce que Margaret redoutait le plus. L'année dernière, quand certains journaux ont annoncé les « fiançailles » de Townsend avec la comtesse belge Aline de Lintburg-Stirum, elle tomba malade et faillit avoir une congestion cérébrale.

Peter fut rappelé d'urgence à Londres — par la reine mère Elisabeth, affolée par l'état de sa fille — et dut jurer sur tous les saints de l'Eglise d'An-

gleterre que la nouvelle — dénuée de tout fondement — avait été inventée par quelques journalistes.

Chaque matin, il devait faire le compte-rendu de sa soirée de la veille.

Même pendant son voyage aux Antilles, Margaret téléphona chaque matin à Bruxelles afin que Townsend lui raconte ce qu'il avait fait la veille au soir. Et comme celui-ci savait que ses pas étaient surveillés, ses visiteurs et... éventuelles visiteuses photographiées, gare à lui s'il oubliait le moindre détail.

— « Cette existence ne peut plus durer ! », déclara-t-il le 6 mars dernier.

Depuis, ayant jeté les dés, son sommeil est moins agité. C'est Anthony Eden, la Reine et l'Archevêque de Canterbury qui dorment mal.

LÉOPOLD BERGUE.



L'actuelle reine Elizabeth II et Margaret. C'est là une photographie des deux soeurs prise au cours de la dernière guerre.



Ci-haut, à gauche. Une vue d'ensemble de Gaspé. Capitale religieuse de la Gaspésie, le village de Gaspé est, depuis 1922, le siège d'un évêché et compte plusieurs importantes institutions : un séminaire, dirigé par les RR. PP. Jésuites, un hôpital, tenu par les Soeurs Hospitalières de l'Hôtel-Dieu de Québec, et un monastère des Ursulines, comprenant aussi des écoles normale et ménagère. — A droite. Une chute au pied du mont Albert, vue du Parc National.

A L'ASSAUT DES MONTS SHICKSHOCKS

Georges Guy a 27 ans. Il est employé des Postes à Saint-Octave-de-l'Avenir, dans le comté de Gaspé-Nord. On lui doit une centaine de nouvelles et d'articles parus dans la plupart des journaux et magazines de la province. Son genre préféré : l'humour... Son ambition : écrire, écrire toujours et laisser son nom dans nos lettres. Son style allègre et les qualités d'humour qu'en effet on trouve dans ses récits lui assurent l'intérêt de ses lecteurs.

Un collaborateur de St-Octave de l'Avenir, Georges Guy, nous raconte son expédition sur le vaste plateau central de la Gaspésie.

J'ai bien changé, depuis l'époque où je parlais d'escalader les Himalayas. J'avais quinze ans et Yolaine, quatorze ; le futur nous semblait une terre promise ; nous fréquentions le Cours supérieur de Mère Ste-Cornélie... Et j'étais amoureux de ma cousine. Elle pinçait les lèvres, déjà femme et hostile aux projets de conquête. Elle était émouvante dans son uniforme de couventine ; elle avait les yeux noirs, des cheveux à la garçonne... et les doigts tachés d'encre : tant de charme qu'on lui faisait la cour.

Puis, le temps a passé... Devenu comptable, j'ai épousé Yolaine. Notre bonheur, c'était un peu le Saint-Graal ; nous le cachions pour en savourer toute l'exclusivité. Je ne parlais plus de mes voyages mais, si d'aventure venait l'heure des taquineries, Yolaine y faisait allusion. Ça piquait mon orgueil. Un matin de juillet, j'ai décidé de prendre des vacances et de partir à l'assaut des Shickshocks. J'entendais, par mon habileté à parvenir jusqu'aux cimes, prouver que, n'eussent été les circonstances, je me fûs couvert de gloire sur tous les continents.

Nous sommes partis, à l'aurore. Des ascensions mineures se devaient de discipliner mes réflexes. Sus au mont Albert, ensuite ! La voiture ronronnait sur la route de St-Octave. Nous avons tourné à gauche et filé vers la barrière du Parc. Des gardes-chasse ont inspecté nos bagages ; il est interdit de porter des armes dans ce territoire. J'ai déclaré n'en vouloir qu'au pittoresque et le plus petit des gardes — un lourdaud de classe — a paru méditer le grand mot. Mais il a rédigé des permis de circuler.

— J'ai soif, a dit Yolaine.

L'autre garde a proposé que nous entrions tous dans la maisonnette pour

boire du thé. Il était chaussé de hautes bottes de cuir ; il marchait avec un air martial et balançait un bras gauche auquel deux doigts manquaient ; il avait le regard dur et le menton proéminent. « Un justicier » pensais-je. Et je plaignais les braconniers. On plaint toujours les braconniers.

Dans sa retraite, notre ami aux bottes de cuir a tendu la main.

— Laflamme, a-t-il dit.

— Guy Racine. Ma femme, Yolaine. L'acolyte, un monsieur Soucy, a servi le thé dans des gobelets d'aluminium. Nous parlions sécheresse et menace des feux de forêt.

Yolaine, près de la fenêtre, s'est exclamée : Guy, viens voir.

Nous avons regardé les montagnes, vertes d'abord, agrémentées de longs arbres puis bleuâtres dans le lointain.

— Vous montez dessus ? a questionné Laflamme.

— Oui, a dit Yolaine.

— J'connais rien d'plus beau, a continué l'homme. Vous êtes déjà venus ?

— Non. Avant, c'étaient les Himalayas qui intéressaient mon mari... Y a-t-il du gibier, sur les Shickshocks ?

Le garde a loué les directives contre la chasse. Orignaux, chevreuils et caribous se multiplient, dans les limites du Parc. Ces espèces vont survivre, en dépit des chasseurs forcenés qui tuent — semble-t-il — pour le plaisir de tuer.

Les Shickshocks, vus de Saint-Octave-de-l'Avenir. La chaîne des monts Shickshocks constitue la partie la plus élevée du plateau central gaspésien. Son élévation varie entre 3,000 et 4,200 pieds au-dessus du niveau de la mer.

Je m'intéressais à l'ameublement de la demeure : une table, quelques chaises, le poêle, le radio et l'armoire. Sur les murs jamais peints et noircis de fumée, on avait accroché d'innombrables calendriers. J'apercevais, dans l'une des chambres, la courtépointe à pièces multicolores et, près du lit, une statuette de la Vierge devant laquelle brûlait un lampion.

Yolaine disait :

— Je n'arrive pas à croire que les braconniers se croisent les bras. Sur quatre cent milles carrés, on trouve les moyens de se faufiler.

— Jamais ! a prétendu Laflamme.

Dix barrières se déploient alentour du Parc National... Après réflexion, il a admis qu'un chasseur pouvait tromper la vigilance. Mais lui n'en a pas connu. Dans son cœur, il rejoint l'audacieux, il l'arrête. En théorie, on ne passe pas.

L'acolyte était sorti pour livrer pas-

sage à un camion chargé de pulpe. Le rite est simple. Il s'agit de soulever la barrière puis d'inscrire, dans les registres, le passage d'un véhicule.

— Partons, ai-je suggéré.

— Si ça vous fait rien, a dit Laflamme, je monte avec vous autres. Faut justement que j'aie faire une tournée par en haut.

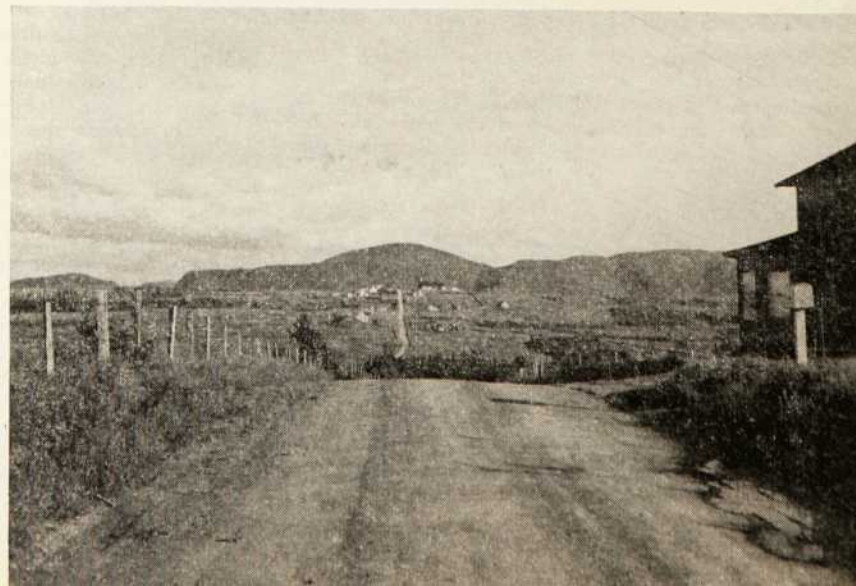
Selon Yolaine, tout le plaisir était pour nous. Le compagnon a chargé sa part des bagages ; moi, je portais une tente légère. Légère, oui... Nous avons marché jusqu'à la rivière Côté. Des oiseaux gazouillaient dans le soleil. Je respirais avec délices le parfum aux mille nuances de la forêt.

Yolaine a demandé :

— Il y a combien de rivières, dans la région des Shickshocks ?

On compte cinq rivières majeures : la Ste-Anne, la Madeleine, la Cascapédia, la York et la Bonaventure. Et

[Lire la suite page 35]



"LE SAMEDI" présente en exclusivité :

LE SURVENANT

Un chapitre par semaine du grand roman de GERMAINE GUEVREMONT

QUARANTE-HUITIEME EPISODE

Le docteur Sévère Desgroseillers est le chef régional du parti politique auquel adhèrent les Provençal. Devant Odilon qu'il rencontre à Sorel il fait une allusion indirecte à la négligence de Pierre-Côme dans ses fonctions de garde-chasse. A la nouvelle, Pierre-Côme plus inquiet qu'il ne veut le laisser voir aux yeux d'Odilon, se demande en quoi il a pu manquer à son devoir. Le meilleur moyen de le savoir est encore de le demander. Il se rend à Sorel. Rue Providentielle, il hésite avant de sonner. Quel accueil lui réserve le docteur ? Un accueil plutôt froid lorsque le maire du Chenal du Moine aborde le sujet qui lui tient au coeur.

Après des détours et quelques proverbes dont il est friand, le docteur finit par lui avouer qu'on a mangé du chevreuil dans un endroit public, à Sorel. Pierre-Côme se rassure. Si ce n'est que cela. Mais le docteur affirme que le chevreuil a été tué en temps défendu dans son territoire.

Pierre-Côme proteste de son mieux. De son côté le docteur persiste dans son accusation. Le maire du Chenal du Moine s'efforce de paraître calme. Il n'arrive qu'à se dominer à demi. Il fait appel aux services qu'il a rendus au parti. Le docteur Desgroseillers n'escompte que les services futurs. Et il parle clairement des jeunes qui poussent, qui ont de l'ambition et de la force.

Sur ce, les amis d'hier, les adversaires d'aujourd'hui se séparent.

En arrivant à la maison, Pierre-Côme a beau affirmer qu'il a fait un voyage passable, Odilon, à le voir descendre sans entrain de la voiture, comprend qu'une menace pèse vraiment sur les Provençal.

La découverte.

Par une entente tacite, il ne fut pas question, devant les autres membres de la famille, de l'inquiétude qui planait sur l'avenir du père. Mais Pierre-Côme ne sut tout de même pas la dérober à tous. Quelques jours s'écoulaient à peine qu'on se demandait quel changement s'était opéré chez lui, sans toutefois pouvoir en deviner la nature. Sous une jovialité de commande perçait, quand il ne se surveillait pas, une mélancolie plus impressionnante que ses colères les plus éclatantes.

Le lendemain Odilon crut bon de revenir à la charge.

— De quoi c'est qu'il avait tant vous dire, le grand docteur Desgroseillers ?

— Ah ! c'était principalement à propos des affaires de routine.

— Et c'est pour ça qu'il m'a parlé de vous ? Qu'il vous a presque forcé à vous rendre à Sorel ?

— J'crés ben, Odilon, que de temps à autre, il est obligé de nous passer des remarques. Ça serait-y rien que pour montrer au parti qu'il exerce de la surveillance. Il tient à sa place autant que j'tiens à la mienne. Oublie pas ça dans tes prières, Odilon.

— J'comprends, mais...

— Pas fou, l'grand docteur. En m'obligeant à aller lui parler à son office, il se trouvait à s'exempter un voyage au Chenail du Moine. Dans les mauvais chemins, par-dessus le marché.

Odilon ne désarma point.

— C'est ben curieux pareil, dit-il. J'aurais juré que votre place de garde-chasse était en jeu. D'la manière que le docteur parlait.

— Tut ! tut ! tut ! fit le maire un peu rassuré, c'était pour se donner de l'importance, que voulez-vous !

Un doute papillota dans le regard d'Odilon. Pour le chasser, Pierre-Côme renchérit :

— Une place de garde-chasse, mon garçon, ça s'ôte pas de même. Faut des raisons. Puis pas rien que des p'tites raisons. Des raisons graves !

— Ah ! vous savez, le père, méfiez-vous. Quand il reste p'us que ça à trouver, des raisons, ça se trouve.

En un autre moment le père eût admiré la perspicacité de son fils aîné. Il se préparait à le quitter sur-le-

champ, de crainte de lui révéler la cause de son tourment, lorsque des coups de fusil éclatèrent au loin, mais bien distincts.

— Ecoute-moi donc tirer ! Ils le font-y exprès pour me mettre dans l' trouble.

— Comme de raison ils savent que vous avez passé un méchant hiver, ils en profitent. Quand l'chat y est pas...

Pierre-Côme ne le laissa pas achever :

— Fais pas ton docteur Desgroseillers avec ses dictons !

Le ton sur lequel ces paroles furent dites éclaira plus Odilon qu'une confidence.

— Vous avez pas l'air de l'avoir en odeur de sainteté ?

— C'est pas ça. C'est à cause d'eux autres qui braconnent.

— Laissez-moi donc y aller à votre place. Ils braconneront pas longtemps.

— Parle donc pas en innocent de même. T'as beau te prétendre, ça paraît que tu connais pas la loi. C'est moi le garde-chasse. Personne d'autre.

Les coups recommencèrent. Et avec eux le mécontentement de Pierre-Côme :

— Encore ?

— Ils s'en donnent, eh ? Ils m'ont l'air d'être dans l'île des Barques.

— Non, trancha Pierre-Côme, ils sont dans l'île du Moine. En plein sur la commune. Ils se sont placés là pensant que par le vent d'en-haut je les entendrais pas. Mais j'les entends pareil.

Le Gros-Gras se retrouvait en possession de tous ses moyens. Si le docteur Desgroseillers entendait le détruire, il rencontrerait à qui parler auparavant.

— Ça serait facile de se rendre là, dit Odilon. Une affaire de rien.

— Oué, mais trouver les braconniers ça serait pas aussi aisé. Non mais c'est-y d'valeur de pas plus comprendre que ça. De pas mieux comprendre.

— Ils comprennent qu'ils vont faire quelques piasses.

— Il m'semble que j'suis pas assez strict à l'automne, au moins qu'ils s'modèrent au printemps.

— Qui c'est que vous pensez qui peut chasser là ? Le père Didace ou ben Jacob Salvail !

— Non. Puis eux autres ça serait à demi mal. Ils massacrent moins le ca-

nard à cause qu'ils tirent pas à tort puis à travers. Ils tirent pas sur les canes.

— Les vieux, on le sait ben ! s'exclama Odilon avec dépit.

Une barrière de plus en plus haute, de plus en plus solide, s'élevait entre les anciens et les jeunes du Chenal du Moine, chacun faisant valoir les privilèges de son âge. Pierre-Côme ne voulut pas s'y arrêter.

— Pour moi, dit-il, ça serait... Beau-Blanc.

— Ça pourrait pas être par hasard... le Survenant ?

Le seul nom de l'étranger, depuis qu'il avait entraîné Joinville à Sorel, faisait bondir Pierre-Côme :

— Le Survenant ! Toujours le Survenant ! Il connaît pas assez les parages pour chasser si loin.

Les Provençal passaient à juste titre pour avoir « le front laineux », ce qui signifiait qu'ils étaient têtus. Pierre-Côme décida de découvrir les braconniers. Le lendemain, levé avant l'aube même, il se rendit droit à l'affût d'où les coups de fusil partaient la veille. Fier d'avoir encore l'oreille aussi exercée à son âge, il approcha, sans faire de bruit, de la « cache » d'où les chasseurs avaient disparu.

— Oué, se dit Pierre-Côme, d'la plume de canards en masse... un p'tit affût... des cartouches vides. Ils ont chassé surement Mais ils ont pris soin de lever leurs plants avant l'arrivée du garde-chasse.

Autrefois Pierre-Côme était un fameux chasseur. Il s'apitoya sur le sort des canards noirs que les braconniers détruisent sans discernement.

— C'est-y d'valeur de pas comprendre qu'en détruisant le canard au printemps, ils s'détruisent eux autres mêmes. Sans compter que la chair est guère bonne à manger. Elle est coriace... que l'yâble !

Plus décidé que jamais de trouver les coupables, il se remit en route. L'étoile du matin brillait encore lorsqu'il arriva à la maison paternelle de Beau-Blanc. Petite-Ange était seule dans l'unique pièce du rez-de-chaussée. Elle ferma les yeux pour feindre le sommeil. Le gros homme, aux manières brusques et au timbre sonore, rebutait la jeune fille d'une délicatesse étonnante, étant donné le milieu où elle vivait. Cependant elle ne put feindre longtemps. Gros-Gras la questionna de si près qu'elle dut lui répondre. Comme il s'informait de sa santé, elle se montra vaillante :

— Ah ! j'me décourage pas. Même, depuis qu'il fait souvent beau soleil, on dirait que j'ai plus de vie dans les membres.

— Prends de l'huile de foie de morue. Prends-en à force.

Il baissa la voix pour lui demander :

— Manges-tu à ta faim de ce temps-citte ?

Petite-Ange ne put se défendre de penser aux contes de sa petite enfance, aux contes dans lesquels le loup changeait sa voix pour faire croire aux enfants qu'il était la bonté même.

Mangeait-elle du gibier d'eau ou des viandes saignantes qui lui feraient grand bien ? Petite-Ange refusa de répondre. Elle se contenta de regarder par la fenêtre. Pierre-Côme suivit son regard.

— Fais-tu des signes à quèqu'un ? lui demanda-t-il, méfiant.

— Oui, répondit la jeune fille en souriant d'un sourire triste, je faisais signe à la merlèze de pas rester éloignée trop longtemps.

— Parles-tu le langage des oiseaux ? questionna Gros-Gras en éclatant de rire.

— C'est mon seul désennui de regarder le nid de merles sur l'allège du châssis.

[Lire la suite page 30]

Germaine Guèvremont

L'auteur du Survenant est née à Saint-Jérôme. Elle est la fille d'un peintre, Valentine Labelle, à une époque où la peinture n'était pas une occupation recommandable pour une femme mariée, et de Joseph-Jérôme Grignon, avocat et poète, aussi bohème que journaliste. Son enfance se passa entre un chevet de peintre et le code criminel, à l'ombre d'un palais... de justice, son père ayant été nommé protonotaire au chef-lieu du comté, Sainte-Scholastique.

Après ses études, elle épousa Hyacinthe Guèvremont, de Sorel, dont elle eut quatre enfants.

« Je suis journaliste par accident » dit-elle. Correspondante de The Gazette et simultanément attachée au Courrier de Sorel, elle fut de toutes les besognes : rédactrice, publiciste, sollicitrice d'abonnements, etc. Elle fut également chef du Secrétariat de la Société des Écrivains canadiens pendant environ neuf ans.

On lui doit, comme oeuvres littéraires : En pleine terre (1942), Le Survenant (1945) et Marie-Didace (1947). Ces oeuvres ont été traduites en plusieurs langues dont une traduction en braille.

Germaine Guèvremont a remporté de nombreux prix et médailles : le prix Duvernay en 1945, le 1er prix de la province de Québec en 1946, le prix Sully-Olivier de Serres en 1947, le prix de l'Académie canadienne-française la même année, le prix du Livre catholique du mois aux États-Unis et la Médaille du Gouverneur général, à Banff en 1950. Elle est Docteur honoris causa ès-lettres de l'Université Laval et membre de l'Académie canadienne-française.

Ses loisirs sont rares. Si l'on omet la lecture « qui fait partie de ma vie », elle aime la pêche et les promenades sur l'eau, le risque et les tâches difficiles, le monde simple et naturel et, pour finir, un bon repas.



Les joueurs de ballon-au-panier, les Globe-Trotters de Harlem, les meilleurs du monde, tous des athlètes de couleur de six pieds et plus, ont émerveillé les Montréalais, le 4, au Forum. Leur habileté, leur vitesse sont goûtées des sportsmen de tous les continents. Ils tourneront bientôt un troisième film, à Hollywood. Ces athlètes noirs touchent un salaire annuel, variant de \$10,000 à \$20,000.



DANS LE MO

Procédés de défense, pouvant vous servir, si vous êtes attaqué dans la rue.

De nos jours, plus que jamais, l'une des plus grandes craintes du passant est d'être attaqué dans la rue, le soir ou la nuit. Des apaches surgissent de l'ombre, surgissent contre vous, réclamant la bourse ou la vie. Vous avez peut-être le droit de porter un revolver, mais vous craignez de vous en servir. Ou bien vous n'en avez pas et vous vous croyez désarmé.

Non, ne vous imaginez pas que l'assaillant, de par son audace, possède une force spéciale. Rien n'est plus simple que de riposter et d'empêcher de mener à bien la tentative de ce lâche.

Nous allons vous indiquer quelques procédés, que nous tenons du populaire Jack Dempsey, lors de l'un de ses séjours dans nos murs. Nous espérons qu'ils vous serviront, le cas échéant. Avant tout, pour pouvoir agir, il est indispensable de garder son sang-froid et, bien entendu, de ne pas avoir peur.

Nous ajoutons ce point capital: ces ripostes aux mauvais coups ne réclament aucune puissance athlétique. Point nécessaire d'être un Yvon Robert, qui peut maîtriser trois de ces sales individus en criant Plouffe. Même le malingre peut s'en servir, pour transformer l'assaillant en victime.

Dans cette manoeuvre, l'essentiel est d'aller vite.

Si un voyou vous assaille en se présentant face à vous, saisissez-le rapidement le bras droit. Puis, avec toute la vitesse dont vous pouvez disposer, faites-le tourner légèrement, ou bien au lieu de le faire tourner, tournez-vous vous-même. L'un et l'autre procédés sont remarquablement efficaces, pour obtenir ce résultat: amener votre jambe gauche derrière sa jambe droite. C'est là le point essentiel.

Ceci étant réussi, frapper derrière son talon. N'essayez pas de toucher avec le bout du pied, faites-le avec le côté du pied, avec le cou-de-pied, si vous préférez.

Un solide coup porté à la bonne place poussera la jambe de l'agresseur en avant, lui fera perdre l'équilibre et le fera tomber à terre.

Ce coup requiert un peu de pratique, mais quand on le possède, même d'une façon imparfaite, on peut l'employer et en obtenir d'excellents résultats, c'est-à-dire la défaite certaine de l'apache, plutôt décontenancé.

Où les jambes jouent encore leur rôle heureusement.

Dans cette circonstance, l'apache, moins hardi que son précédent, s'ap-

proche par derrière. Evidemment, une telle façon d'aborder les gens n'est pas rassurante. On ne sait jamais ce qui peut se produire, mais l'essentiel est de ne pas perdre confiance, si l'on veut transformer l'agression de l'autre en victoire pour soi.

Là, le voyou arrive, le bras étendu pour le refermer sur votre poitrine, vous attirer en arrière et vous amener au sol sans délicatesse, afin de fouiller vos poches commodément.

Mais vous avez vu le bras dromprêt à vous encercler.

Avec la rapidité d'un éclair, vous saisissez le bras qui s'offre, avant qu'il ait le temps de nuire. Ayant ainsi agi, vous placez votre pied droit contre le pied droit de l'agresseur, mais en prenant bien soin que votre jambe soit à l'extérieur de la sienne.

A partir de cet instant, l'assaillant est perdu.

Vous ne serez pas longtemps, sans découvrir avec quelle facilité vous pouvez avoir raison d'un mauvais et robuste garçon et le mettre en votre pouvoir, si, toutefois, quand vous vous êtes assuré la prise de bras, vous avez placé votre jambe contre la sienne, en la tenant à l'extérieur.

Une situation désespérée qui devient une victoire.

Voici une situation, qui peut vous sembler encore plus désespérée et qui, pourtant, ne présente aucun danger, à condition toutefois que...

Cette fois, vous êtes encore attaqué par derrière et, circonstance aggravante, par les deux bras qui vous saisissent au cou. Mauvais moment! L'apache croit bien être vainqueur, à bon compte.

Il n'a pas songé à la riposte, qui vous permettra de vous transformer en triomphateur, sans grand effort. C'est bien simple.

A peine avez-vous senti l'étreinte, qu'aussitôt vous ployez un genou et vous lancez en arrière l'autre jambe entre celle de l'apache.

En exécutant ces deux mouvements, il faut naturellement vous assurer de conserver un bon équilibre sur la jambe ployée, sans quoi vous seriez à la merci de l'assaillant.

Le geste par lequel vous projetez en arrière une jambe a pour effet de faire baisser votre corps. Celui de l'apache suit le mouvement. Aussi, plus vous baissez votre corps rapidement, brusquement, plus celui de l'adversaire se trouve lancé impétueusement en avant. Si la riposte est bien faite, votre agresseur sera projeté par-dessus votre tête et, en conséquence, brutalement sur le sol, où il se recevra durement et où vous aurez toute-

ELLA WALDEK, à droite, après avoir crépé, fort classiquement, le chignon de sa rivale, la championne lutteuse de Chicago, CAROL COOK, la fait pirouetter. Ah! vous pensiez qu'Ella avait terrassé la même Carol! Cette dernière riva au plancher les deux épaules de la poulette Ella, une minute plus tard... Il y a longtemps que l'actif promoteur de lutte Eddie Quinn aurait organisé de semblables horreurs, si les membres de notre Commission Athlétique ne s'y étaient opposés, il y a quelques années. Aux Etats-Unis, même au Canada, un peu plus de 40% des assistances de lutte libre sont composées de filles d'Eve. Tel n'est pas le cas pour les combats de boxe. Pourquoi? Les boxeurs n'ont pas la formation physique pour soulever l'enthousiasme féminin. A la lutte, on choisit les gladiateurs, doués d'une musculature à toute épreuve. S'il s'agit d'un lutteur plutôt laid — cas très rare — les dames le regardent et retournent chez elles, pour constater que, après tout, leurs époux n'ont pas si mauvaise mine.

NDE SPORTIF

par OSCAR MAJOR

latitude, pour exercer votre vengeance, si le coeur vous en dit.

L'étranglé se transforme en étrangleur aisément.

Ce procédé est extrêmement simple et son résultat immédiat est de mettre l'adversaire à votre merci, à condition de penser rapidement et d'agir aussi vite.

L'assaillant a fourni un effort, pour vous saisir par le cou. Aussitôt, vous placez votre main gauche sur sa hanche. En même temps, vous portez votre jambe gauche derrière la jambe droite du malandrin, puis dans un mouvement extrêmement rapide, vous poussez votre main droite sous son menton. Vous renversez alors la tête de l'apache brutalement et, selon votre état de colère, vous vous débarrassez de lui ou pouvez vous offrir le luxe de lui mettre mal en point la colonne vertébrale.

Pendant le mouvement, votre main gauche a quitté la hanche de l'autre, pour se placer à la chute des reins.

Vous pouvez constater qu'ainsi vous avez réduit votre agresseur à l'impuissance la plus absolue. C'est lui qui demande grâce. Le résultat a été obtenu parce que la prétendue victime a placé sa jambe gauche en arrière de la droite de l'adversaire. Si elle ne l'avait pas fait, elle n'aurait pas pu employer ce mouvement avec succès.

Le coup auquel nul ne saurait résister.

Voyez comme il est simple de mettre en votre pouvoir un agresseur, à condition que vous vous donniez la peine d'agir avec rapidité.

L'apache avait l'intention de vous saisir. Mais vous veilliez et, sans perdre une seconde, vous avez tourné sur le côté gauche. En même temps, vous avez fait glisser votre pied droit derrière le pied gauche de l'autre.

Puis, vous prenez le poignet gauche de l'apache et donnez une violente secousse à son bras en remontant.

Ce n'est pas tout : vous passez votre bras droit sous le gauche du voyou et, à votre tour, vous l'empoignez derrière le cou.

Pour compléter l'effet de votre riposte et enlever à l'indésirable l'envie de renouveler ses exercices en plein air, il ne vous reste plus qu'à rabattre son bras gauche violemment, afin qu'il serre votre avant-bras. Si ce bras gauche n'est pas cassé, c'est qu'il est solide. Si la nuque résiste, c'est qu'elle est bien constituée.

Ce procédé est des plus efficaces et l'un des plus remarquables, pour maîtriser un méchant garçon. Il peut être exécuté en un clin d'oeil, après avoir été pratiqué pour s'amuser. C'est le coup qui ne pardonne pas et auquel nul ne peut résister. Son efficacité ne laisse aucun espoir à l'adversaire.

Choses et autres

■ Réponse à M. J. Charlevoix, Montréal.

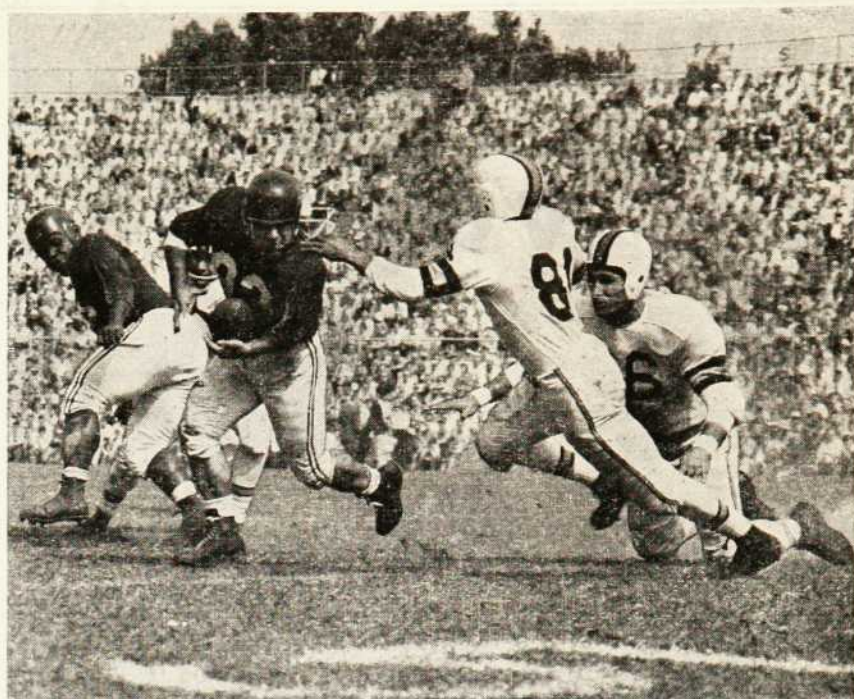
La vie est si courte ! Pourquoi nous avez-vous blâmé aussi amèrement de

clamer à tous les vents, depuis plus de 30 ans, que Ty Cobb fut le meilleur joueur de baseball des ligues majeures ? C'est notre opinion, que nous stéréotypons, en dépit de tous les récents ouragans, aux prénoms féminins. Comme preuve à l'appui, dans votre lettre qui nous chagrine un brin, vous nous mettez sous les yeux l'opinion de Ty Cobb lui-même : « Le plus grand joueur de baseball de tout temps fut l'ancien arrêt-court des Pirates de Pittsburgh, Honus « Hans » Wagner ». Loin de nous l'idée de vous prendre pour un naïf. Sans doute, vous n'auriez pas goûté une déclaration, remplie de fatuité et d'égoïsme, comme celle-ci, par exemple : « Je suis le grand Ty Cobb ! C'est moi, qui fus le meilleur joueur de tout temps ! » Non, n'est-ce pas ? Ty Cobb investit, il y a 40 ans exactement, la somme de \$15,000 dans la compagnie Coca-Cola. Aujourd'hui, il est millionnaire. Est-ce assez clair ?

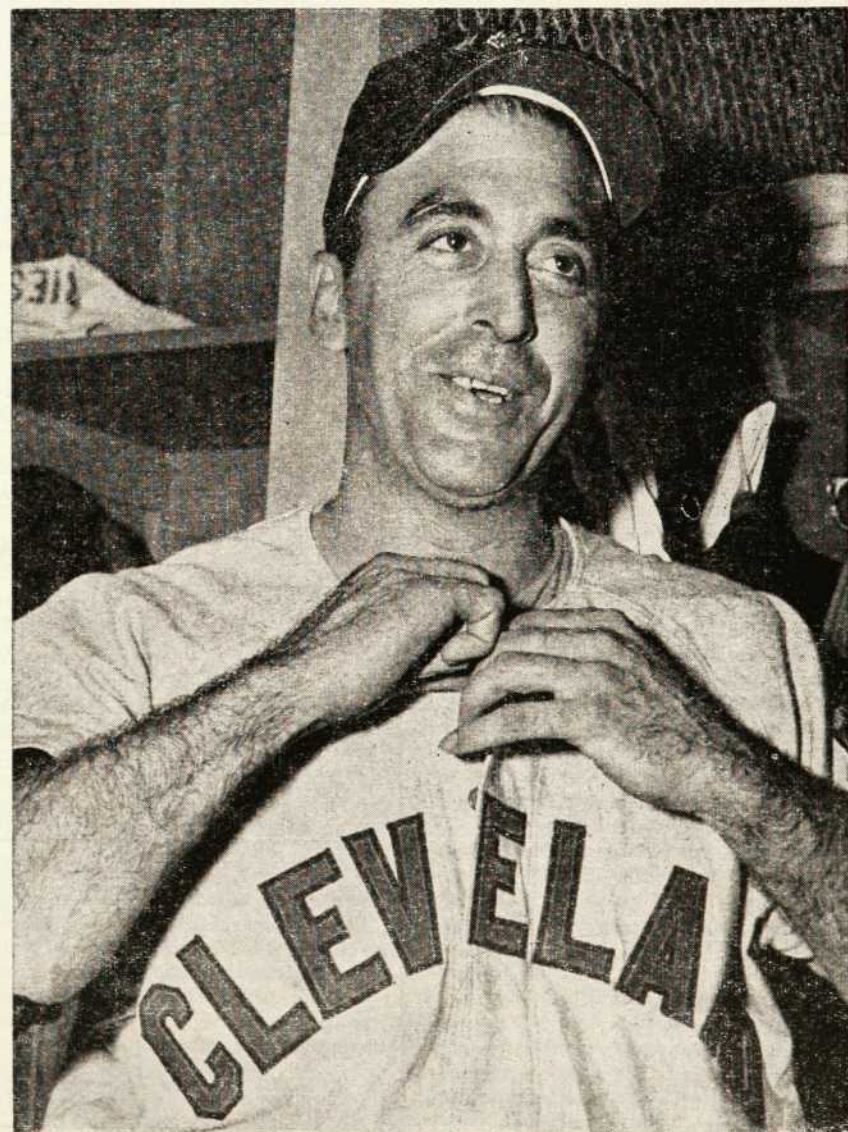
■ Les athlètes professionnels, joueurs de baseball, de hockey, de rugby, de tennis et autres, après avoir dépensé beaucoup d'énergie, ont besoin de contracter leurs muscles. Il leur faut se détendre. D'après un connaisseur en exercices physiques, voici comment procéder à l'extension des muscles : Pour que la détente soit absolue, il faut essayer que l'esprit, lui aussi, s'abandonne. Ne pensez à rien, pas même à votre blonde ou à votre brune ! Faites le vide en vous, pendant quelques minutes ! Asseyez-vous sur un fauteuil ! Laissez tomber vos bras et vos jambes aussi lourdement que vous le pourrez ! Décontractez vos mains ! Laissez votre tête s'abandonner à son poids ! Il faut que vous arriviez à la sensation du « lâcher tout ». Restez ainsi trois, quatre ou cinq minutes seulement ! Pour que cette détente soit vraiment efficace, il faut la faire dans l'obscurité, avant le repas.

■ Les joueurs de bridge sont friands de statistiques, aussi sceptiques soient-ils. Plusieurs d'entre eux savent que la chance est leur meilleur atout. D'autres, souffrant d'un complexe de supériorité, ignorent qu'ils n'ont qu'une chance sur 300,000,000 de recevoir douze cartes de la même couleur. De plus, ils font la moue devant le fait suivant : un joueur de bridge, de toute catégorie, n'a qu'une chance sur 153,000,000,000 d'avoir treize cartes de la même couleur, s'il joue honnêtement, bien entendu.

■ Les Ecossais, par tradition, ne jettent rien par les fenêtres ! Séraphin Poudrier doit avoir du sang écossais, qui coule dans ses veines ! Il ne donne rien !... Une petite fille de 10 ans, demandait, récemment, à son père, à la porte de la cathédrale St-Gilles d'Edimbourg, pourquoi le marié avait-il pris la main de l'épouse, dans l'église. Le papa répondit, assuré, que ce n'était qu'une formalité, tout comme deux boxeurs, se donnant la main avant le combat...



Le football est un jeu dur, jeu âpre, fertile en bousculades, en ruées têtes casquées en avant, en bonds et en chutes sensationnelles. Ce sport magnifique est réservé à des athlètes solides, de grande race, qui doivent obéir aveuglément à un cerveau, celui de l'instructeur. Il nécessite des participants une abnégation totale et un esprit de solidarité d'équipe remarquable, comme dans le baseball majeur, d'ailleurs. On ne laisse rien au hasard. Les moindres combinaisons sont étudiées et doivent être exécutées, avec une précision mathématique. Sur cette photo, l'on voit, à gauche, le fameux PAT ABRUZZI, arrière-quart des Alouettes, qui vient de trouver la ligne ennemie, sans perdre le ballon ovale. Ce Pat Abruzzi, nous n'avons pas dit abruti, ressemble plutôt à un lutteur de 200 livres, qui ne mesure que 5 pieds 8 pouces, ou à Yogi Berra, receveur des Yankees de New-York. Incidemment, membre d'une famille de 13 enfants, Pat est un habile receveur, qui aurait pu se tailler une place au firmament du baseball organisé, s'il n'avait pas choisi, comme gagne-pain, le gridiron, qui lui rapporte \$13,000 par année, y compris interviews et causeries à la radio et à la télévision.



SAL MAGLIE, ancien artilleur des Géants de New-York, propriété des Indiens de Cleveland, descend la côte, comme tous les athlètes de plus de 35 ans, à l'exception près. L'an prochain, il devra lancer ses grenades sur les monticules d'une équipe de calibre 3A, probablement pour les Leafs de Toronto, prêts à déboursier \$20,000 pour acquérir ses services.

Roman d'aventures

Le voyage sans retour

par LEO GESTELYS

SUR un ciel sans le moindre nuage, le soleil régnait dans toute sa gloire. C'était une splendide journée d'été où pas un souffle de brise n'agitait le feuillage des arbres, ne faisait se courber les herbes rous-sies par la chaleur.

Soudain, un changement, peu sensible d'abord, se fit dans l'aspect de cette paisible nature. Il sembla que la lumière solaire se modifiait. De dorées, les plaques de clarté qui rendaient la terre resplendissante, prenaient une coloration bleuâtre. Les coins d'ombre devenaient d'un violet presque noir. De minute en minute, ce changement de couleurs s'accroissait.

En même temps, un bruit sourd, pareil à un lointain roulement de tonnerre ou à un vrombissement d'avion géant, devint de plus en plus perceptible.

Les hommes qui étaient les témoins de ce curieux phénomène atmosphérique cherchèrent vainement dans les nues l'appareil volant qui pouvait produire de tels effets.

Brusquement, ils eurent l'impression de recevoir en pleine rétine un éclair qui les aveugla. Quand ils rouvrirent les yeux, le paysage avait perdu son éclairage azuré, le bruit ne se faisait plus entendre. De nouveau, le soleil régnait sur les champs, filtrait entre les branches des platanes qui bordaient la grande route. Les conducteurs de véhicules que le bizarre phénomène avait surpris et dont certains s'étaient immobilisés, reprirent leur volant et poursuivirent leur chemin.

Cependant, des paysans qui achevaient de faucher un champ de blé, se mirent à pousser des cris où la surprise se mêlait à l'effroi. A quelque distance de l'endroit où ils se trouvaient, une sorte de fusée venait de s'enfoncer profondément dans la terre. Elle leur parut entourée d'une atmosphère brillante qui évoquait les éclairages au néon. Bientôt, la clarté s'éteignit.

Des hommes attendirent encore avant de se rapprocher de l'engin qui pouvait être explosible. Même, ils se concertaient, se demandant si le plus sage ne serait pas d'avertir immédiatement les gendarmes.

— Je vais aller les chercher, proposa Jean-Claude, le plus jeune fils du fermier à qui appartenait le champ; et, joignant le geste à la parole, il partit en courant vers la ferme et, quelques minutes plus tard, on le vit filer à bicyclette sur la route qui bornait un des côtés de la pièce de terre.

Cependant, constatant que rien d'in-solite ne se produisait, le petit groupe de travailleurs se rapprochait lentement du point où avait eu lieu la chute. Aux hommes s'étaient jointes les trois femmes qui, de la ferme, avaient parfaitement suivi les phases de l'étrange événement.

— J'étais juste sortie dans la cour, disait la fermière. J'ai tout de suite compris qu'il y avait quelque chose de pas naturel. Tout était bleu, les

murs, les arbres et jusqu'à la terre du potager!

— Moi, j'étais en train de surveiller la marmite pour le souper des hommes, renchérit Adèle la servante. J'ai entendu quelque chose qui sifflait et grondait; je suis sorti aussitôt et j'ai vu le truc qui tombait dans les champs! Je l'ai vu comme je vous vois.

— Moi, avoua Marinette, la fille des fermiers, un peu contrite de ne pouvoir se vanter d'avoir été spectatrice directe, j'étais dans ma chambre. Là aussi, la lumière bleue a pénétré et, quant au grondement, je l'ai certainement mieux entendu que vous autres car il n'y avait aucun bruit autour de moi. C'était tout pareil à un coup de tonnerre qui se serait prolongé plus que de raison.

Robert, le frère cadet de Marinette, élève au lycée de Nîmes en attendant d'aller faire son droit à Toulouse ou à Paris, haussa les épaules.

— Mes pauvres gens, comme vous êtes retardataires, dans ces campagnes! C'est un avion à réaction qui vous a passé sur la tête et le bruit qui vous a si fort impressionnés, c'est la double détonation qui se produit au passage du mur sonique.

L'hypothèse ne sembla séduire personne. Même le vieux berger qui était descendu des montagnes, afin d'aider

à la moisson, laissant paître, sur les pentes des Maures, ses moutons gardés par le chien Faraud et le petit berger Alain, secoua la tête d'un air dubitatif.

— T'as de la science, mon gars, ça je n'en disconviens pas, mais la science, ça n'explique pas tout. Pourquoi que le ciel a lancé des rayons bleuâtres, et pourquoi cette machine volante aurait-elle laissé tomber cette chose dont nous n'osons pas approcher? Non, c'est une manigance surnaturelle, peut-être un de ces signes que le ciel envoie aux hommes pour les avertir d'un malheur ou les rappeler à la vertu.

— Je ne crois ni aux signes ni aux présages, répliqua le lycéen. Et la preuve, c'est que je vais de ce pas, examiner l'objet qui est tombé de l'avion.

— N'y va pas, mon petit, supplia la fermière. Mettons que ce ne soit pas un signe de Dieu ou du diable, comme se le figure Honoré, mais je croirais plutôt à quelque chose qui éclate, une sorte de bombe comme on en fabrique dans tous les pays à cette heure! Attends les gendarmes puisque le petit gars est allé les quêrir.

Le bruit de l'explosion et, plus encore, le prodigieux éclairage qui avait, pendant quelques minutes, régné sur la contrée, avaient sans doute alerté les habitants les plus proches. Certains avaient une vague idée de l'endroit

où l'engin avait chu car, déjà, plusieurs personnes accouraient. De la route, un cycliste aperçut le groupe des paysans. Il les héla!

— Dites donc, les hommes, n'avez-vous rien vu tomber du ciel?

— Bien sûr que si, répondit le fermier. C'est juste dans un de mes champs que ça s'est abattu. Mon garçon est couru chercher les autorités. Nous, on attend.

— Vous attendez quoi?

— Qu'on s'assure que ce n'est pas dangereux. Bonne Mère, c'est pas la peine de se faire estourbir sottement!

— S'il s'agissait d'une bombe, elle aurait explosé au contact du sol, fit remarquer un second curieux, venu, celui-ci, dans une petite voiture de tourisme et qui s'était arrêté afin d'être renseigné à son tour. Si le propriétaire de ce champ m'y autorise...

— Bien sûr que mon père vous donne la permission! s'exclama le jeune Robert enchanté au fond de pouvoir satisfaire sa curiosité en compagnie d'un garçon résolu. Je vais vous montrer l'endroit.

— Allons vite, car nous allons être débordés par la foule des badauds et embêtés par les autorités.

Il parlait encore que, de la voiture rangée sur le bord de la route, surgissait, blonde et à peine vêtue d'un short et d'un léger boléro d'indienne imprimée qui voilait ses charmes mais ne les dissimulait pas, une ravissante fille qui, résolument, prit le même chemin que les deux jeunes gens.

Il fallait, pour rejoindre le point de chute, traverser les sillons fraîchement moissonnés où le chaume, dur et piquant, entravait la marche. La sécheresse avait aggloméré la terre en de grosses mottes sur lesquelles on butait fréquemment. Malgré ces obstacles, l'avance se faisait, aussi rapide que possible. Ayant atteint les limites de l'emblavure, il fallut sauter un fossé qui séparait le champ d'un pâturage. L'automobiliste, dans sa hâte d'arriver bon premier, ne s'occupait pas de sa compagne. Ce fut Robert qui lui tendit la main et l'aida à franchir l'obstacle.

— Regardez! s'écria-t-il dès qu'ils furent de l'autre côté.

L'herbe avait déjà été fauchée et, depuis, la sécheresse avait transformé le pâturage en un tapis ras, roussi par les ardeurs du soleil. Au milieu, on apercevait une sorte de fuseau dont une partie s'était enfoncée dans le sol tandis qu'une pointe se dressait, telle une antenne qui se serait renflée en son milieu. Autour de ce singulier objet, le feu avait fait son oeuvre, traçant un vaste cercle où des flammes rampaient encore. Ces flammes, comme l'aveuglante lueur qui avait accompagné la chute du projectile, étaient couleur d'azur. Elles dégageaient encore une si grande chaleur que les trois compagnons ne purent s'approcher.

Ce répit forcé donna à un premier contingent de curieux le temps de rejoindre les premiers arrivés. En tête des nouveaux venus marchaient un

L'HOROSCOPE DU "SAMEDI"

(Nouvelle série)

7	3	5	2	4	6	3	7	2	5	4	3	6	2	5	8
U	V	O	D	O	L	O	N	E	N	N	U	A	L	A	D
6	5	3	4	6	2	7	5	3	6	4	2	8	5	3	6
P	C	S	V	R	A	E	O	T	I	O	R	E	N	O	E
8	5	2	6	3	7	4	8	2	5	3	6	4	7	2	3
L	F	G	R	U	C	U	A	E	I	C	E	S	O	N	H
4	8	3	6	5	2	7	4	3	6	5	2	4	7	3	6
R	C	E	V	A	T	N	E	R	O	N	O	M	Q	E	U
4	8	2	5	3	6	4	7	2	6	3	5	4	2	3	8
B	H	P	C	Z	S	O	U	P	A	U	E	U	O	N	A
8	4	3	5	6	2	7	4	3	5	6	2	8	5	3	7
N	R	C	E	I	R	E	S	H	N	D	T	C	V	E	T
4	6	3	5	2	7	4	6	3	5	8	2	6	5	3	4
E	E	Q	O	U	E	R	R	U	U	E	N	A	S	E	A

Comptez les lettres de votre prénom. Si le nombre de lettres est de 6 ou plus, soustrayez 4. Si le nombre est moins de 6, ajoutez 3. Vous aurez alors votre chiffre-clef. En commençant au haut du rectangle pointez chaque chiffre-clef de gauche à droite. Ceci fait, vous n'aurez qu'à lire votre horoscope donné par les mots que forme le pointage de votre chiffre-clef. Ainsi, si votre prénom est Joseph, vous soustrayez 4 et vous aurez comme clef le chiffre 2. Tous les chiffres 2 du tableau ci-dessus représentent votre horoscope.

Droits réservés 1945, par William J. Miller, King Features, Inc.

La planète Mars enfin touchée !
Lisez la palpitante histoire
d'un couple d'amoureux
enlevés par des Martiens . . .

brigadier de gendarmerie et un gros homme qui se présenta, par la suite, comme le maire de la commune sur laquelle le phénomène avait eu lieu.

Sans enthousiasme, Jean Tossac, le fermier, propriétaire du champ, avait suivi ces personnages officiels.

— Ce qu'il faudrait, c'est faire éteindre ces maudites flammes qui vont brûler mon herbage et compromettre le regain. Monsieur le maire, pourquoi n'avez-vous pas emmené les pompiers ?

— Est-ce que je pouvais savoir, moi ? Il est trop tard pour qu'ils puissent servir à grand-chose. Et puis, braquer la pompe en plein champ ? Ça n'aurait pas de bon sens. Allons, les gars, allez puiser de l'eau et jetez-la sur ce méchant feu !

Les assistants de cette scène n'eurent pas le temps de mettre l'ordre de M. le maire à exécution. Les flammes bleues pâlirent, puis s'éteignirent. Quelques instants encore une trop intense chaleur empêcha d'avancer. Enfin, le jeune automobiliste s'élança. A deux reprises, il fit le tour de l'engin, on le vit se baisser et ramasser quelque chose sur le sol dénudé par les flammes.

Se rendant compte qu'il n'y avait pas de danger, les uns après les autres, les personnes présentes se rapprochaient. Un cercle se forma autour de l'engin. Il s'agissait bien d'une sorte de fusée faite d'un métal bleuâtre et extrêmement brillant. Des sortes d'aïlerons l'accompagnaient. Sa pointe, ténue, s'élevait verticalement, tandis que l'avant disparaissait, enfoui profondément dans la terre.

— Messieurs, mesdames, ne touchez pas, conseilla le brigadier, je vais téléphoner à la ville. On enverra des spécialistes pour désamorcer l'engin s'il est chargé. En attendant, gendarme, veillez à ce que personne n'approche et flanquez une contravention à celui qui enfreindrait la consigne.

Comme s'il se désintéressait désormais de ce qui pourrait advenir, l'automobiliste, arrivé le premier sur le terrain, s'en éloignait d'un air innocent, suivi par sa blonde compagne. Ce ne fut qu'arrivés à une certaine distance du groupe qui attendait les événements annoncés que la jeune femme posa une question à son compagnon.

— Tu as découvert quelque chose d'intéressant, André ?

— Je n'en sais rien encore, mon petit. Tous ces braves gens ont une telle trouille qu'ils ne se sont pas aperçus que la fusée est crevée et que, de ses flancs qui sont creux, ceci s'est échappé.

Il mit sous les yeux de la jeune fille une sorte de rouleau, fait du même métal que la fusée, qu'il avait dissimulé et portait sous son aisselle.

— Qu'est-ce que ça contient ?

— Je n'en sais rien. Regagnons la voiture en vitesse. Ce soir, nous inventorierons le contenu, si toutefois il y a un contenu.

— Qui sait, André, c'est peut-être un message interstellaire.

— Que le Dieu des journalistes t'entende ma petite Simonne. Si cela était, cela avancerait de beaucoup la date toujours reculée de notre mariage.



— Ah ! oui : la somme nécessaire pour acheter un petit appartement et s'y installer pour toute la vie.

— Pour toute la vie ? Mais non ! J'espère bien qu'un jour viendra où le petit appartement se transformera en un grand.

— En attendant, qu'est-ce qu'on fait ?

— On retourne sur nos pas pour ne pas nous éloigner et être les premiers informés si quelque chose d'intéressant survient. On s'arrête à l'hôtel le plus confortable...

— Pas de soucis à ce sujet ; les palaces poussent comme des champignons quand on a les moyens de les fréquenter...

— Et ce soir, examen de ma trouvaill.

— Ne te monte pas trop l'imagination, mon Dédé. Il ne s'agit peut-être que d'une conserve d'un modèle nouveau !

Gaiement, les deux jeunes gens — ils ne comptaient pas cinquante années à eux deux — dévalèrent parmi les sillons dénudés. Ils évitèrent la

ferme maintenant envahie par les curieux que la prudence retenait encore loin du mystérieux engin, et retrouvèrent la modeste deux-chevaux à bord de laquelle ils avaient projeté de visiter la Provence.

Cela n'avait pas été sans certaines réticences que le directeur du grand quotidien d'information : *Les Nouvelles Mondiales* avait accepté le reportage sensationnel que lui offrait un de ses modestes collaborateurs, et André Bressier qui, jusqu'alors, avait été cantonné dans la rubrique sans faste des faits divers.

Cependant, des feuilles concurrentes avaient déjà consacré des colonnes à l'événement bizarre dont les environs d'une bourgade provinciale avaient été les témoins.

L'engin tombé du ciel avec accompagnement de bruits impressionnants et d'un éclairage étrange, avait été transporté au laboratoire de Marseille et examiné en toute objectivité. Il avait

été impossible de déterminer quelle matière était celle de cette fusée — car c'en était une évidemment — dont la chute s'était entourée d'une émission de flammes bleuâtres et d'une chaleur intense. Fallait-il rapprocher le fait de ces fameuses soucoupes volantes qui avaient fait couler tant d'encre ? Aucun indice ne permettait d'identifier sa provenance. L'intérieur en était creux. Aucun appareil de propulsion, ce qui signifiait que la fusée avait été projetée par un appareil volant demeuré invisible à tous les yeux. Or, la fameuse émission de lumière bleue avait attiré l'attention et plusieurs personnes se targuaient d'avoir scruté le ciel avec des lorgnettes, ce qui était d'autant plus aisé que l'atmosphère azurée, pour lumineuse qu'elle fût, avait eu pour effet d'atténuer grandement le rayonnement solaire. De l'observatoire du Pic du Midi, les astronomes, toujours en éveil, avaient suivi le phénomène. Durant plusieurs

[Lire la suite page 16]

LE FILM DONT ON PARLE

The McConnell Story

La vie d'un as de l'aviation américaine durant la guerre de Corée est portée à l'écran. En vedette, Alan Ladd, qui joue le rôle titre, avec June Allyson ainsi que James Whitmore. Amours et prouesses au gré de la vie militaire.



Alors qu'il était simple soldat à Fitchburg, dans le Massachusetts, Joseph Mc Connell (Alan Ladd) a fait la connaissance de Pearl Brown (June Allyson), la soeur d'un jeune camarade. Il l'invite à l'accompagner à une séance de lutte qu'ils ne suivent pas très attentivement... — Ces promenades se sont



multipliées et ont conduit les deux jeunes gens au mariage. Le jour même de la cérémonie, le nouveau marié apprend qu'il est nommé sergent, et aussi qu'il est envoyé au Texas. — Là, il ronge son frein dans un poste de bureaucratie militaire. Son ami, Ty Withman (James Whitmore) le réconforte et lui conseille de devenir pilote. — Joseph Mc Connell a suivi la suggestion de son



camarade et il est maintenant en mesure de piloter un avion propulsé à jet. Il est rayonnant de bonheur tandis que sa jeune femme s'inquiète... Mais la période d'entraînement au-dessus des bases américaines est terminée et c'est maintenant dans le ciel de Corée que le capitaine Joseph Mc Connell va accomplir d'audacieux et spectaculaires exploits.



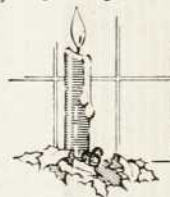
C'est tout comme une visite de Noël...



Meilleurs souhaits



Que l'Esprit de Noël
soit avec vous



Marie et Jeanne Leblanc et leurs parents



JOYEUX NOËL
BONNE et HEUREUSE
ANNÉE

*Sont les Vœux que nous formons
pour Vous et les Vôtres*



Vœux sincères
de

Bonne et Heureuse A

René, Guy et les jumeaux

Des Photos-Cartes de Souhaits

Elles sont si sympathiques . . . si personnelles . . . et pour un moment vous êtes réunis, vous évoquez, ce jour-là, d'heureux souvenirs. Rien d'étonnant à ce qu'on regarde ces cartes aussi souvent et à ce qu'on les garde précieusement.

Et, aujourd'hui, il vous est si facile d'envoyer des Photos-Cartes de Souhaits! Apportez simplement le négatif d'un instantané favori à votre comptoir d'articles pour photographie, ou prenez une photo spéciale. Choisissez le modèle qui vous plaît, et votre marchand vous livrera les cartes de façon que vous ayez amplement le temps de les envoyer.

Mais encore mieux, ces cartes sur commande ne coûtent pas plus, et souvent moins que d'autres; donc, voyez votre marchand bientôt . . . avant la période d'affluence.

Canadian Kodak Co., Limited
Toronto 9, Ontario



Meilleurs souhaits
pour Noël
et le Nouvel An

Les Leduc au



Meilleurs souhaits
à l'occasion de Noël
et de la
Nouvelle Année.

Les Leroy



NOUS VOUS SOUHAITONS
UN HEUREUX NOËL
ET VOUS OFFRONS NOS VŒUX
DE BONNE ANNÉE
LA FAMILLE PAUL

Kodak
MARQUE DÉPOSÉE

LE VOYAGE SANS RETOUR

[Suite de la page 13]

minutes, le globe solaire avait paru découronné de ses rayons, mais très visible quant à sa masse entourée d'un léger halo d'un bleu éclatant.

Donner l'explication du phénomène, publier ce journal écrit par un Français dont il était aisé de contrôler l'identité, voilà ce que le jeune reporter se disait en mesure de faire. Quelques hésitations, un conseil auquel prirent part deux savants réputés auxquels fut soumis l'étrange manuscrit et, un beau matin, *Les Nouvelles Mondiales* commencèrent la publication du curieux récit qui va suivre.

Tout d'abord, à l'usage des lecteurs, le journaliste donnait quelques explications et la reproduction photographique de l'étui qui avait contenu le manuscrit. Si le contenant était fait d'un métal inconnu, les feuillets sur lesquels le récit avait été écrit échappaient également à nos connaissances. Aucune matière terrestre n'avait été employée et ces faits plaident en faveur de la thèse que soutenait celui qui avait tracé ces lignes.

L'identité même du narrateur n'était pas secrète. Il s'agissait du jeune docteur Eric Davrenay, exerçant son métier dans une bourgade qui ne se trouvait pas à grande distance du lieu où la fusée avait été lancée. Or, ce médecin, fort estimé et en passe de se faire une solide clientèle, avait disparu, environ deux ans avant la date où commença cette aventure. Avec lui se trouvait une jeune infirmière qui lui servait d'aide. L'auto dont le docteur se servait pour faire ses visites avait été retrouvée sur le bord d'une route, non loin du village où le praticien avait été appelé pour un accouchement. Il avait emmené avec lui son assistante. Toutes les tentatives pour retrouver le couple avaient été vaines. On avait fini par croire à une fugue, bien que cette disparition n'ait eu aucun motif, les deux jeunes gens, sans famille ni l'un ni l'autre, étant parfaitement libres d'associer leurs deux existences. Et puis, comment auraient-ils abandonné le véhicule qui, logiquement, aurait dû favoriser leur éloignement? L'auto avait été retrouvée à plusieurs kilomètres du domicile d'Eric Davrenay et loin de toute gare où le couple aurait pu s'embarquer pour une direction quelconque.

Les recherches entreprises par la police n'avaient eu aucun résultat. Un moment, les inspecteurs, à bout d'hypothèses, avaient songé à incriminer les villageois chez lesquels le docteur et son assistante s'étaient rendus et qui, en somme, avaient été les derniers à les avoir vus. L'accusation tomba d'elle-même : deux voisins, qui se trouvaient auprès de la jeune accouchée, ayant affirmé qu'elles avaient assisté au départ du médecin et de Mlle Denise. Elles avaient également entendu prononcer la promesse de revenir le lendemain.

Et maintenant, tombé du ciel, c'était, signé du docteur Eric Davrenay, le récit de l'incroyable aventure.

Le récit que je vais m'efforcer d'écrire ne sera sans doute jamais lu par un habitant de cette terre dont je vois luire, au-dessus de ma tête, le globe minuscule poursuivant son orbite immuable autour du même soleil qui continue à m'éclairer. Terre que je ne reverrai jamais, aussi longue que soit la période qui me reste à vivre dans ce monde si différent du nôtre et que nous avons baptisé : la planète Mars. Mais n'anticipons pas. Au lieu d'une immortalité relative, c'est peut-être l'anéantissement qui m'attend et qui

attend ma compagne, entraînée comme moi dans des événements dont nous n'avons pas été les maîtres.

Je revois encore ce jour d'été de 1951, la fertile campagne qui nous entourait, bornée d'un côté par les montagnes chevelues des Maures. Malgré la chaleur estivale de la mer invisible, une brise salubre venait nous rafraîchir le front. Denise était assise auprès de moi. Nous venions de quitter la ferme des Bernous où j'avais aidé une belle petite fille à naître. La mère et l'enfant se portaient bien, nulle complication à craindre. D'ailleurs, j'avais promis de revenir au cours de la matinée suivante. La vie était belle et je crois que j'étais amoureux de cette charmante fille qui, depuis dix mois, me secondait avec dévouement et intelligence et qui, à ses qualités morales, joignait une beauté qui m'avait ému dès le premier jour. Maintenant, l'ayant mieux connue et appréciée, ma résolution était prise. A la première occasion, je lui ferais l'aveu de mes sentiments et lui demanderais de partager ma vie, bien modeste, de médecin de campagne.

Hélas ! ce beau rêve ne doit jamais se réaliser puisque, bien que partageant la même existence, tout, dans ce monde étrange où nous avons échoué, s'oppose à notre union.

Tout en conduisant ma petite voiture, je jetais un regard sur le paysage. Les champs se succédaient, bordés par de maigres oliviers. Parfois, un bouquet de chênes-lièges, ou bien, abritée par une rangée d'arbres à feuillage persistant, la blanche façade d'un mas provençal.

Soudain, j'aperçus un objet inattendu dont l'aspect m'intrigua au point que je ralentis mon allure et le désignai à ma compagne.

— Regardez, Denise, l'étrange construction !

Denise suivit la direction que ma main lui indiquait.

Sur l'herbe roussie d'une sorte de lande inculte où, parfois, nous avions vu paître des troupeaux de moutons, un objet ovoïde reposait. Autour de lui, un vaste cercle paraissait avoir été dévoré par des flammes ; sans doute, pensai-je, un de ces commencements d'incendie si dangereux dans ces contrées brûlées par le soleil et qui gagnent, parfois, les versants montagneux couverts de taillis et de bois.

L'engin que nous examinâmes de loin était d'une étrange couleur bleue, non pas un bleu dû à une couche de peinture, mais un bleu métallique qui brillait comme l'aurait fait une carapace d'or ou d'argent poli.

— Allons voir, proposa Denise. Qui sait, c'est peut-être une de ces soucoupes volantes dont les journaux ont tant parlé ?

Légère, elle sauta à terre, franchit le fossé qui nous séparait de la lande. Je la contemplais, silhouette toute blanche que les rayons du soleil rendaient comme lumineuse. Naturellement, je la suivis. Comme nous approchions de l'engin mystérieux, une sorte de malaise s'empara de moi. Quelque chose me disait de rétrograder, mais je ne le faisais pas ; ma volonté semblait subir une sorte d'inhibition et j'avais, à la façon d'un automate. Sans doute, ma compagne était-elle sous l'empire des mêmes sensations, car elle marchait, elle aussi, un peu en avant de moi et la dernière constatation que je fis fut qu'elle avait l'allure et la raideur d'un automate... ou d'une hypnotisée.

Le reste fut d'une rapidité telle que la pensée n'avait pas le temps de con-

[Lire la suite page 18]

Ca, c'est du Scotch! Moelleux,
velouté, doré...léger.
Y avez-vous goûté?

Depuis 1746
WHITE HORSE
bien entendu!

Distillation, Mélange et Embouteillage
faits en Ecosse
En bouteilles de différentes grosseurs

W-514MF



Aux étudiants

Un mot du Colonel

MARCELIN LAHAIE, DSO

COMMANDANT DU COLLÈGE MILITAIRE ROYAL DE SAINT-JEAN



COLLÈGE MILITAIRE ROYAL DE SAINT-JEAN



Cher Etudiant,

Les postes de commande d'une armée moderne ne peuvent être confiés qu'à des officiers supérieurement instruits. C'est pour cela que l'Armée canadienne a besoin de diplômés des écoles supérieures, collèges et universités. Si vous êtes disposé à servir votre pays dans les cadres du commandement, votre Armée vous aidera financièrement à terminer le cours académique de votre choix, qu'il s'agisse d'une profession ou d'une spécialité technique.

Grâce au Programme d'instruction pour la formation d'officiers des forces régulières, vous pouvez compléter vos études tout en suivant votre cours d'officier et en touchant la solde et les allocations attachées à votre grade.

Muni du diplôme supérieur ou du degré universitaire auquel vous aspirez — et possédant en outre une excellente formation militaire — vous aurez devant vous une carrière doublement profitable et intéressante.

Pour atteindre ce but, deux voies, notamment, vous sont ouvertes: le Corps-Ecole d'Officiers Canadiens, s'il y en a un contingent à l'institution où vous faites vos études, et le Collège Militaire Royal de Saint-Jean. Selon votre degré d'instruction et l'orientation que vous vous proposez de donner à votre formation académique, vous pouvez vous acheminer vers l'arme de combat ou le service de l'Armée où vous aurez les meilleures chances de réussite.

L'Armée forme des chefs dans toute l'acception du terme. Si vous rêvez de voyages au loin, de vie au grand air, d'une carrière vraiment animée et variée, vous serez servi à souhait comme officier de l'Armée canadienne.

Renseignez-vous sur l'échelle des soldes et allocations des officiers, et vous constaterez que l'Armée ne le cède en rien à la vie civile en fait de rémunération, de stabilité d'emploi et de sécurité pour l'avenir.

L'Armée a besoin d'officiers instruits. C'est pourquoi elle s'adresse aux étudiants. C'est pourquoi elle vous encourage à poursuivre vos études et s'offre même à en défrayer le coût.

Marcelin Lahaie

A55-30MF

Comme officier de l'Armée vous appartiendrez à une élite.

LE VOYAGE SANS RETOUR [Suite de la page 16]

Rayonnez
de Santé
et Beauté



**DÉPRIMÉE?
NERVEUSE?
LYMPHATIQUE?
DÉLAISSÉE?**

LISEZ ALORS CECI...

Si vous manquez de vigueur; si vous êtes fatiguée et irritable; si vos nerfs et vos muscles ainsi que les tissus de votre corps n'ont pas le soutien qui devrait leur être fourni par le bon fonctionnement du système, vous avez besoin d'un tonique tel que mon SANO «A» qui contient les ingrédients reconnus par leurs valeurs toniques dans de telles conditions.

LES TABLETTES SANO "A"

Avec l'usage du bienfaisant tonique SANO «A», votre digestion devient plus facile, votre repos est plus réparateur et une meilleure détente s'opère dans vos nerfs et vos muscles. Votre appétit devient meilleur et l'assimilation des aliments se faisant mieux, votre santé et votre vigueur devraient s'améliorer. Un envoi de cinq sous suffit pour recevoir un échantillon de nos tablettes SANO «A».

Correspondance strictement
confidentielle.

LES PRODUITS SANO ENRG.

Mme CLAIRE LUCE,
Case postale, 1281 (Place d'Armes),
Montréal, P. Q.
Ci-joint 5c pour échantillon des Tablettes
SANO "A". Ecrivez lisiblement.
(pour le Canada seulement)

Nom.....

Adresse.....

Ville..... Prov.....

cevoir les actes que le corps seul exécutait.

Denise était arrivée à une petite distance de l'engin. Soudainement, dans la paroi lisse et brillante, une sorte de trappe s'ouvrit et, comme si elle avait été aspirée par cette ouverture, je la vis disparaître à l'intérieur. Sans hésiter, poussé par la même force occulte et aussi par le désir de ne pas me séparer de celle que j'aimais, je la suivis. Mon élan me conduisit devant une ouverture béante que je franchis sans même réfléchir. Le bruit d'une paroi métallique se refermant. Nous étions, Denise et moi, prisonniers de la singulière machine. Presque aussitôt, la conscience du piège dans lequel nous venions de tomber, me rendit la faculté de penser et de prévoir. L'engin inconnu devait être habité. Je criai, j'appelai. En vain! Aucune présence humaine ne se décelait. Et, cependant, une modification venait de s'opérer dans le milieu où nous nous trouvions. Au silence qui régnait lors de notre entrée, un vrombissement assourdissant succédait. Les parois qui nous faisaient prisonniers vibraient de toute part. Très nettement, j'eus la sensation que l'engin était soulevé de terre et s'envolait à travers l'espace. Denise ne s'était pas trompée: c'était bien une machine volante d'une espèce inconnue qui s'était abattue sur le sol de notre Provence et qui, maintenant, reprenait sa route, emportant ses prisonniers.

Une sorte d'abattement succéda à cette courte période de lucidité. Ma compagne paraissait plus déprimée que moi-même. Elle s'était laissée tomber sur une sorte de banquette qui se trouvait le long de la paroi. Nous étions environnés par une atmosphère bleuâtre qui rendait livide le visage de la jeune fille. Atterré et conscient de ma parfaite impuissance, je m'assis auprès d'elle et lui pris la main. Elle était inerte et glacée. Un instant je pus croire que ma Denise allait rendre le dernier soupir. Une fois encore, je tentai d'appeler à notre secours; alors, une voix intérieure que mon cerveau percevait sans passer par le canal auditif, me parvint, parfaitement distincte. Cette voix disait: «Ne craignez rien. Il ne vous sera fait aucun mal et vous ne courez aucun danger. Vous allez vivre tous deux la plus prodigieuse des aventures. Ayez confiance et abandonnez-vous à ceux qui ont la charge de veiller sur votre existence.»

Presque au même moment, il me sembla qu'un des panneaux qui formaient les cloisons de la cabine où nous étions enfermés, devenait transparent. Derrière elle, je distinguai une autre cabine encombrée d'instruments qui rappelaient assez fidèlement mais en beaucoup plus compliqué, le panneau de bord d'un avion. Tout cela baignait dans la même irréalité lumineuse bleue. Deux hommes casqués et vêtus à peu près comme des scaphandriers surveillaient ces instruments. L'un d'eux se tourna vers moi. Je rencontrai son regard qui me parut d'une luminosité extrême. L'inconnu me fit un signe, puis tout s'éteignit. Je n'avais plus devant moi que la paroi de métal bleuâtre et la vague clarté qui s'en dégageait.

Que se passa-t-il ensuite? Les jours succédaient aux jours. Je n'avais, pour les mesurer, que le secours de ma montre que j'avais le soin de remonter au bout de chaque vingt-quatre heures. En même temps, à l'aide d'un canif que j'avais retrouvé dans une de mes poches, je faisais une encoche à la muraille et, en les additionnant, je parvenais à me rendre compte du temps écoulé.

Comme il était monotone ce temps, des accumulations d'heures durant lesquelles rien ne se passait. Une atmosphère artificielle baignait la cabine dans laquelle nous étions prisonniers. Denise paraissait plus affectée que moi-même par le milieu physiologique dans lequel nous vivions. Elle demeurait inerte, acceptant machinalement les soins que je lui donnais. A trois reprises, durant ces périodes que je m'obstinais à nommer des jours, une minuscule trappe s'ouvrait dans la paroi métallique et je recevais ce qui devait nous servir de nourriture, en l'espèce, des comprimés dont le goût n'était pas désagréable et qui apaisaient à la fois la faim et la soif. Je devais en faire absorber une partie à la jeune fille. Ce fut au cours d'un de ces prétendus repas que je constatai une chose plus surprenante que tout ce que nous avions éprouvé jusqu'alors. Ayant fait un mouvement inutile à l'ouverture du guichet, deux des comprimés s'échappèrent de mes doigts. Ils ne tombèrent pas sur le sol, mais demeurèrent suspendus à peu de distance de ma main... Je m'en saisis facilement, mais, renouvelant l'expérience, je laissai tomber mon porte-cigarette. Tout comme le comprimé nutritif, il flotta dans l'air et je dus en conclure que nous nous trouvions dans l'espace interplanétaire où la pesanteur est abolie.

La grande aventure était donc un fait certain, mais pourquoi avions-nous été choisis pour en être les héros? Était-ce le hasard pur qui en avait décidé ainsi? Enfin, dans quelles mains étions-nous tombés; s'agissait-il de quelque essai aventureux pour lequel il ne s'était pas présenté de volontaires? Les deux hommes que nous avions entrevus étaient-ils de nos compatriotes, tout au moins appartenant-ils à un peuple ami du nôtre ou allions-nous servir de cobayes à des êtres insensibles pour qui la vie de deux malheureux ne comptait pas?

Tout semblait avoir été prévu et combiné, cependant, en vue de la conservation des cobayes. Non seulement, nous étions nourris suffisamment mais judicieusement puisque notre santé demeurait en bon état. Peu à peu, nous avions pris l'accoutumance à nous mouvoir dans cet espace où la pesanteur n'existait plus, à supporter l'atmosphère confinée, artificielle, sous une forte pression. De temps en temps, une des parois qui nous entouraient s'ouvrait et une sorte d'ordre, reçu par le cerveau, m'avait appris que je devais quitter la cabine centrale en compagnie de la jeune fille, et me tenir dans une sorte de réduit. Quand la paroi s'ouvrait de nouveau, notre chambre était aérée, nettoyée de tout résidu et les poumons aspiraient une nouvelle force qui se répandait dans tout l'organisme. Alors, nous échangeions quelques paroles, mais que pouvais-je dire pour rassurer ma pauvre chérie en proie au plus sombre découragement?

Je savais que notre voyage se poursuivait dans ces espaces sidéraux où la température s'abaisse jusqu'aux environs du zéro absolu, c'est-à-dire environ 273 sous zéro. Je savais que, hors de notre abri, les rayons infrarouges et ultraviolets auraient tôt fait de nous carboniser, je savais que l'engin qui nous portait devait être une de ces fusées intra-planétaires, mais tellement perfectionnée que je finissais par me demander si elle ne venait pas d'un autre monde que le nôtre.

Et puis, il y avait cet étrange échange. Comme je me demandais à quelle vitesse pouvait évoluer notre fusée, un chiffre me fut suggéré qui me pa-

rut si énorme que je me demandai si mon imagination seule ne me l'avait pas imposé. 35,000 kilomètres à l'heure! Je voulais oublier ce chiffre qui nous éloignait si prodigieusement de notre pauvre Terre. Un dernier espoir s'anéantissait: celui de participer à la première exploration de notre satellite la Lune, dont nous avions dépassé depuis longtemps la modeste distance.

Une question me hantait et je concentrais souvent ma volonté afin d'obtenir une réponse, mais celle-ci me fut refusée. La question était: «Où allons-nous?»

Il serait fastidieux de s'attarder plus longtemps à décrire les singularités de notre situation. Le temps m'est trop mesuré pour que je puisse le faire. Si mes calculs sont exacts, le voyage dura au moins huit mois... Un jour, je m'aperçus que la situation avait subi un changement. Le moindre mouvement coûtait un gros effort à mes membres, habitués à se mouvoir sans résistance; un objet jeté à terre y demeurait. Enfin, dans la paroi de la cabine, une sorte de hublot s'ouvrit. Je m'en approchai et jetai un cri d'admiration. Un astre étincelant se trouvait sous notre support. Il se rapprochait même à une vitesse vertigineuse, à croire que nous allions nous écraser sur le sol. Sans doute, le navigateur — je n'ose donner à ces pilotes le nom d'aviateurs — voulut me rassurer. Le compartiment dans lequel il se trouvait avec son camarade devint visible et je perçus le signe qu'il nous faisait, un signe d'apaisement et de réconfort.

Quelques minutes s'écoulèrent encore. Un choc très léger se produisit et j'eus conscience que nous avions atteint le terme de notre surhumaine randonnée.

De mon premier contact avec les habitants de la planète Mars, je garde un souvenir confus. Les portes de notre prison s'étaient ouvertes. Le pilote toujours vêtu de son casque bleuté et de son lourd scaphandre, se trouvait à la coupée pour nous aider à descendre. Autour de l'appareil, maintenant immobile, une centaine de personnes se trouvaient, formant un cercle immobile et muet. Ce qui me frappa le plus, c'est que personne, parmi ces gens, ne poussait un cri, ne prononçait une parole. D'elle-même, la petite foule s'écarta afin de nous livrer passage. Je marchais le premier, soutenant de mon bras ma pauvre chérie qui défaillait dès ce premier contact avec un air pur que ses poumons ne savaient plus assimiler. Au premier regard que j'avais posé sur ce visage si cher, j'avais été épouvanté par le changement qui s'était produit en elle. Son teint avait pris la couleur bleuâtre de ces faces de noyés que l'on voit sur les dalles des amphithéâtres, ses lèvres étaient décolorées. Seules, ses magnifiques prunelles d'un bleu saphir avaient gardé leur éclat. Ses cheveux qu'elle portait autrefois courts et bouclés autour de son charmant visage, avaient allongé démesurément et retombaient sur ses frêles épaules en mèches couleur de chanvre, mais un chanvre tirant sur le bleu. Ce fut alors que, regardant autour de moi, je m'aperçus que tout autour de nous avait cette teinte azurée, depuis l'atmosphère qui nous baignait jusqu'à l'herbe qui recouvrait le sol et aux arbres, assez semblables aux nôtres, que l'on apercevait à l'horizon. Les visages qui se tournaient vers nous offraient cet aspect livide, les chevelures étaient teintées de reflets allant du bleu pâle au violet, et les larges prunelles avaient des éclairs semblables à ceux que jettent les saphirs une fois taillés.

Ma surprise devenait immense. Ainsi, cette planète Mars, dédiée au dieu de la guerre, sans doute à cause de la teinte vermeille qu'elle réfléchit, se présentait à moi sous l'aspect d'un astre lunaire, baigné par une étrange atmosphère qu'on eût juré produite par des lampes au néon.

Nous avançons vers une ville dont le champ d'atterrissage n'était pas très éloigné. En y pénétrant, je m'aperçus que toutes les constructions étaient de forme ovoïde, entièrement faites d'un matériau qui devait être de la pierre et ressemblait à de l'onix. Peu d'ouvertures. Une porte en forme d'ogive et quelques hublots protégés par une matière transparente et bleue.

Nous parvînmes bientôt devant un édifice qui dominait les autres de beaucoup mais procédait de la même architecture. C'était là que nos guides nous conduisaient. On entra en silence et je me trouvai brusquement seul, sur une sorte de balcon intérieur, dominant une vaste rotonde déjà pleine de monde.

Malgré mon émoi, j'examinai les gens qui m'entouraient. Tous étaient vêtus de la même façon et, pour le moment, il m'était impossible de distinguer s'ils appartenaient à des sexes différents. Leurs vêtements consistaient en une sorte de tunique d'étoffe très souple dont les teintes allaient du bleu clair au violet foncé. Leurs cheveux flottaient sur leurs épaules. A première vue, ils ne différaient pas essentiellement du type de nos Terriens. Peut-être leur taille était-elle un peu plus élevée, leur corpulence moindre, ce qui leur donnait l'aspect des statues du XIII^e siècle au corps comme étiré par un élan mystique. Les têtes, aussi, me parurent plus petites que ne l'exige le canon auquel nous sommes habitués. Et toujours par un mot, pas une rumeur dans cette salle où s'entassaient plusieurs centaines de personnes.

Interrompant mes réflexions, le pilote qui nous avait conduits fit son apparition à côté de Denise et de moi. Il eut un geste pour réclamer l'attention, mais ses lèvres demeuraient muettes. Cependant, des signes d'attention, d'intérêt et même de curiosité se reflétaient sur les visages. A plusieurs reprises, l'un des assistants se leva comme s'il avait voulu poser une question ou prendre la parole et un dialogue muet s'engageait entre le pilote et lui.

J'avais donc affaire à un peuple de muets. Telle était la pensée qui m'était venue quand, brusquement, dans mon cerveau, des mots, des phrases se formèrent et je connus que les habitants de Mars étaient arrivés à un stade où il n'est plus besoin de la parole pour se faire comprendre. Les pensées s'entre-pénétraient dans une sorte de suggestion semblable à celle que recherchent certains magnétiseurs. Transmission du contenu mental d'un cerveau à un autre cerveau, et moi-même je bénéficiais de cette prodigieuse communication psychique.

J'appris ainsi les différentes phases de l'aventureuse expédition qui avait eu pour but de ramener sur ce satellite du soleil, des spécimens de l'espèce vivant sur une planète voisine.

L'aventure couronnée de succès, les savants Martiens allaient poursuivre, *in anima vili*, pourrais-je dire, leurs dociles observations.

Le temps s'est écoulé depuis notre arrivée à la planète Mars. Les habitants se sont montrés parfaits, autant pour ma compagnie que pour moi-même. J'ai assez facilement pris l'habitude de ces dialogues muets. L'esprit a véritablement des facultés encore ignorées de la science. Par exemple,

ce curieux phénomène qui permet à mon cerveau de traduire dans ma langue les pensées qui me sont envoyées soit par images, soit dans un dialecte parfaitement incompréhensible pour moi.

Une sorte de guide ou d'interprète, je ne sais comment le nommer, a été attaché à nos personnes. Par lui, j'apprends bien des choses : par exemple que les Martiens — je continue à leur donner ce nom inconnu d'eux — n'ont pas toujours connu ces moyens paranormaux de communiquer entre eux. Jadis, ils se servaient tout simplement de la parole. Des manuscrits subsistent, datant de cette ère où l'on se servait aussi de signes pour matérialiser la pensée et la rendre immuable.

Les Martiens n'ont jamais connu l'imprimerie, sans doute parce que cela ne correspondait à aucun de leurs besoins. Par contre, les sciences physiques et mécanique sont de plusieurs siècles en avance sur les nôtres : je n'en veux pour preuve que le prodigieux engin qui nous a transportés dans ce monde. De la médecine je ne parlerai pas, car la race martienne atteint à une sorte d'immortalité par la rénovation spontanée des cellules vieillissantes. Ce procédé, qui rappelle le mode de reproduction, ou plutôt, de multiplication des êtres unicellulaires, se passe sans qu'aucun caractère de sexualité se remarque sur ces individus dont la structure apparente ressemble si étrangement à la nôtre, tandis que la structure interne quoique infiniment subtile et compliquée, descend, de toute évidence, des protistes tels qu'ils ont pu être observés par nos biologistes, à l'aide de puissants microscopes. Chez ces êtres sans sexe, la seule manifestation élémentaire n'est pas la reproduction, mais une conjugaison entre deux individus, qui a lieu lorsque chacun d'eux se sent envahi par une soudaine fatigue et ne peut tenir son train de vie habituel. Ce serait la mort à bref délai, mais alors, deux individus, se trouvant dans les mêmes conditions, se joignent ; ils se soudent étroitement et, au cours de cet embrassement qui n'a rien d'une étreinte amoureuse, ils échangent leur substance nucléaire et reprennent ensuite, vivifiés l'un par l'autre, leur pleine activité.

Ces rapprochements, bien connus de nos biologistes sous le nom de « conjugaison caryogamique », avaient lieu, jadis, au petit bonheur de l'instinct de conservation, puissant dans chaque cellule. Maintenant, la science procède à des opérations et des maisons de santé spéciales reçoivent les individus fatigués qui en sortent nantis d'une nouvelle énergie. J'ai donc raison de penser que les habitants de Mars sont doués d'immortalité tant qu'ils sont entourés d'une ambiance favorable et trouvent à se rajeunir. Evidemment, la maladie a, sur eux, quelques pouvoirs. Quant aux naissances, elles sont fort rares et ont lieu, toujours comme les organismes primitifs, par la séparation de l'organisme-créateur, d'un certain nombre de cellules qui, placées dans un milieu favorable, donnent, par la suite, un organisme apte à se développer et à atteindre, physiquement et spirituellement, le niveau auquel sa race est parvenue.

Je n'en écrirai pas plus long sur ces curieuses propriétés que l'état actuel de nos connaissances permettra de concevoir et d'admettre. L'instinct sexuel étant aboli, l'amour n'existe pas dans la société martienne. Partant, la jalousie est fortement atténuée et la combativité aussi. La population se répartit dans des villes, des agglomérations régies sous une forme communautaire, c'est-à-dire que les biens de consommation sont mis à la disposition de celui qui en a besoin. Un ci-

toyen de Mars, veut-il construire une maison ? Il s'assure le concours de certains de ses concitoyens, aptes à ce genre de travail.

Les matériaux se trouvent en abondance dans des carrières creusées au flanc des montagnes et exploitées depuis des siècles. L'outillage est à la disposition de tous et aussi les puissants moyens dus à une perfection des techniques et à des machines dont nous ne soupçonnons pas les responsabilités. On pourrait dire que ces hommes — j'hésite toujours à me servir de ce terme, mais je finis par l'adopter afin de me rendre plus compréhensible si jamais ces lignes tombent sous les yeux d'un de mes anciens contemporains demeurés loin de ma prodigieuse aventure — disposent de pouvoirs illimités.

Peu à peu, je m'initiais aux moeurs et coutumes des Martiens, d'autant plus facilement que l'auteur du rapt qui avait fait de nous les habitants d'un autre monde, s'était pris pour moi d'une grande sympathie. Il venait fréquemment passer des heures dans la demeure qui nous avait été assignée, à ma compagnie et à moi. Sans doute afin de se mettre à ma portée, car il s'était rendu compte que les transmissions de pensée qui avaient permis nos premiers contacts, me fatiguaient affreusement et que Denise y était parfaitement imperméable. Lonik — tel était le nom qu'il se donnait — avait commencé à m'inculquer quelques mots de la langue archaïque dont se servaient, jadis, les habitants de Mars. Lui-même voulut que je lui enseigne ma langue et se montra tout de suite doué d'une incroyable mémoire, ce qui nous permit bientôt d'échanger nos idées en bon français.

Lonik, avant le voyage qui nous avait fait ses passagers involontaires, avait déjà fait plusieurs voyages interplanétaires. C'est pourquoi il avait été chargé de cette mission insigne : ramener sur son sol un ou deux habitants de ce monde lointain que les savants de son pays voulaient étudier à loisir. Son dernier atterrissage sur la Terre avait eu lieu au moment où le monde était déchiré par la guerre. Lonik avait assisté à un bombardement, il avait enregistré dans un appareil qui tenait de notre cinématographe, mais avec des perfectionnements incroyables, les scènes de carnage ou de destruction qu'il avait pu observer. Sa stupéfaction avait été grande car le mot guerre n'a pas son équivalent dans la vieille langue de cette planète que nous avons, bien gratuitement, vouée au farouche dieu des combats.

Mars, dont la repopulation demeure des plus lentes, dont les habitants ont à leur portée tout ce qui est nécessaire à la vie et qui n'a pas d'Hélène pouvant inciter les hommes à se battre pour sa possession, a toujours été à l'abri de ce fléau. Aussi la science a-t-elle pris un développement immense. Jadis, avant la découverte de l'aviation — mode courant de déplacements proches ou lointains — c'était l'eau qui servait de véhicule d'un point à l'autre de ce monde. D'immenses canaux avaient été creusés sur lesquels circulaient sans cesse voyageurs et transports. Maintenant, les énormes voies liquides n'étaient plus fréquentées que pour le plaisir. Des barques de plaisance, seules, y circulaient, munies, naturellement de moteurs ultra-rapides, ce qui permettait, cependant, de mieux jouir du paysage qu'en volant sur un de ces appareils qui s'élançaient au-dessus du plafond de nuages bleus ou violets qui recouvraient fréquemment la voûte céleste.

Bien entendu, mon nouvel ami nous convia à faire quelques voyages rendus d'autant plus faciles qu'il n'avait

nouveaux
Sons
Saisissants



avec **Hi-Fi**
par **Sparton**

Prix de Tarif Suggéré **\$199.00**

Phonographe hi-fi

Modèle 355P.

La vraie haute fidélité à un prix incroyablement bas — puissance de sortie de 6 watts — courbe de réponse de fréquence entre 40 et 12000 cycles — haut-parleur de 12 pouces à Aimant Permanent à grand rendement — écran acoustique reflex spécial pour une bonne basse — changeur de disques automatique de haute qualité.

Les meilleurs les moins chers

DISQUES SPARTON \$2.75
12" LONGUE DURÉE **\$2.75** **chac.**

Pour qualité technique... pour l'art le plus accompli et le plus grand plaisir, ces nouveaux disques enregistrés au piano par Kurt Maier sont incomparables.

- #1548—ECHOS DE VIENNE
- #1553—ECHOS DE BROADWAY
- #1564—ECHOS DE PARIS
- #1572—ECHOS D'ITALIE
- #1580—ECHOS D'AMÉRIQUE LATINE

Essayez-les pour vos moments de loisir!

Demandez la liste de disques complète à
Sparton of Canada Ltd., London, Ontario

Sparton

TV • Haute Fidélité et Disques



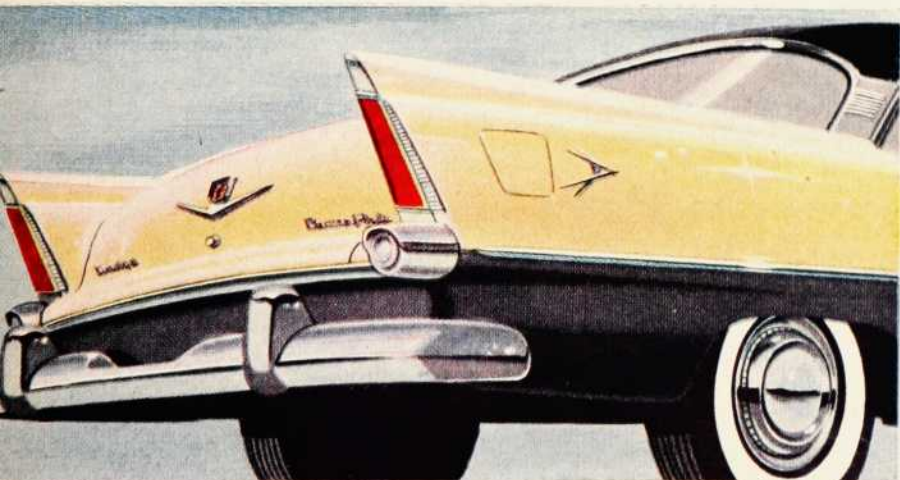
chez tout bon cordonnier

[Lire la suite page 32]

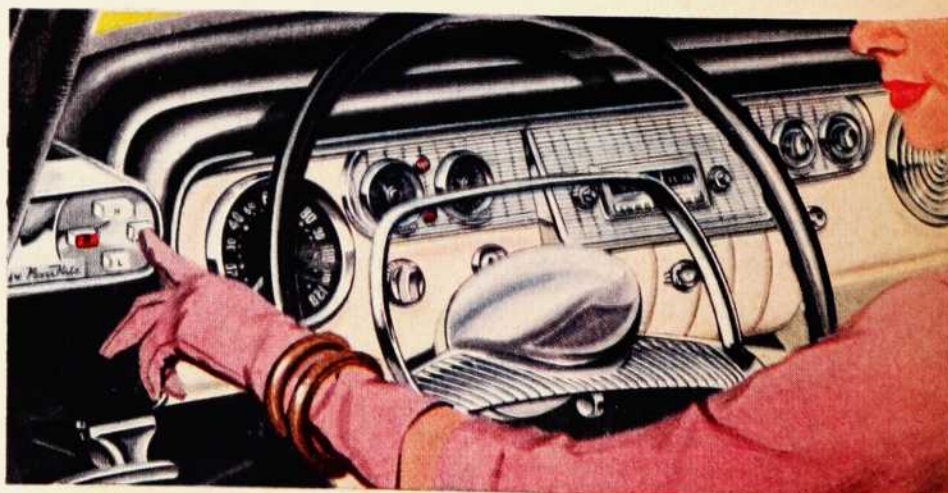
Admirez le CHIC et l'ÉLAN nouveaux du



DODGE MAYFAIR, 4 PORTES, À TOIT RIGIDE



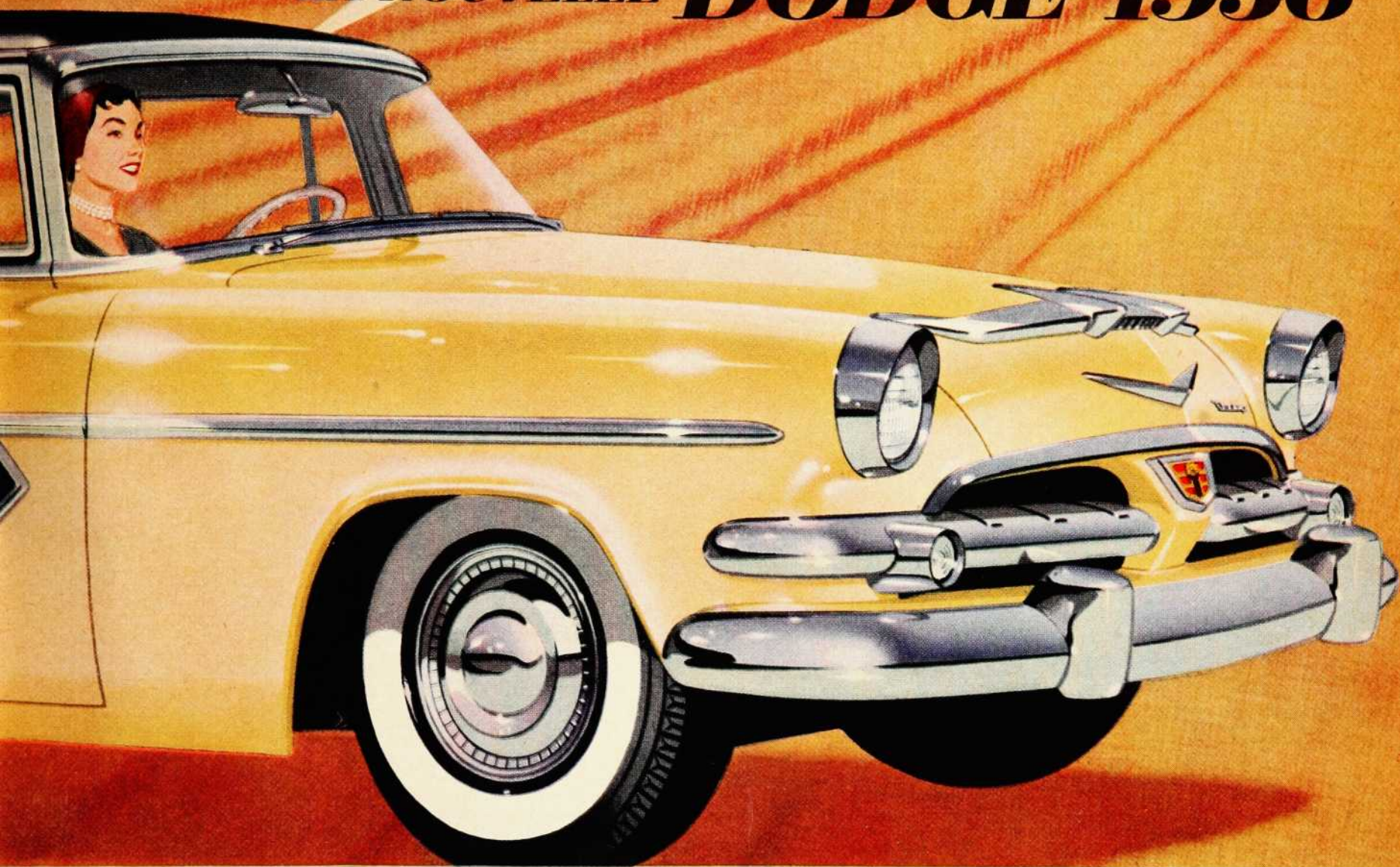
Nouveau style différent! Les autres automobilistes verront souvent ce large coffre arrière, relevé par le cachet des feux arrière hauts et minces. Les ailes se relèvent haut à l'arrière puis s'abaissent pour épouser les côtés profilés de cette nouvelle Dodge 1956.



Avec la nouvelle transmission automatique Dodge PowerFlite, tout se commande à l'aide de boutons: marche avant, marche arrière ou point mort. Nouveau sélecteur de vitesse à bouton-poussoir contre léger supplément.

style élancé...

LA NOUVELLE DODGE 1956



Désormais, vous pouvez posséder une "voiture de rêve" devenue réalité: la merveilleuse nouvelle Dodge 1956!

Sous tous ses angles, cette grosse voiture éblouissante est marquée au coin d'une élégance nouvelle soulignée par des teintes nouvelles pétillantes de gaieté. Elle possède un cachet inconnu jusqu'à ce jour, qui rehausse le fameux brio du style élancé.

Désormais on peut se procurer le moteur Hy-Fire V-8

dans toutes les séries Dodge. Ce nouveau V-8 plus puissant et le fameux Dodge économique à 6 cylindres vous offrent des démarrages en coup de vent, et plus de millage par gallon.

Quand vous verrez cette nouvelle Dodge, vous aurez peine à croire que c'est une voiture à prix populaire. Vos yeux vous diront qu'elle est la plus grosse voiture. Votre bon goût vous dira qu'elle est la plus belle. Passez donc sans tarder chez votre dépositaire Dodge ou téléphonez-lui pour une randonnée d'essai!

CONSTRUITE AU CANADA PAR LA CHRYSLER CORPORATION OF CANADA, LIMITED

Admirez le chic et l'élan de cette Dodge entièrement nouvelle, dès aujourd'hui, chez votre dépositaire Dodge-De Soto!

NOTRE FEUILLETON

LA DAME DE BROCÉLIANDE

par CLAUDE VIRMONNE

No 1

Ce jour de novembre humide et froid finissait ; une étrange lumière grise baignait le paysage. Sur la route boueuse, parsemée de flaques, encaissée entre les haies auxquelles le brouillard accrochait des gouttes, le car avançait péniblement. Ce n'était pas une de ces voitures modernes, puissantes et douces, qui roulent sans souci des ornières et des irrégularités du chemin, mais un antique véhicule dont le moteur peinait dans les côtes, tandis que la carrosserie mal suspendue secouait durement les voyageurs à tous les obstacles... Il s'arrêtait à l'entrée de chacun des villages disséminés le long de cette route peu fréquentée ; à chaque arrêt, des femmes descendaient, panier au bras, ou parfois un marchand de bestiaux qui faisait sonner ses brodequins.

Maintenant, il ne restait plus dans la voiture que deux ou trois voyageurs, des paysans, dévotement à leur mise, et une jeune fille vêtue de noir, avec un mince visage aux grands yeux, les cheveux blonds bien tirés sous un chapeau sans élégance, et qui se tenait sagement dans un angle, les mains croisées sur la poignée d'une mallette de fibre...

... Les souvenirs de nos joies, de nos peines, des événements marquants de notre existence, se fixent dans notre mémoire en tableaux, en images, qu'on retrouve ensuite comme une fresque bien conservée. Et plus tard, quand elle essaierait de reconstituer cette période de sa vie, et de rendre aux faits leur aspect réel, Elisabeth Bernier se reverrait, telle qu'elle était ce jour-là, avec ce manteau trop lourd et trop long qui flottait autour de son corps gracieux, ces souliers robustes, et surtout ce stupide chapeau que ses cheveux roulés en coquilles sur les oreilles renvoyaient trop en avant ou trop en arrière, et qu'il fallait à chaque instant remettre à sa place ; accoutrement classique de pensionnaire dont elle soupçonnait le ridicule. Et elle penserait à elle-même, à cette petite fille blonde qui attendait de vivre, avec attendrissement et ironie...

Mais, pour le moment, elle ne se préoccupait nullement de son aspect et ouvrait tout grands, sur les êtres et les choses, ses yeux bruns étoilés de cils soyeux. Tout l'intéressait, tout l'étonnait dans ce voyage ; car elle avait, le matin même, pour la première fois, quitté l'orphelinat où s'étaient écoulées quinze années de sa jeunesse. Et les dernières paroles prononcées par la supérieure, sœur Marie-Josèphe, au moment de son départ, résonnaient encore à ses oreilles :

— Nous aurions souhaité vous garder davantage, Elisabeth, avait dit la religieuse, mais cela ne nous est pas possible. La mort de votre tuteur, en vous émancipant, vous met dans l'obligation de gagner votre vie, puisque

vous êtes sans fortune. Les situations sont difficiles à trouver ; vous n'avez pas de capacités exceptionnelles, mon enfant, et vous ne pouvez vous montrer très exigeante. Et c'est pourquoi lorsque Mme de Galesme, qui habite le manoir de Rochelande, près de Paimpont, nous a écrit pour nous demander une de nos orphelines, nous avons pensé que l'emploi proposé était en tous points conforme à ce que nous désirions pour vous.

... Les mains croisées sur sa robe de bure, la religieuse parlait d'une voix égale, presque sans timbre. Après un court silence, elle poursuivit :

— Il s'agit, vous le savez, de tenir compagnie, de distraire et d'instruire un jeune garçon infirme, le petit Philippe de Galesme, âgé de onze ans. Votre instruction suffisante, votre égalité d'humeur, vous rendent apte à bien tenir cet emploi ; il ne fait aucun doute que vous donniez satisfaction à Mme de Galesme. Les appointements pris et les lettres échangées, nous avons la conviction que vous trouverez auprès de Mme de Galesme, qui est veuve et fort riche, les conditions de moralité indispensables. En outre, il se trouve que des liens de parenté unissaient votre tuteur au défunt marquis de Galesme ; cela vous permettra d'être considérée au château de Rochelande sur un pied d'égalité, comme une amie plutôt que comme une mercenaire.

Des recommandations d'ordre pratique concernant le voyage suivirent ; il fut expliqué à la jeune fille qu'une auto viendrait la chercher à Paimpont, à l'arrêt du car. Puis, la lente voix monotone reprit :

— L'heure est donc venue pour vous de nous quitter, mon enfant... Une nouvelle vie, de nouveaux devoirs vous attendent. J'espère qu'ils vous seront faciles et doux. Cependant, je crains pour vous, Elisabeth. Vous ne connaissez rien du monde extérieur, dont le couvent vous protège. Or, la vie, voyez-vous, est pleine de pièges, de périls... Certes, vous êtes sage et douce, mais...

Elle contemplait pensivement la jeune fille debout en face d'elle, et estimait la délicate beauté de ce visage nacré, de cette tendre bouche enfantine et de ces grands yeux veloutés ; elle soupçonnait la vulnérabilité de ce cœur candide... Elle-même avait dû être jolie, bien des années auparavant, et peut-être se rappelait-elle le goût amer des larmes et des déceptions connues avant que lui vint cette sérénité de l'âme, cette paix sacrée dont ses traits portaient l'empreinte... Elle soupira :

— Il vous faudra être prudente, ma fille...

Elle fit un rapide signe de croix sur le front de la jeune fille et acheva :

— N'oubliez jamais les enseignements reçus dans cette maison, mon enfant, et que Dieu vous garde !

Elisabeth avait écouté avec émotion les phrases tombées des lèvres pâles de la religieuse, car aucune autre parole de parent ou d'ami ne l'accompagnerait au moment où elle s'élançait

vers la vie ; elle était seule au monde. Entrée à l'orphelinat à l'âge de cinq ans, au moment de la mort de ses parents, elle ne connaissait, en fait de tendresse, que la bienveillance lointaine d'un tuteur, cousin éloigné, qui payait la mince pension exigée par l'orphelinat, mais qu'elle ne voyait jamais, et la froide affection des religieuses.

Certes, c'était le cœur serré qu'elle avait dit adieu à ses compagnes, puis visité une dernière fois la vieille maison paisible où la vie s'écoulait simplement, chaque jour ressemblant à la veille, parcouru les longs corridors blanchis à la chaux, ses dortoirs aux lits bien alignés, ses classes fleurant l'encre et le papier, sa chapelle baignée de l'ombre propice aux méditations ; mais, en même temps, elle frémissait de joie comme un oiseau dont s'ouvre la cage...

Dans son élan vers la vie, il entraînait de la curiosité, un grand besoin de tendresse, le désir de l'inconnu, et l'espoir de l'amour que toute jeune fille, même la plus candide, porte en elle et auquel Elisabeth rêvait depuis longtemps. Car elle rêvait beaucoup, et son départ pour le château de Rochelande lui semblait la continuation logique de ses rêves. Que redoutait donc pour elle la sœur Marie-Josèphe ? L'avenir s'étendait devant elle comme une contrée féérique, pleine de félicités et de trésors, où, dans le halo rose d'un soir d'été, lui apparaîtrait celui qu'elle aimerait...

... Elle s'efforçait de se représenter le château et l'aspect de cette marquise de Galesme, un peu sa parente, auprès de qui elle allait vivre. Elle la voyait grande, mince. Sans doute s'habillait-elle sévèrement, ainsi qu'il sied à une veuve, et son visage pâle et doux reflétait-il la douleur d'avoir perdu son époux et l'incurable tristesse de ce que son fils fût infirme ? Et le cœur de la jeune fille se gonflait du désir de se dévouer à cette mère, à cet enfant si éprouvés ; et dans l'intrépidité de son innocence, elle ne doutait pas de leur faire du bien.

... Cependant, avec les plaintes et les soubresauts de son moteur fatigué, le car continuait à avancer. Il roulait maintenant à travers une lande coupée de boqueteaux et de bouquets d'ajoncs géants. Avec le soir qui tombait, des vapeurs blanchâtres s'élevaient du sol ; parfois, un calvaire se dressait sur le ciel plus sombre d'instant en instant, un ormeau décapité dessinait dans le brouillard sa silhouette tordue, car, nulle part ailleurs qu'en Bretagne, les arbres n'ont des formes ainsi torturées.

A l'horizon, une ligne sombre décelait la forêt de Paimpont — l'antique Brocéliande de la légende. Très loin, on distinguait la crête de deux collines séparées de la forêt par un ravin à pic, obscur comme une brèche ouverte sur des ténèbres : le Val sans Retour, étrange endroit où, dit-on, Merlin l'Enchanteur succomba au charme d'amour, et sur lequel semble planer encore un enchantement morne et glacé !

Peu à peu, les mystères de la nuit succédaient aux mystères du soir. Une autre vie commençait, menaçante, dangereuse. Les phares de la voiture projetaient sur la route de longues gerbes d'or pâle au-delà desquelles la lande paraissait une étendue vaporeuse où s'agitait tout un monde redoutable d'ombres mouvantes. Les calvaires semblaient, au passage, pencher vers la voiture leurs bras suppliciés ; les vieux troncs se tordaient sous on ne sait quelle souffrance ; les oiseaux de nuit criaient, tels des esprits cruels et railleurs. Une subtile terreur émanait du paysage ; on eût dit que l'air contenait des effluves mauvais, que tous les sortilèges, tous les maléfices dont est saturée la vieille terre d'Armor étaient en éveil ce soir.

Les voyageurs somnolaient, bercés par le roulement de la voiture ; depuis un moment, sous l'influence de la fatigue, de l'énerverment du voyage, du décor sinistre, une singulière évolution s'opérait dans l'esprit d'Elisabeth. La joie, l'exaltation, éprouvées par la jeune fille depuis le matin, faisaient place à une dépression contre laquelle elle s'efforçait de lutter et que chaque minute aggravait.

Sa naïve confiance s'enfuyait, emportée par la nuit et les cris des hiboux ; l'idée lui vint qu'elle s'illusionnait peut-être sur ce qui l'attendait au terme de son voyage... L'incertitude de son sort, que jusqu'alors lui masquait son optimisme, lui apparut.

Comment l'accueilleraient-on au château de Rochelande ? Plairait-elle à Mme de Galesme ? Rencontrerait-elle auprès d'elle l'indulgente bonté, la sympathie qu'elle espérait, ou bien une indifférence hautaine ? Le jeune Philippe serait-il heureux de sa présence ? Ou bien, au contraire, témoignerait-il de l'hostilité à cette salariée placée près de lui ? Son dévouement, son affection, tout prêts à se donner, trouveraient-ils à s'employer, ou bien lui pèseraient-ils, inutiles, sur le cœur ?

Le sentiment de son ignorance du monde et de la vie l'envahit ; elle se sentit faible et désarmée. L'avenir lui apparut non plus avec un visage riant et des mains pleines de trésors, mais comme un inconnu masqué dont on ne pouvait deviner les traits. Le pressentiment des heures à venir l'atteignit ; elle éprouva jusqu'à l'angoisse le désir de revenir en arrière, vers le paisible refuge de son couvent...

Les hiboux criaient dans la nuit. Le car continuait à rouler...

Un choc brusque, un juron, l'arrêt de la voiture arrachèrent la jeune fille à ses pensées. Les voyageurs qui somnolaient ouvrirent les yeux, posèrent des questions... Le chauffeur expliqua :

— Messieurs-dames, nous voilà en panne ! Je crois que je vais pouvoir réparer, mais il y en a bien pour une heure, en calculant au plus juste. Vous feriez bien de descendre, puisque nous avons la chance d'être à l'entrée de Saint-Alvar et tout près d'un café...

Commencé dans l'édition du 12 novembre 1955.

Publié en vertu d'un traité avec la Société des Gens de Lettres. — Les noms des personnages et de lieux de nos romans, feuilletons, contes et nouvelles sont fictifs et choisis au hasard.

En maugréant, les voyageurs suivirent le conseil qui leur était donné et gagnèrent l'auberge dont les fenêtres formaient dans le brouillard des traînées jaunâtres. Après avoir hésité, Elisabeth se résigna à faire comme ses compagnons de voyage et pénétra à leur suite dans une salle longue et basse, au plafond orné de poutres de châtaignier. Des tables de bois aux pieds grossièrement équarris, des bancs, des chaises pailées, un vaisselier dont les barres retenaient des assiettes de faïences décorées de devises joyeuses, composaient son ameublement.

C'était un samedi, jour propice aux mariages; par une porte entrouverte sur une salle voisine venaient des airs de danse, et l'on voyait tournoyer aux sons d'un violon et d'un biniou les couples d'une noce dont quelques invités avaient préféré demeurer dans la première salle, devant la table du festin, les hommes jouant aux cartes tout en buvant et fumant, les femmes conversant, leurs mains robustes de paysannes inaccoutumées à l'oisiveté posées sur leurs genoux. Tandis que les voyageurs allaient au comptoir où l'aubergiste aussitôt leur servait à boire, Elisabeth se glissait vers la cheminée où brûlait un feu de souches et, attirant une chaise à elle, s'asseyait dans l'ombre où son arrivée passa inaperçue.

Un moment s'écoula. Les airs de danse qui, dans la pièce voisine, faisaient tournoyer les jeunes couples se mêlaient au son des verres qui se heurtaient, aux propos des joueurs, au crépitemment des flammes, au bruit du vent contre la fenêtre. Les voyageurs du car s'étaient rapprochés des gens de la noce; ils se connaissaient comme l'on se connaît d'un village à l'autre et la conversation devint rapidement générale. On parla d'abord de la récolte insuffisante du cidre, de qualité médiocre cette année...

Le chauffeur ne revenait pas, la réparation devait être plus longue qu'il ne pensait. La nuit maintenant collait aux vitres comme un voile noir. La lumière de l'unique lampe électrique qui se balançait au plafond ne parvenait pas à éclairer la pièce et de larges pans d'ombre obscure demeuraient dans les angles. L'air empuanti de tabac devenait lourd; les parties de cartes perdaient un peu de leur entrain.

...Un chien, tout à coup, se mit à aboyer dans le lointain; un autre lui répondit, puis d'autres ensuite donnèrent de la voix comme si quelque chose, on ne sait quoi, les excitait. Pendant quelques minutes, les aboiements s'enflèrent, tel un chant lugubre, décréurent pour reprendre, puis enfin se perdirent au loin.

— On dirait que c'est la chasse du Bois-Jagut qui vient de passer, murmura quelqu'un.

— La chasse maudite... Peut-être...

Ce fut le commencement d'une série de récits de revenants et de loup-garous racontés tour à tour par chacun des assistants avec cette terreur superstitieuse qui fait le délice et le tourment des imaginations bretonnes et s'allie si curieusement à leur foi. Ils se croyaient entre eux, sinon ils ne se fussent pas livrés ainsi, car la race bretonne est la plus ombrageuse qui soit; mais ignorant la présence de la petite créature perdue dans l'ombre de la cheminée, ils s'ébattaient à leur aise dans leur univers de légendes et de sortilèges clos aux étrangers.

On n'entendait plus que la voix du narrateur, à laquelle la ritournelle du violon et le son aigre du biniou venant de la pièce voisine faisaient un bizarre accompagnement, la palpitation de l'horloge enfermée dans sa gaine de bois et le souffle du vent qui semblait gémir en poussant les fenêtres.

— C'est le vent de Barenton qui souffle! fit une voix.

Selon la légende, la fontaine de Barenton était autrefois le lieu où Merlin faisait ses enchantements jusqu'à ce que Viviane, la fée, l'enchantât à son tour et le fit mourir. De leur voix un peu rauque et chantante, les assistants alors se mirent à parler des mauvais sorts et des envoûtements, des maléices, des charmes d'amour et de mort. Et selon le mouvement des flammes qui dansaient dans la cheminée, les visages apparaissaient pourpres ou blêmes.

Profitant d'une pause, un jeune homme habillé comme à la ville, qui jusqu'à présent avait écouté d'un air sceptique, prit à son tour la parole:

— Tenez, dit-il, vous êtes ridicules avec vos légendes, vos histoires de loup-garous, de mauvais sorts et de maléices! Ma parole, vous êtes tout tremblants comme s'il y avait quelque chose de vrai dans tout cela!

...Une chouette vint se poser sur la barre d'appui de la fenêtre, tout contre la vitre, et contempla la scène de ses yeux ronds. Il y eut un instant de silence, puis une voix de femme s'éleva:

Elle prit un temps avant de reprendre:

— Nous parlions tout à l'heure de Viviane... Or, il y a tout près d'ici quelqu'un de son sang qui, comme elle au temps jadis, connaît les secrets, les charmes d'amour et de mort...

Ses yeux pâles firent le tour de l'assemblée et elle ajouta:

— Ceux qui sont là savent bien de qui il s'agit!

Les autres, en silence, approuvèrent du menton. Yves Le Trouhadec avait envie de rire, mais la curiosité l'emporta sur le désir de se moquer.

— Vous paraissez bien convaincue,

mère Nédellec, fit-il. De qui donc voulez-vous parler?

...Elle serra les lèvres. Répondre franchement à une question éveillait en elle l'atavique instinct de réserve et de prudence de sa race. Il lui en coûtait de parler. Pour confondre son interlocuteur, elle s'y résigna cependant:

— Je veux parler... de la Dame de Rochelande, dit-elle.

...Oubliée dans le coin d'ombre de la cheminée, Elisabeth avait tout d'abord écouté les propos qui s'échangeaient comme un profane introduit frauduleusement dans un temple fermé et qui serait prêt à surprendre un secret défendu; mais à mesure que le temps passait, elle résistait moins à la lassitude de la longue journée; son intérêt faiblissait, une torpeur envahit malgré elle son esprit fatigué; elle comprit mal le sens des dernières phrases coupées de réticences et d'hésitation. Cependant, la résonance de ce nom: «La Dame de Rochelande» l'atteignit; elle tressaillit et, ouvrant ses yeux que l'épuisement avait clos, elle regarda autour d'elle avec étonnement.

— La Dame de Rochelande? répétait Yves Le Trouhadec.

La vieille femme inclina la tête:

— Oui, la Dame de Rochelande, qui sème le malheur autour d'elle!

Elle parlait d'une voix forte et, dans le silence des assistants, il y avait un acquiescement tacite.

— Rochelande?... demanda le jeune homme. N'est-ce pas ce manoir tapi au bord d'un étang, parmi les bois et les landes, entre Paimpont et Tréhourent, à une bonne lieue de toute habitation?

— Oui.

— C'est un endroit bien solitaire, observa-t-il pensivement.

Elle acquiesça:

COUPABLE ou NON-COUPABLE ?

CHRONIQUE JUDICIAIRE

par ROBERT MILLET, S.A.



Un marchand, qui n'est pas horloger ni bijoutier, enfrait-il la loi en se chargeant de la réparation de montres ?

Un marchand de bibelots pourvoit à la réparation des montres. Il n'est ni horloger ni bijoutier. Aucun horloger ou bijoutier, possédant un certificat de qualification, ne travaille en permanence dans son établissement. Quand on lui confie des travaux d'horlogerie, il s'adresse à un horloger qualifié, à l'extérieur pour les faire exécuter.

Mais voilà que le Comité conjoint de la bijouterie et de l'horlogerie porte plainte parce qu'il aurait ainsi enfrait un décret du Comité conjoint. Ce décret prévoit, en effet, qu'un horloger doit être dûment qualifié pour procéder à la réparation de montres, à moins qu'il n'ait à son emploi et en permanence un horloger qualifié. Aucun bijoutier n'étant directement attaché à l'établissement du marchand, il enfreindrait la loi chaque fois qu'il accepte de faire réparer une montre.

Le marchand soutient qu'il ne s'occupe en aucune façon de réparer des montres. Il en reçoit, mais les confie à un horloger compétent. Ne servant que d'intermédiaire entre son client et l'horloger, ce marchand ne devrait pas être concerné par le décret en question.

Dans les circonstances, ce marchand est-il COUPABLE ou NON d'avoir enfrait la loi ?

NON-COUPABLE! a décidé le Président du Tribunal, dans la cause portant le no 51,263 des dossiers de la Cour des Sessions de la Paix, à Québec; jugement du 16 décembre 1954.

Ne procédant pas à la réparation de montres, le marchand n'est pas concerné par le décret du Comité de l'horlogerie. N'importe qui a le droit de servir d'intermédiaire entre celui qui requiert un service et celui qui est qualifié pour le fournir.

— Solitaire et désolé, comme tous les lieux sur lesquels plane un mauvais sort! C'est là, à l'emplacement de l'actuel manoir de Rochelande, qu'il y avait au temps jadis le château de Viviane, où elle envoûta et fit mourir Merlin; et c'est là qu'est née et a vécu Sibylle de Rochelande, sa dernière descendante.

Elle médita un instant sur l'histoire qu'elle allait raconter et reprit:

— C'était une drôle d'enfant, drôlement élevée! Sa mère, une femme languissante et triste qui regrettait Rennes où elle vivait avant son mariage et ne se plaisait pas à Rochelande, mourut alors que Sibylle était très jeune encore. Son père, le bel Hervé de Rochelande, trouva plus commode de laisser l'enfant à sa nourrice que de s'en occuper. Il vivait comme ses ancêtres, du produit de ses terres, mais, plutôt que de surveiller ses métayers, il préférait aller boire à la ville avec des amis auxquels il prêtait volontiers de l'argent: car il était, comme beaucoup, généreux avec les étrangers et ladre avec les siens. Jeune fille, Sibylle de Rochelande portait des robes rapiécées et trop courtes. Il y eut de mauvaises récoltes, de la grêle; les assurances, non payées, ne remboursèrent pas... Il fallut vendre des fermes, en hypothéquer d'autres... La misère s'installa au manoir; mais M. de Rochelande continuait à boire et à festoyer, jusqu'au jour où on lui refusa du crédit. Il n'avait jamais rien compris aux comptes et il envoyait promener son notaire quand celui-ci lui conseillait la modération... Il mourut d'un coup de sang en apprenant qu'il n'avait plus rien. Il ne restait même pas d'argent pour payer les funérailles et très peu de gens l'accompagnaient au cimetière.

La voix gémissante du vent se mêlait bizarrement aux sautilllements de la musique et au piétinement des danseurs qui ébranlait sourdement le sol. Après un court silence au cours duquel elle reprit haleine, la narratrice reprit:

— A peine la terre était-elle tassée sur sa tombe, qu'il fallut vendre à l'encan les meubles, les objets, la vaisselle et jusqu'au linge pour payer les dettes. Aucun des amis du défunt auxquels il prêtait si généreusement de l'argent ne s'offrit pour venir en aide à l'orpheline. Elle assistait à la vente; elle regardait les enchères disperser son bien. Ses yeux étaient secs: jamais on ne l'avait vue pleurer, mais son visage pâle faisait peur. Aucun acquéreur ne se présenta pour le château: personne n'en voulait, il tombait en ruine. Sibylle continua d'habiter les pièces les moins délabrées, en compagnie de sa nourrice, la vieille Gaud, qui la servait comme toujours avec idolâtrie, à pieds baisés, comme on dit. Les deux femmes vivaient misérablement d'un peu d'élevage et des travaux de broderie exécutés par Sibylle et que la nourrice se chargeait d'aller livrer à la ville.

— Une pauvre fille, en somme, que cette Sibylle de Rochelande, et qui avait bien quelques raisons d'en vouloir à l'humanité, observa Yves Le Trouhadec, une nuance de pitié passant sur son visage de joyeux luron.

Soit qu'elle ne l'entendit pas, ou qu'elle ne voulut pas s'arrêter à la réflexion, la mère Nédellec reprit:

— C'est de ce moment que tout a commencé. Le malheur et la mort ont éclo sous les pas de Sibylle de Rochelande comme les fleurs d'un jardin maudit. Peut-être avait-elle trouvé, dans les vieux livres cachés dans les greniers du château, les secrets et les charmes de son aïeule...

Sur ces derniers mots, elle avait baissé la voix. Appuyée contre la vitre, la chouette clignotait des yeux.

— Que s'est-il donc passé ?

— Ceci, Yves Le Trouhadec : peu de temps après, un des amis de M. de Rochelande, auquel il avait prêté une grosse somme d'argent, tomba gravement malade. Saisi de remords, il envoya le montant de sa dette à Sibylle, suppliant qu'en retour elle vint lui apporter son pardon. Elle renvoya l'argent et refusa de se déranger. Le malheureux mourut quelques jours plus tard d'une mauvaise mort...

Les assistants écoutaient, tête baissée, ce récit qu'ils connaissaient, que chacun d'eux eût pu faire. Impassible, ses deux mains posées à plat sur ses genoux rapprochés, la femme reprit :

— Un peu plus tard, Sybille, qui n'avait pas de robes, qui ne possédait rien que ses deux yeux et son arrogance, trouva le moyen de séduire le riche marquis de Galesme, un mondain, un homme à la mode, dont elle fit connaissance on ne sait comment, et qui s'éprit d'elle au point de mépriser tous les conseils et de la vouloir pour femme...

Se dégageant de l'emprise exercée par la conteuse, Yves Le Trouhadec se mit à rire :

— Ce n'est certainement pas la première, ni la dernière fois, qu'un homme perd la tête pour l'amour d'une femme ! dit-il. C'est une aventure bien courante et il n'est pas besoin de surnaturel pour cela !

Elle attendit en clignant ses yeux pâles qu'il eût fini ; puis, lentement, elle fit :

— Oui, c'est une aventure bien courante que celle qui fait un homme riche se prendre d'amour pour une fille pauvre... Ce qui est moins courant, Yves Le Trouhadec, c'est que les deux hommes qui ont aimé Sibylle de Rochelande, descendante de Viviane, sont morts sans raison — tout à fait, en vérité, comme si on leur avait jeté le charme de mort en même temps que celui d'amour... Il y a eu d'abord son fiancé : Servan Trégor. Je le connaissais bien ; c'était un jeune homme, pauvre de biens, mais dont la voix chantait la joie de son cœur. Il aimait Sibylle et, chaque soir, il traversait la lande où je gardais mes moutons pour aller à Rochelande... Un soir, je le vis passer comme d'habitude, à travers la « mauvaise grée », alors que je cherchais un agneau égaré. Je restai longtemps, mais je ne le vis pas revenir... Et, depuis cette nuit, on ne l'a jamais revu...

— Jamais ?

— Non ! Son manoir de La Prée est fermé, il n'est plus habité que par les chouettes et les chauves-souris. Quant au riche marquis qui, peu de temps après, épousa Sibylle, il tomba malade le jour même de son mariage et mourut moins d'un mois après...

La chouette posée contre la fenêtre s'envola, avec un long cri tremblé. Il se fit un profond silence. Sur les lèvres d'Yves Le Trouhadec, le sourire sarcastique s'effaçait, car les paroles de la vieille femme avaient fini par atteindre la corde superstitieuse que tout Breton porte en lui.

— Enfin, le petit Philippe, le fils de M. de Galesme, né d'un premier mariage, bien portant autrefois, est devenu boiteux et dépérit de jour en jour... Lui aussi est atteint par le mauvais sort !

... Sous un invisible souffle, la lampe du plafond se balançait telle une grosse araignée au bout de son fil. Les flammes, dans l'âtre, murmuraient tout bas.

— Sibylle de Galesme pourrait vivre à Paris ou ailleurs, puisque maintenant elle est riche, dit encore la femme, mais elle préfère demeurer à Rochelande, comme si elle avait besoin, pour vivre et exercer ses enchantements, de ses landes et de ses bois. Mais elle ne

vient guère en ville et cela vaut mieux, car on la fuit, on la déteste. Le curé accueille ses dons, car il est nouveau dans le pays et ne la connaît pas, mais les plus pauvres refusent ses aumônes et se signent à son passage... Et moi, quand je la vois de loin, j'appelle mes moutons et j'excite mon chien !

Il semblait étrange que cette vieille femme à figure placide parlât ainsi, mais sa dureté venait de sa certitude profonde de détenir la vérité ; l'idée ne lui venait pas qu'elle pût se tromper. Et il ne s'éleva aucune voix dans l'assistance pour plaider l'innocence de celle dont elle venait de faire le procès.

... Le cœur d'Elisabeth battait à grands coups dans sa poitrine. L'étonnement, en elle, avait depuis longtemps fait place à la terreur. Était-ce bien de la châtelaine de Rochelande, de la personne chez qui elle allait vivre, qu'il était question ? A l'image qu'elle se faisait d'une femme aux traits doux et tristes, se substituait peu à peu celle d'une sorte de démon au terrifiant visage ; et elle avait l'impression d'être en proie à un cauchemar, à un de ces cauchemars fiévreux qui, dans le dortoir de l'orphelinat, hantaient autrefois ses songes d'enfant que nulle main maternelle ne vient bercer...

Cependant, après quelques instants de silence, un autre personnage prenait la parole. C'était un petit vieillard aux joues roses toutes fendillées de rides, au regard abrité derrière un lorgnon. Sa mise soignée, le ton un peu dogmatique qu'il employa, et dont se débarrassaient difficilement ceux qui ont l'habitude d'enseigner, faisaient penser qu'il s'agissait de quelque instituteur en retraite.

— Il y a souvent un fonds de vérité dans ces vieux on-dit, prononça-t-il. Il ne faut pas les rejeter sans examen. Les romans de la Table Ronde contiennent les aventures de Morgane et de Lancelot, de Viviane et de Merlin ; et des auteurs très sérieux, très graves, membres de l'Institut, n'ont pas craint de leur consacrer des études. L'existence de Merlin est généralement ad-

mise. On croit qu'il venait d'Irlande ; il se fixa en Brocéliande où il mourut. Et, il y a quelques années, on montrait encore son tombeau non loin d'ici. Quant à Viviane, elle vécut très probablement dans la région...

Il s'interrompit un instant, enleva son lorgnon pour regarder à la ronde ceux qui l'écoutaient — visages rasés et rudes des hommes, figures simples et placides des femmes, ayant curieusement gardé leur caractère du passé — et expliqua :

— Rien ne m'intéresse autant que ces recherches dans l'histoire et la légende. J'ai eu la curiosité de me renseigner sur la famille de Rochelande et, pour cela, j'ai consulté des archives et de vieux documents dont certains remontent tout au début de l'histoire de notre pays. Une chose ne souffre pas de discussion : les Rochelande ont une origine très ancienne et très mystérieuse. Des documents consultés, il apparaît que très loin dans le temps, — bien avant les Gaëls Montfort, — ils vécurent en Brocéliande et occupèrent les terres où se trouve actuellement le manoir de Rochelande, bâti lui-même sur l'emplacement d'un bâtiment plus ancien. D'ailleurs celui-ci, autrefois en ruine, à présent restauré, pourvu du confort par Mme de Galesme grâce à la fortune héritée de son époux et où la vieille Gaud vit en rentière, a gardé la ceinture d'ifs qui, selon la légende, entourait le palais de Viviane, la belle magicienne qui enchantait Merlin ; et un rameau symbolique de cet arbre figure dans le blason des Rochelande. Cela suffit pour donner quelque crédit à la légende...

Il frotta son lorgnon avant de le replacer sur son nez et continua :

— Oui, en vérité, il se peut que Mme de Galesme descende de Viviane. Mais...

Il sourit, dubitativement.

— Certes, je suis Breton moi-même et je n'ai ni peur, ni honte du mystère. Mais j'ai peine à croire que l'actuelle châtelaine de Rochelande ait hérité du dangereux privilège de son aïeule... En tout cas, les documents que j'ai eus en

main ne font aucune allusion à un cas de ce genre dans la famille au cours des générations. Les faits qu'on reproche à Mme de Galesme ne sont, à mon avis, qu'une suite de coïncidences dont la fatalité est seule responsable.

La vieille femme qui avait parlé tourna vers lui son visage qu'un brusque sursaut de la flamme embrasa comme un fagot de bois mort.

— Il n'y a pas seulement des coïncidences dans tout cela, monsieur Lheuvret, fit-elle d'une voix dure. Et les livres ne disent pas tout ! Sibylle de Rochelande est une mauvaise femme, une « feu » ; elle connaît les charmes qui font aimer et mourir, et elle porte le malheur avec elle comme le vent de Barenton porte l'orage ! Et la malédiction est sur son manoir !...

... Le vent, en ce moment, poussait les fenêtres, gémissant on ne sait quoi, imprécations ou plaintes. La pendule comptait les minutes...

... Les dernières paroles prononcées par la mère Nédellec bourdonnaient dans la tête fatiguée d'Elisabeth, tel un refrain menaçant et pervers. La pensée l'effleura confusément que peut-être elle allait jouer un rôle dans une action dont elle ignorait le sens et l'origine — puis se perdit. Une torpeur l'envahissait — comme si déjà elle eût été enfermée dans un charme vague : celui de l'effroi et de la solitude.

Son chapeau de pensionnaire avait glissé sur son épaule, sans qu'elle trouvât la force de le remettre en place ; ses paupières alourdies se fermèrent. Elle pencha la tête, vacilla un peu, puis tomba dans le sommeil, ainsi que dans un gouffre.

II

UNE exclamation la réveilla ; péniblement, elle secoua l'engourdissement de la fatigue et leva les paupières. L'aubergiste se tenait devant elle, les pincettes à la main, et la contemplait avec un étonnement qui lui arrondissait les yeux.

— Que faites-vous là, ma petite demoiselle ? demanda-t-il. Comment êtes-vous venue ? Je ne vous ai pas vue arriver !

La jeune fille, peu à peu, reprenait conscience du lieu où elle se trouvait et des circonstances qui l'y avaient amenée. Il lui semblait revenir de très loin et les détails de la soirée se mêlaient dans sa tête comme des rêves confus suscités par la fièvre. Elle expliqua :

— Je suis entrée avec les autres voyageurs du car pour attendre, comme eux, la fin de la panne...

Avec une confusion qui empourpra son teint délicat, elle ajouta :

— Je crois que je me suis endormie. L'hôtelier hocha la tête.

— Et, pendant ce temps-là, le car est reparti.

Elle eut un haut-le-corps.

— Que dites-vous ?

Elle regardait dans la salle avec effarement. Autour de la grande table, les gens de la noce, à présent, mangeaient des crêpes de blé noir larges et légères comme de la dentelle ; mais il n'y avait plus trace de ses compagnons de voyage. L'aubergiste reprenait :

— Le chauffeur du car est venu prévenir qu'il était prêt à continuer sa route ; il a bu une bolée au comptoir, puis il est reparti avec ses clients. Il y a bien une demi-heure de cela.

Consternée, Elisabeth murmura :

— Je n'ai rien entendu...

— Vous dormiez bien, il faut le croire. Et, moi je ne pouvais pas deviner que vous étiez là, cachée par la cheminée !

Les gens de la noce interrompaient leurs agapes et leurs conversations pour la regarder ; rougissante de se

QUE répondriez-vous ?

Q. — Qu'est-ce que faire ripaille ?

R. — C'est faire bonne chère, comme dans le prieuré de ripaille.

Q. — Qu'est-ce que faire charlemagne ?

R. — C'est tout emporter au jeu, comme l'empereur Charlemagne, qui garda toutes ses conquêtes.

Q. — D'où vient : il faut manger pour vivre et non vivre pour manger ?

R. — C'est une citation extraite de l'Avare, de Molière.

Q. — Que signifie jouer au colin-maillard ?

R. — C'est un jeu où l'on se bande les yeux. Le chevalier Colin Maillard, bien qu'ayant les yeux bandés dans la bataille, continuait de se battre avec fureur.

Q. — Qu'est-ce qu'un Monsieur Prudhomme ?

R. — C'est un bourgeois imbécile, égoïste et sentencieux, créé par Henry Monnier.

Q. — Que désigne un morticole ?

R. — Un médecin, dans un sens sarcastique. Mot créé par Léon Daudet et servant de titre à un de ses romans.

Q. — Qu'entend-on par : conter fleurette ?

R. — C'est faire la cour à une jeune fille en termes fleuris.

Q. — Qu'entend-on par : se lever au potron-minet ?

R. — A l'heure des petits chats, le mot potron signifiait jadis ce petit animal.

sentir ainsi le point de mire de l'attention, elle murmura :

— On devait venir me chercher en automobile à l'arrêt de Paimpont. Voyant le car arriver sans moi, les personnes qui m'attendent vont croire que je l'ai manqué, ou que j'ai changé d'avis, remis mon voyage... Cela risque de les mécontenter...

Une véritable panique la secouait.

— Mon Dieu, que faire ?

Son désarroi, sa jeunesse, la simplicité de son costume, attendrissent l'aubergiste.

— Allons, ma petite demoiselle, faut pas vous désoler comme cela ! dit-il. D'abord, où allez-vous ?

— Je vais au château de Rochelande.

— A Rochelande ?

L'aubergiste réprima un petit sursaut, tandis qu'autour de la table le silence se faisait plus profond. Elisabeth fut alors certaine de ne pas avoir rêvé la conversation dont les bribes se heurtaient dans sa tête.

— Ma pauvre demoiselle, reprit l'homme, le château de Rochelande est à une dizaine de kilomètres d'ici ; il n'y a aucun moyen de communication, pas de possibilité de téléphoner, et personne, à Saint-Alvar, ne se chargera de vous y conduire à cette heure. Et je ne vois pas bien une petite jeune fille comme vous traverser la mauvaise « grée » de nuit. Il faudra attendre à demain.

Il se gratta la tête.

— Le plus ennuyeux, c'est que je n'ai pas un lit à vous offrir, avec la noce.

La jeune fille se taisait. Elle avait froid et sommeil ; cependant, elle ne désirait pas rester dans cette salle d'auberge enfumée ; elle eût voulu le refuge d'une chambre tiède et close ; mais il n'y avait qu'un endroit où elle fût attendue : le château de Rochelande...

— Comment faire ? répétait l'aubergiste en plissant le front.

Une bouffée d'air froid dans l'atmosphère épaisse de la salle lui fut comme une réponse. La porte s'ouvrait, livrant passage à la haute silhouette d'un homme d'une trentaine d'années, élégamment vêtu d'un ample et confortable manteau de couleur sable ; la petite servante accourue, il demandait des cigarettes et de l'eau pour sa voiture. Le visage de l'aubergiste s'éclaircit.

— Ma petite demoiselle, dit-il, voilà quelqu'un qui va peut-être vous tirer d'embarras.

S'approchant du nouveau venu, il le salua avec considération, puis il fit :

— Monsieur du Gast, il y a ici une jeune fille que le car de Paimpont a oubliée pendant qu'elle dormait. Je ne puis la loger, car, avec la noce, je n'ai plus une chambre disponible, et elle ne sait où aller.

Un peu embarrassé, il achevait :

— Alors, je me disais comme ça que... si vous aviez le temps... vous pourriez peut-être la conduire à destination.

— Où va-t-elle ?

Il y avait une contrainte dans la voix de l'aubergiste lorsqu'il répondit :

— A Rochelande.

Mais ce nom fatidique parut ne faire aucune impression sur le nouveau venu, qui demanda simplement :

— Où cela se trouve-t-il ?

L'hôtelier donna des explications que le jeune homme écouta attentivement, puis il prononça :

— Je vois très bien l'endroit. Ce n'est pas très loin de chez moi.

Tout en parlant, il regardait Elisabeth qui s'était avancée au milieu de la pièce et se tenait devant lui, toute mince et fluette dans son gros manteau noir ; son chapeau de pensionnaire, retenu par un élastique, avait glissé sur son épaule sans qu'elle songeât à le remettre en place, et elle

levait vers lui d'immenses yeux anxieux. Un pli amusé détendit les lèvres du jeune homme.

— Ainsi, mademoiselle, dit-il, vous avez laissé partir le car, et maintenant vous voilà perdue comme le Petit Poucet dans la forêt ?

Elle inclina la tête et, dans le mouvement qu'elle fit, les racines blondes de ses cheveux brillèrent sous la lampe électrique comme du verre filé.

— C'est à peu près cela, monsieur, soupira-t-elle. Ce qui m'arrive est terrible. On m'attend et mon absence, mal interprétée, risque de me faire du tort.

— Allons, ne vous désolerez pas, dit-il. Cela va s'arranger. Je vais vous conduire à destination.

Le brouhaha des conversations, le tintement des verres, un instant arrêtés par l'incident, avaient repris. Timidement, elle demanda :

— Cela ne vous dérange pas trop ?

Il eut un geste d'insouciance.

— Cela me fait faire un petit crochet, mais c'est sans importance. Et j'aurai ainsi l'occasion de faire connaissance avec la châtelaine de Rochelande, à laquelle je dois une visite de voisinage.

Elle le regardait et, malgré son trouble et sa timidité, elle remarquait qu'il était très beau, avec un visage hâté, des traits nets, un front haut sur lequel des cheveux bruns avançaient en pointe, et des yeux marron rieurs qui inspiraient confiance.

— Allons, venez avec moi, jeune fille.

Elle rajusta son chapeau, prit sa valise et le suivit. Satisfait de l'issue des négociations, l'aubergiste les regardait partir. Une luxueuse automobile stationnait devant l'auberge ; le jeune homme ouvrit la portière.

— Montez, dit-il.

Elle obéit. Et, l'instant d'après, la voiture démarrait. Pendant quelques minutes, ils roulèrent en silence dans la rue étroite et sombre du village assoupi, puis le propriétaire de l'auto prit la parole :

— Je crois que je ferais bien de me présenter, c'est plus correct au point de vue mondain et aussi plus commode, dit-il. Sachez donc que je m'appelle Alain du Gast. Je suis armateur et mes chantiers sont à Saint-Malo. Mais le climat maritime devenant mauvais pour ma mère âgée, avec laquelle je vis, étant fils unique, j'ai récemment acheté dans la région une propriété où elle réside et où je viens passer les week-end.

Il donna un coup de volant pour éviter un chat qui traversait la route et dont brillèrent les yeux phosphorescents et ajouta :

— Si ce n'avait été un samedi, j'aurais été privé de la joie de jouer les bons Samaritains.

— Et j'aurais été condamnée à rester toute la nuit à me morfondre sur une chaise dans cette salle d'auberge. Que de remerciements je vous dois, monsieur !

Il leva une main.

— Aucun remerciement, affirma-t-il, péremptoire. Ma conscience m'eût durement reproché de vous avoir laissée seule et effarée — au milieu de ces braves gens qui avaient peut-être trop fêté les mariés et j'ai pour principe de m'éviter ce genre de remords. Je viens toujours au secours des jeunes filles dans l'embarras... Mettons, si vous voulez, que ce soit la conséquence d'un vœu... ou que cette sorte de philanthropie m'amuse...

... A l'orphelinat, on ignorait ce genre de propos humoristiques, et Elisabeth regarda tout d'abord son compagnon avec une nuance d'effarement ; mais elle se rassura vite. S'il raillait, ce n'était pas méchamment.

— Cela ne vous enlève pas votre droit à ma reconnaissance, dit-elle. A

*Compagne distinguée de la Longines,
honorée de par le monde*

Wittnauer

FABRIQUÉE ET GARANTIE PAR LONGINES-WITTNAUER

Wittnauer, l'amie fidèle de ceux qui la possèdent, la compagne distinguée de la Longines, la montre la plus honorée de par le monde — dans sa catégorie de prix, la meilleure et la plus belle montre sur le marché. On relève, dans ses moindres détails, la vaste expérience de Longines-Wittnauer dans la fabrication et la création de montres distinguées de la plus haute tenue. Des lignes aussi élégantes et originales, un mécanisme aussi perfectionné, ne sauraient se trouver que dans les montres beaucoup plus coûteuses. La montre Wittnauer que vous acquerez, pour votre usage ou comme cadeau de Noël, sera un objet de grand prix et une amie fidèle pour un nombre incalculable d'années à venir. Votre bijoutier Longines-Wittnauer sera honoré de vous servir.

Longines-Wittnauer Company of Canada Ltd.

1255 PHILLIPS SQ. MONTREAL, P.Q.,

FABRICANTS DE MONTRES DE HAUTE QUALITÉ DEPUIS 1866

Ci-dessous, de gauche à droite — Wittnauer Diamond Débutante — deux beaux diamants, un boîtier en or blanc ou jaune de 14C, \$95 ; Wittnauer Templar Sweep Automatique — Série à-toute-épreuve, une montre à remontage automatique à l'épreuve de l'eau et des chocs, doublée or 10C, fond acier, \$75 ; Wittnauer Co-Ed "G" — une jolie montre doublée or 10C, jaune ou blanc, avec bracelet extensible assorti, \$39.75 ; Wittnauer Leland — boîtier moderne doublé or 10C, agrémenté d'un bracelet extensible, \$65. Wittnauer vous offre ainsi, à divers prix, la plus grande variété de modèles et de prix.



Pour cheval-vapeur et CHEVAL-NATURE



Une voiture de sport anglaise qui a établi 100 records du monde a une carrosserie et une partie de son châssis en aluminium... Et une société française fabrique en aluminium des colliers légers pour les chevaux de trait.

Cet exemple montre que, si l'aluminium est le métal de notre époque, il n'est pas utilisé seulement par les inventions les plus modernes, mais aussi par les plus vieilles industries de l'homme. C'est l'une des raisons pour lesquelles nous avons déjà commencé, à notre aluminerie de Kitimat, des travaux d'expansion qui permettront de faire passer sa production de 91,500 tonnes d'aluminium par an (chiffre actuel) à 331,500 tonnes.

ALUMINUM COMPANY OF CANADA, LTD. (ALCAN)

Coupure?



La marque Vaseline est votre garantie de pureté

Favorise la cicatrisation

Indispensable dans toute maison



Avez-vous des cadeaux à faire ?

Ne cherchez pas plus longtemps. Abonnez vos parents et amis aux 3 grands magazines : *Le Samedi*, *La Revue Populaire* et *Le Film*.

Remplissez NOS COUPONS D'ABONNEMENT.

FIEZ-VOUS AUX

Quand les reins n'envoient pas l'excès d'acidité ou les déchets—il s'ensuit souvent un mal de dos, une sensation de fatigue, un repos brisé. Les Pilules Dodd's pour les Reins stimulent les reins. Vous vous sentez mieux, dormez mieux. Achetez deux Dodd's maintenant.



moi de me présenter... Je me nomme Elisabeth Bernier, et j'ai ce matin même quitté pour la première fois l'orphelinat de Nantes où j'ai passé ma jeunesse.

— C'est votre premier voyage ?

— Oui.

Se mettant à l'unisson, elle fit à son tour avec humour :

— Cela ne se voit-il pas... à mon vilain chapeau et à la situation ridicule dans laquelle je me suis mise ? Soeur Marie-Josèphe, la supérieure, me grondera terriblement quand elle le saura !

Elle soupira, le visage assombri :

— J'étais d'autant plus ennuyée que l'on m'attend à Rochelande, où je dois être l'institutrice et un peu aussi, je suppose, la garde-malade du jeune Philippe de Galesme, qui est infirme.

— Vous ?

Il regardait avec étonnement le délicat et puéril profil de la jeune fille.

— Je dois dire que je n'imaginai pas du tout une gouvernante sous votre aspect. Vous êtes si jeune et vous paraissiez si inexpérimentée ! Non, cela ne me paraît pas un rôle pour une enfant comme vous !

— Je ne suis pas une enfant, dit-elle avec dignité. Savez-vous quel est mon âge ?

— Je ne sais pas. Quarante ou cinquante ans, à peu près.

Elle ne put s'empêcher de rire.

— J'ai vingt ans !

— Voyez. Vous n'êtes même pas majeure ! Et vous paraissiez particulièrement jeune pour votre âge...

Elle resta un instant sans répondre, puis murmura avec humilité :

— Je ne suis pas sûre d'avoir le physique de l'emploi. Et pas davantage les capacités et l'expérience. Je ne me fais aucune illusion. Mais je ferai de mon mieux et j'espère qu'on me traitera avec indulgence ; car ce serait un désastre si je ne convenais pas. Les situations sont rares et il me faut gagner ma vie.

Elle parlait simplement, sans orgueil ni vanité, avec ce naturel des êtres très purs ; il se sentit plein de respect et de pitié pour cette enfant fragile qui allait avoir à lutter pour son pain quotidien et fit, un peu honteux de l'avoir taquinée :

— Pardonnez-moi, dit-il, c'est un côté de la question auquel je n'avais pas pensé. Vous n'avez plus de parents ?

Elle secoua la tête.

— Non. Je suis seule au monde.

— Sans doute connaissez-vous les personnes chez lesquelles vous allez vivre ?

— Je ne les ai jamais vues...

Sa voix se brisa. Un instant oubliée, sa solitude à nouveau la submergea. Elle pensa qu'elle ignorait tout de ce qui l'attendait au terme de son voyage ; les paroles prononcées par la vieille femme dans la salle basse aux poutres enfumées, tandis que se plaignait le vent, retentirent à ses oreilles, avec leur mystère et leur menace...

... Depuis longtemps, l'automobile avait quitté le village et roulait à travers la bande semée de roches, de bouquets d'ajoncs et de hautes fougères. La lune jouait à travers le brouillard pour donner aux choses un aspect irréel, fantastique. Les phares de la voiture, par moments, éveillaient au creux d'un arbre un oiseau nocturne dont le vol lourd les frôlait, ou une bête surprise qui détalait. Un aboiement, venu de quelque ferme isolée, trouait de temps à autre le silence. Le vent s'était calmé, il ne grondait plus en tempête, venant de Barenton ; mais son souffle allait et venait parmi les ajoncs et les arbres, perfide, insinuant, comme les soupirs errants des belles enchantées d'autrefois. Et l'anxiété re-

prenait Elisabeth ; elle eut un frisson que son compagnon perçut.

— Vous avez froid ? s'enquit-il. Je puis fermer la glace...

Il joignait le geste à la parole ; elle l'arrêta.

— Non, non, je n'ai pas froid.

— Alors, qu'est-ce qu'il y a qui ne va pas ?

Il la vit pâle, le regard fixe et troublé, et demanda :

— Vous avez peur ?

Elle chuchota :

— Oui.

— De quoi ? De quoi ?

— Oh ! non ! Je n'ai pas peur de vous !

Il sourit à l'évidente sincérité de la réponse.

— Merci. De quoi avez-vous peur, alors ?

... On dit que le destin nous offre généralement deux ou trois chances de salut avant de décider de notre sort... Bien des choses dépendaient des paroles que la jeune fille allait prononcer... Elle hésitait : elle eût éprouvé un grand soulagement à confier à son compagnon les craintes qu'avaient fait naître en elle les paroles de la mère Nédellec. Elle pouvait le faire encore sans que sa dignité en souffrit, sans avoir l'impression de trahir Mme de Galesme, ni d'obéir à un sentiment vil...

Mais elle était de nature réservée et fière, et elle avait pris à l'orphelinat l'habitude de garder ses pensées secrètes. Sa discrétion, sa réserve naturelle, ce qu'elle trouvait malgré tout d'un peu ridicule dans les soupçons à énoncer, la crainte de manquer de loyauté envers celle chez qui elle allait vivre, l'incitèrent à garder le silence. Combien de fois, par la suite, ne le regretta-t-elle pas ! Elle devait faire face à son destin, désarmée, seule...

Gardant pour elle l'essentiel de son tourment, elle dit :

— Pendant que j'attendais dans l'auberge, les personnes qui étaient là se sont mises à parler de loups-garous, de revenants... à raconter d'effroyables histoires de maléfices et de mauvais sorts... Elles ont même fait allusion à Rochelande. Cela m'a impressionnée.

Il fit, doucement railleur :

— C'est donc pour cela que vous avez l'air de revenir de l'autre monde ! Elle eut un petit rire nerveux.

— Peut-être. Vous devez me prendre pour une sotte, n'est-ce pas ?

Il fit un signe de dénégation.

— Non. Je sais quels récits terrifiants on peut faire aux vieillards... Nous sommes en Brocéliande, ne l'oubliez pas, au pays des fées et des légendes. Ici plus qu'ailleurs demeurent les vieilles croyances auxquelles se prêtent le paysage, les vastes landes désertes, les gorges et les étangs brumeux. Chaque coin de terre est peuplé de superstitions et de mystère par mes compatriotes. Personnellement, je ne crois à rien de tout cela. Je prétends qu'en serrant les choses de près, on trouve toujours une explication raisonnable à ce qui, à première vue, peut sembler surnaturel.

Il fit une pause et acheva, avec un sourire :

— Maintenant, c'est sans doute que je n'ai aucune imagination.

... Le vent, par la portière, soulevait ses cheveux abondants et son profil, qui se découpait nettement, donnait une impression de force, de santé et d'équilibre. Il semblait dissiper les maléfices, les pensées déprimantes, et remettre tout en place.

— Allons, ma petite enfant, ne vous laissez pas aller à des idées malsaines, reprit-il. Il n'y a pas lieu, croyez-moi, de vous tourmenter pour de telles absurdités.

Elle le regardait avec confiance : la

peur s'envolait de son visage. Après un moment de réflexion, il reprit :

— J'espère que tout ira bien pour vous à Rochelande, et que vous rencontrerez auprès de ses habitants toute la sympathie souhaitable. D'ailleurs, nous aurons certainement l'occasion de nous voir souvent ; la Haie aux Loups, c'est le nom de ma propriété, n'est guère qu'à trois ou quatre kilomètres de Rochelande.

Il hésita un instant, puis continua :

— Ma mère, qui s'ennuie un peu et qui se trouve bien solitaire à la Haie, serait ravie de vous connaître. Elle ne peut guère se déplacer et ce serait une vraie charité d'aller la voir.

— Dès que j'aurai un instant de loisir, j'irai lui rendre visite, affirma-t-elle.

— Vous me ferez plaisir.

Le jeune homme tourna la tête vers Elisabeth et lui sourit. Elle lui rendit son sourire. Elle se sentait rassérénée, confiante. Les sinistres impressions ressenties s'enfuyaient ; les paroles entendues dans la salle du café s'estompaient, perdaient leur menace. Un inexplicable bien-être la gagnait — une sorte de griserie jamais éprouvée.

Elle avait imaginé que l'amour se présenterait à elle par un soir rose d'été et non par une froide et brumeuse nuit de novembre ; mais, sans le reconnaître encore, elle éprouvait le sentiment ineffable de sa présence, qui faisait de cette randonnée dans la nuit quelque chose de merveilleux et de troublant.

— Nous voici arrivés, dit le jeune homme.

Elle tressaillit. Dans la douceur unique des minutes qui s'écoulaient, elle oubliait que son voyage avait un but.

Pendant, la voiture s'immobilisait devant la masse sombre de grands arbres coupant l'étendue bleutée des landes, et Alain du Gast ouvrait la portière, tendait la main à sa compagne.

— Venez...

Les phares éclairaient une grille et la trouée grise d'une allée qui fuyait entre une pelouse décorée de buis taillés, comme dans certains cloîtres, et au bout de laquelle un long bâtiment blafard se détachait sur l'ombre funèbre d'ifs gigantesques. A la suite de son compagnon, Elisabeth longea l'allée et gravit les marches du perron. Elle trébucha un peu en marchant et, tandis que le jeune homme sonnait, elle s'appuya au mur, désorientée, lasse, prise à nouveau d'une sensation de panique, saisie de l'envie de fuir, de ne pas franchir ce seuil.

... La porte cependant s'ouvrait, une domestique apparut. Après qu'ils se furent nommés, elle introduisit les visiteurs dans un salon où brûlait un feu clair près duquel deux personnes se trouvaient. L'une d'elles était une femme âgée, aux cheveux grisonnants bien tirés sous la coiffe ; elle tricotait, assise dans un fauteuil d'un côté de la cheminée, et les ténèbres rongeaient tout un côté de sa longue figure creusée de ravines, aux lèvres minces, aux yeux profondément enfoncés. Sans doute était-ce la nourrice qui avait témoigné naguère tant de dévouement à Mme de Galesme, quand elle s'appela Sibylle de Rochelande.

L'autre femme se tenait debout, devant le feu ; le reflet des flammes l'enveloppait et la lumière électrique tombait sur ses cheveux. Grande, mince, vêtue de noir, on ne pouvait douter qu'elle fût la maîtresse de céans ; et Elisabeth demeura le souffle coupé devant la splendeur de ce visage pâle sous la chevelure noire, dont les lèvres sans fard avaient la teinte rose des

digitales et dont les longs yeux fluides, entre les cils lourds, évoquaient des lacs aux fonds mystérieux.

Toutes les images que la jeune fille s'était formées de la châtelaine de Rochelande: femme mûre, marquée par la vie, veuve et mère douloureuse, puis Gorgone redoutable, suscitée par la mère Nédellec, s'enfuirent en déroute devant cette beauté, cette resplendissante jeunesse, car Mme de Galesme ne paraissait pas plus de vingt-deux ou vingt-trois ans. Et il n'était pas nécessaire d'avoir beaucoup d'expérience pour comprendre le pouvoir d'une aussi séduisante créature. La Dame de Rochelande n'avait pas besoin d'autre magie que celle de son visage pour charmer. Alain du Gast la regardait d'un air ébloui; et, en lui voyant cette expression d'admiration, Elisabeth, comme atteinte d'une invisible blessure, porta la main à sa poitrine.

III

Il y eut un instant de silence étrange. Furtivement, une idée singulière effleura l'esprit d'Elisabeth; il lui sembla que s'affrontaient les personnages d'un drame avant que se levât le rideau. Et la servante curieuse oui, sur le seuil de la porte, ne se décidait pas à s'en aller, avait cet air faussement indifférent des mauvais acteurs qui attendent le moment de lancer leur réplique. Mais on n'en était encore qu'au prologue; l'un des personnages, et non des moins importants, manquait encore.

Cependant, la châtelaine s'avancit au-devant des visiteurs; et ce fut l'échange de paroles banales, les présentations, les explications... Elisabeth s'était ressaisie: elle narrait sa mésaventure et les circonstances qui la faisaient arriver plus tardivement et d'une manière différente qu'il n'était prévu.

— Je suis confuse de m'être montrée aussi stupide et je crains bien de vous donner une mauvaise opinion de moi, dit-elle. Si je n'avais eu la bonne fortune de rencontrer M. du Gast, je ne sais comment je me serais tirée d'affaire.

— Ne vous excusez pas, le mal n'est pas grand, répondit la châtelaine. Vous avez fait un long trajet et je m'explique très bien que vous ayez succombé au sommeil. L'essentiel est que vous soyez arrivée à bon port.

Les paroles étaient aimables, la voix mélodieuse, mais aucun sourire ne les accompagnait. Le sourire devait rarement éclairer le visage marmoréen de la châtelaine. Mais sa gravité était plus séduisante que tous les sourires. Tournée vers le jeune homme qui se tenait un peu à l'écart, elle ajouta:

— Je suis très reconnaissante à M. du Gast de son obligeance.

Il s'inclina.

— Et moi, madame, je suis ravi de cette occasion qui m'a permis de vous présenter mes hommages. Je désirais le faire depuis longtemps.

— Vous habitez près d'ici, monsieur?

— Oui. Nous sommes presque voisins.

Il expliqua où se trouvait sa propriété et les raisons qui l'avaient amené dans la région. Tandis qu'il parlait, la vieille femme, de son fauteuil, jetait tour à tour sur l'un ou l'autre des interlocuteurs son regard sombre. Elle n'avait pas bougé. Ses mains tricotées, mais son visage, fendillé comme une terre sèche, gardait son immobilité de pierre. Quelque chose d'hostile se dégageait de son mutisme, de son regard.

S'adressant à Elisabeth, Mme de Galesme demanda:

— Avez-vous des bagages?

— Seulement ceci...

Elle montrait la petite mallette de

fibre achetée la veille par soeur Marie-Josèphe; et elle rougit, honteuse soudain de son aspect misérable.

— Ma malle est restée dans le car... J'espère qu'elle ne sera pas perdue... balbutia-t-elle.

— Ne vous inquiétez pas. Je la ferai prendre demain par le jardinier. Le plus pressant est de vous réconforter... car je suppose que vous n'avez pas diné?

— Non, reconnut la jeune fille.

D'un air las, elle ajouta:

— Mais je n'ai pas faim.

— Je suis cependant persuadée que vous mangerez de bon appétit, dit la châtelaine. Je ne puis vous offrir un dîner copieux en raison de l'heure, mais je vais faire servir une collation à laquelle j'espère que M. du Gast voudra bien participer.

Le jeune homme fit montre d'une hésitation polie.

— Je crains d'être indiscret.

De sa voix mélodieuse et froide, Mme de Galesme affirma:

— Vous me ferez un réel plaisir en acceptant. Ici, nous dinons tôt, à la mode rurale, et il me sera personnellement agréable de souper.

Elle donna quelques ordres à la domestique qui revint bientôt, disposa un couvert sur une table dans la pièce même, et, après avoir savouré un porto de qualité, les jeunes gens se trouvèrent installés en compagnie de la châtelaine en face d'un repas confortable. Épuisée de fatigue et d'émotions, Elisabeth touchait à peine aux plats auxquels son voisin faisait honneur, tout en soutenant la conversation avec aisance. Quant à Mme de Galesme, elle mangeait peu et distrairement. Le fait de partager le repas de ses invités prenait sa signification réelle de courtoisie. L'immobilité des traits de la jeune femme, le pur dessin de ses sourcils, son nez droit, lui donnaient un air de fierté dédaigneuse encore accru par la lenteur de ses gestes pour porter un verre à ses lèvres, peler une poire, détacher des grains de raisin. Ses mains blanches brillantes de bagues, le parfum qui se dégageait d'elle, parlaient de luxe et d'oisiveté; on imaginait difficilement qu'elle ait pu connaître la misère, les travaux dégradants et pénibles.

... La servante allait et venait, changeant les assiettes, emportant les plats. Lorsqu'ils cessaient de contempler le beau visage de la châtelaine, les yeux d'Elisabeth faisaient le tour de la pièce, détaillant les meubles et les objets. Un tapis de haute laine couvrait le sol dallé; des fauteuils de cuir, des bahuts, un cabinet d'ébène incrusté d'ivoire, composaient l'ameublement qui alliait heureusement l'ancien et le moderne. Les bibelots abondaient: verres de Venise couleur de fumée, statuettes japonaises; des tables à étagères ployaient sous le poids des livres. Des tableaux garnissaient les murs lambrissés de chêne à mi-hauteur et, sur des panneaux de largeur égale, deux tapisseries se faisaient vis-à-vis...

L'une représentait une belle jeune femme endormie parmi les fleurs auprès d'un étang entouré d'arbres chimériques. Vêtue d'une robe verte, ses longs cheveux tressés de fils d'or tombaient jusqu'aux reins; elle tenait une baguette de coudrier à la main. Des oiseaux merveilleux, des animaux fantastiques allaient et venaient autour d'elle; et un homme, agenouillé à quelques pas, la contemplait d'un air d'extase.

L'autre tapisserie représentait les mêmes personnages, mais le décor en était différent, les nuances amorties ne suggéraient plus un matin de printemps ensoleillé, mais une saison étrange, hors du temps et de la mesure. Il n'y avait plus de fleurs, plus d'animaux; seulement un palais fabuleux



**Symbole d'une
qualité authentique
où que vous alliez...**



Où que vous alliez, vous verrez cette enseigne des pièces Ford authentiques. Des milliers de garagistes s'en servent pour signaler qu'ils sont spécialisés dans l'entretien et la réparation de toutes les voitures Ford, Meteor, Monarch, Mercury et Lincoln et qu'ils n'utilisent que les pièces d'origine Ford. Elle est le symbole de la qualité authentique du travail accompli et une assurance de satisfaction pour l'automobiliste qui ne veut accepter que ce qu'il y a de mieux.

**RECHERCHER
CETTE
ENSEIGNE**



FABRIQUÉES AVEC PRÉCISION POUR DURER PLUS LONGTEMPS
DIVISION DES PIÈCES ET ACCESSOIRES • FORD MOTOR COMPANY OF CANADA, LIMITED

Mes Recettes de Cuisine

par Madame ARMELLE BRAULT-MASSICOTTE

Nouvelle chroniqueuse du SAMEDI et de LA REVUE POPULAIRE

COCKTAIL AU HOMARD

Déposer dans des verres à cocktail une belle petite feuille de laitue, et sur cette feuille y mettre $\frac{1}{4}$ de tasse de homard coupé en dés.
Refroidir et servir avec la sauce suivante :

- 1 tasse de sauce Chili
- $\frac{1}{4}$ de c. à thé de Tabasco
- 2 c. à tb. de jus de citron
- 1 c. à tb. de raifort (Horseradish)
- $\frac{1}{2}$ c. à thé de sel
- 3 c. à tb. de céleri coupé finement

Mélanger tous les ingrédients et laisser refroidir avant de servir.

COTELETTES DE PORC EN RAGOUT

Nettoyer et parer les côtelettes en ayant soin de laisser un peu de gras ; saupoudrer chaque côtelette de sel et de poivre et les faire dorer dans un poêlon. Quand elles sont dorées, les mettre dans une casserole avec 1 tasse de champignons et 1 c. à tb. de graisse de cuisson, ajouter 1 c. à tb. de farine. Bien mélanger.

Verser de l'eau bouillante à égalité des côtelettes, ajouter 1 pincée de thym, une petite feuille de laurier, 1 oignon tranché, 1 gousse d'ail coupée finement et 1 clou de girofle. Laisser cuire à casserole découverte durant $\frac{3}{4}$ d'heure.

Dresser les côtelettes, jeter dans la sauce des cornichons tranchés et arroser les côtelettes de cette sauce.

MACARONS SUEDOIS

- $\frac{1}{2}$ tasse de graisse
- 1 oeuf
- $\frac{1}{2}$ tasse de beurre
- 1 c. à thé de vanille
- $\frac{1}{2}$ tasse de sucre
- 2 tasses de farine tout usage

Crémer les corps gras, ajouter le sucre, l'oeuf, la vanille et la farine. Tapisser les bords et le fond des moules à muffins graissés. Mettre à la glacière. Préparer la garniture suivante :

Garniture aux amandes

Battre 2 oeufs jusqu'à ce qu'ils soient bien mousseux. Ajouter graduellement $\frac{1}{2}$ tasse de sucre, puis $1\frac{1}{4}$ tasse d'amandes émondées et passées au hachoir.

Aromatiser avec $\frac{1}{2}$ c. à thé d'essence d'amandes.

Verser ce mélange dans les moules et cuire à 325° F. durant 25 à 30 minutes.

POUDING BAGATELLE

- Tranches de gâteau séché
- 2 tasses de lait
- 3 c. à tb. d'amidon de maïs (cornstarch)
- 1 pincée de sel
- 2 c. à tb. de sucre
- Confiture de fraises ou autre

Mélanger dans une casserole : le sucre, l'amidon et le sel. Délayer avec le lait froid. Cuire en brassant continuellement jusqu'à épaississement et laisser bouillir 1 minute.

Placer dans un plat : un rang de tranches de gâteau séché ou frais, couvrir de blanc-manger, puis de confiture. Recommencer l'opération pour la quantité de gâteau que vous avez.

Servir ce dessert bien froid avec de la crème douce.

Ce dessert peut être placé dans un tiroir du réfrigérateur, vous obtiendrez un pouding glacé qui sera excellent servi avec une sauce au chocolat.

Sauce au chocolat

- $\frac{1}{4}$ tasse de lait
- 2 carrés de chocolat amer ou 6 c. à tb. de cacao
- 1 c. à tb. de beurre
- 1 tasse de sucre
- $\frac{1}{2}$ c. à thé de vanille
- $\frac{1}{8}$ de c. à thé de sel

Si vous employez du chocolat vous le faites fondre au bain-marie avec le beurre, vous ajoutez le sucre, le lait chaud et vous brassez continuellement jusqu'à ce que la sauce soit lisse.

Vanillez et faites refroidir.

Si vous employez du cacao, vous mettez dans une casserole : le cacao, le sucre, le sel et vous délayez avec le lait froid. Cuire en brassant. Vous ajoutez le beurre, la vanille et vous servez cette sauce bien froide avec le pouding glacé.

dessiné en camaïeu et un grand arbre violet, à l'ombre duquel dormait le même homme que dans l'autre tapisserie, tandis que la femme étendait vers lui sa baguette magique.

Invinciblement attirés, les yeux de la jeune fille revenaient se poser sur les tapisseries ; et ce fut peut-être la persistance de sa contemplation qui attira l'attention d'Alain.

— Vous avez là, madame, de fort belles tapisseries, remarqua-t-il, en s'adressant à la châtelaine.

— Vous trouvez ?

— Certes.

Le repas était fini ; la servante desservait. Mme de Galesme se renversa sur le dossier de sa chaise, alluma une cigarette.

— Elles sont très anciennes et doivent se trouver dans ma famille depuis fort longtemps, expliqua-t-elle. Elles étaient au grenier, oubliées, en loques ; elles servaient à boucher un orifice du toit et personne ne se rappelait leur existence. Un hasard me les fit découvrir. Je les ai fait nettoyer et réparer.

— Les nuances en sont rares et heureuses. Que représentent-elles ?

— Toutes les deux se rapportent au même sujet et racontent une vieille histoire : la légende de Viviane la fée et de Merlin l'enchanteur.

Elle tourna lentement la tête et les désigna l'une après l'autre.

— Celle-ci dépeint la rencontre de Viviane et du barde Merlin. Il venait de quitter le roi Arthur et arrivait en Brocéliande ; après qu'un orage se fut déclaré, puis calmé soudainement, il se trouva en face d'une femme qui dormait. Elle était d'une beauté sans pareille ; autour d'elle, les oiseaux chantaient et, en la regardant, Merlin oubliait l'univers... L'autre tapisserie dépeint le magicien dépouillé de ses pouvoirs par l'amour, ayant révélé à Viviane la formule magique qu'il ne devait pas dévoiler, sous peine de mort, et pour toujours endormi par la baguette de la magicienne.

Le jeune homme hocha la tête et, à la flamme de son briquet, alluma à son tour une cigarette.

— C'est un mythe vieux comme le monde, observa-t-il en souriant.

Sans relever l'interruption, elle poursuivit :

— Au second plan, on voit le palais de Viviane, entouré de sa ceinture d'ifs et de sa haie d'aubépines.

Elle eut un indéfinissable sourire et fit :

— La tradition veut que ma famille descende de la fée Viviane et que l'actuel château soit bâti sur l'emplacement du palais légendaire...

Alain souffla la fumée de sa cigarette, avant de répondre :

— Tradition vénérable, sinon fort originale. Ne ressemble-t-elle pas à celle dont s'honorait la famille de Lussignan, qui prétendait descendre de la fée Mélusine ?

La châtelaine fit un signe d'assentiment.

— En effet, beaucoup de familles en France revendiquent semblable origine, avec, me semble-t-il, moins de raisons que la mienne. Du château primitif de Rochelande, il ne reste aujourd'hui même pas des ruines, seulement quelques souterrains éboulés, quelques oubliettes que moi-même je connais mal.

Elle se leva, s'approcha de la cheminée et, de sa belle main baguée, désigna l'écu qui en décorait le centre :

— Mais les armes de Rochelande, bien postérieures évidemment au règne des fées, n'en portent pas moins, en souvenir de Viviane dont c'était l'emblème, un rameau d'if...

Son visage gardait son mystère et l'on ne savait si elle parlait avec conviction ou ironie. Voyant qu'il l'écoutait attentivement, elle poursuivit :

— Enfin, il ne faut pas confondre Viviane et Mélusine, cette dernière étant toujours représentée avec une queue de serpent.

Sur un ton de badinage, le jeune homme remarqua.

— Beaucoup de femmes sont à moitié serpents ! Cela aussi est un mythe vieux comme le monde ! Que vous en semble, madame ?

Elle caressa distraitement le collier d'améthystes qu'elle portait au cou.

— Je n'ai pas d'opinion à ce sujet, dit-elle d'un ton détaché. Prendrez-vous du café ou une infusion ?

— Rien, merci.

Elisabeth, comme fascinée, écoutait ce dialogue, s'étonnant que les autres n'entendissent pas les battements de son cœur. La flamme, dans la cheminée, avait des bonds, des élans, des inquiétudes que n'expliquait pas le mouvement apaisé du vent. Dans les intervalles de la conversation, on percevait le cliquetis des aiguilles à tricoter maniées par la vieille femme assise au coin de l'âtre et dont les yeux durs, furtivement, surveillaient les visages. Alain du Gast s'était levé, il s'approchait des tapisseries pour mieux les voir.

— Ces tapisseries sont magnifiques, dit-il. Je regrette toutefois qu'elles consacrent le souvenir d'une défaite masculine ; spectacle humiliant pour mon amour-propre viril...

Il regarda la châtelaine de ses yeux bruns brillants, hocha la tête.

— Votre aïeule, madame, était une redoutable créature ; mais ce Merlin s'est montré vraiment bien benêt !

Le rire du jeune homme résonna joyeusement dans la pièce ; puis ses yeux s'arrêtèrent sur la pendule, il eut un sursaut.

— Minuit ! Oh ! il faut que je parte ! Votre intéressante conversation, chère madame, m'a fait oublier la notion du temps ; je me suis attardé plus que je ne pensais et ma mère va s'inquiéter.

Il s'inclina devant la châtelaine et ajouta :

— Me permettez-vous de revenir, madame ?

Elle posa sur lui le lent regard de ses yeux aux profondeurs d'abîme et prononça :

— Certainement.

— Je n'oublierai pas la permission. Et merci pour cet excellent dîner.

Avant de partir, il prit entre les siennes la petite main d'Elisabeth.

— A bientôt, dit-il. N'oubliez pas votre promesse de venir à la Haie aux Loups.

Il lui parlait de tout près, avec un sourire amical. Mais ce sourire, ni ces paroles ne furent d'aucun réconfort à la jeune fille, parce que, déjà, le regard d'Alain la quittait pour se poser sur le beau visage de Mme de Galesme. Quand celle-ci revint, après avoir accompagné le visiteur, elle prononça :

— Après une journée aussi mouvementée, vous devez aspirer à du repos, mademoiselle Elisabeth. Anaïs va vous conduire à votre chambre, qui est située près de celle de votre élève, avec laquelle elle communique. En ce moment, bien entendu, Philippe dort. Ce soir, il était désolé de votre absence et j'ai eu toutes les peines du monde à le faire coucher.

Elle hésita, puis reprit :

— C'est un enfant nerveux, maladif, qui a besoin de grands ménagements. Il a une jambe faible et les médecins recommandent de lui épargner toute fatigue, aussi bien intellectuelle que physique. Il vous faudra veiller à ce que ses jeux demeurent paisibles ; en somme, vous aurez surtout à lui tenir compagnie, à le distraire, tout en l'instruisant un peu.

La jeune fille inclina la tête.

— Je ferai de mon mieux, madame,

et me conformerai point par point à vos instructions.

Elle était consciente de la banalité de ses paroles, mais son esprit troublé ne lui en soufflait pas d'autres. Le visage détourné, la châtelaine disait :

— Je n'aurais pas demandé mieux que de remplir ce rôle moi-même auprès de Philippe, car c'est un enfant charmant pour lequel j'éprouve beaucoup d'affection. Malheureusement...

Un frémissement passa dans sa voix habituellement froide :

— Malheureusement, il me témoigne de l'éloignement, pour ne pas dire de l'aversion. Le souvenir de sa mère, demeuré vivant en lui, doit en être cause. Peut-être aussi l'a-t-on prévenu contre moi... J'espère que cela passera.

Elle se tut, baissa la tête et parut lasse et découragée. Il y avait tout d'un coup dans son attitude quelque chose qui inspirait la pitié. Elisabeth pensa qu'elle n'était peut-être après tout qu'une femme solitaire poursuivie par une implacable fatalité, et que ses yeux trop profonds ne dissimulaient que la tristesse.

— Madame... murmura-t-elle.

La châtelaine relevait la tête et son visage apparut en pleine lumière, si beau qu'il semblait un défi à la pitié ; et le souvenir de la visible admiration d'Alain du Gast arrêta les paroles de sympathie sur les lèvres de la jeune fille. Elle baissa les yeux et étouffa un soupir las. Mme de Galesme posa la main sur son épaule.

— Mais je vous retiens et vous êtes épuisée, pauvre enfant, dit-elle. Allez vous reposer et que votre première nuit à Rochelande soit pour vous bonne et reposante.

Le ton était plein de bonté et, une fois encore, Elisabeth fut sur le point de céder à cette gentillesse. Et puis, elle pensa que la douceur de cette voix cachait un piège, comme l'affection hypocritement affirmée envers l'enfant.

— Merci, madame, dit-elle.

Elle sourit péniblement et détourna la tête en serrant la main offerte. Pendant longtemps, ses sentiments envers son hôtesse oscilleraient ainsi entre la sympathie et la répulsion.

A la suite de la servante Anaïk, une robuste fille aux yeux bleus, au front bas, à l'air têtue, elle franchit un vestibule sonore, décoré de coffres de bois, puis, s'appuyant à une rampe de bois, si dur qu'on aurait dit de la pierre, monta les marches de granit qui conduisaient au premier étage. Sa chambre se révéla vaste et confortable, mais d'ameublement sévère, sans rien de ces colifichets dont on décore généralement les chambres de jeunes filles.

Restée seule, Elisabeth hésita un instant, puis se dirigea vers la porte qui communiquait avec la chambre de son élève ; il lui semblait que la vue d'une figure d'enfant eût apporté une diversion à son trouble, un remède à son désarroi. Mais elle n'osa pas ouvrir la porte, de crainte de le réveiller. Elle revint au milieu de la pièce. La glace qui surmontait la cheminée lui renvoya son image ; elle contempla avec un étonnement pensif son visage aux doux contours, aux grands yeux, aux cheveux clairs... Tant de choses lui étaient arrivées en cette journée, tant de sentiments jamais éprouvés se partageaient son âme, qu'elle s'étonnait d'être demeurée semblable physiquement à la jeune fille qui, ce matin même, quittait son orphelinat...

Elle secoua ses cheveux dorés pour les aérer, comme elle avait coutume de le faire ; et en même temps, par ce geste familier, elle s'efforçait de retrouver son équilibre, de se dire qu'elle était stupide de s'inquiéter pour des racontars de paysans. Tout vieux château possède sa légende, et la personnalité de Mme de Galesme, sa vie soli-

taire, contribuaient à accréditer celle de Rochelande. Le mieux était d'oublier tout cela.

Mais elle ne pouvait s'empêcher de se sentir amère et triste, frustrée de cette joie inconnue, semblable à une promesse grisante, éprouvée alors qu'elle roulait dans la nuit en compagnie d'Alain du Gast... Elle soupira et, allant à la fenêtre, l'ouvrit. La lune luisait, blême et fixe, au-dessus des arbres sombres au-delà desquels la lande brumeuse s'étendait comme une mer semée de rochers et se perdait à l'infini. Une odeur humide monta jusqu'à la jeune fille ; elle vie en-dessous d'elle scintiller dans la pénombre laiteuse l'eau d'un étang bordé d'arbres, qui ressemblait à celui de la tapisserie.

Et dans le grand silence nocturne l'eau murmurante semblait dire :

« Je sais le mystère de cette maison plus étrange que tu ne peux supposer, je sais son passé, car j'ai reflété des mages, des scènes dont je me souviens. Je connais les incertitudes, les angoisses et les désirs douloureux des cœurs saisis par l'amour ; je sais le secret du tien, que peut-être tu ne connais pas encore. Je sais celui de la femme qui palpite en ce moment, le front appuyé à la cheminée blasonnée, et celui d'autres encore. Je sais le secret d'amour et de crimes, dont j'ai été témoin et que mes eaux ont réfléchi... au cours des années... »

... Cependant, dans le salon aux tapisseries, les bûches de la cheminée achevaient de se consumer et les lampes baissées n'éclairaient plus la pièce que faiblement ; et la vieille femme, qui s'était arrêtée de tricoter, parlait à la châtelaine, appuyée à la cheminée.

— Fille, je n'aime pas cet homme, cet Alain du Gast, disait-elle d'une voix abrupte. Pourquoi l'as-tu invité à revenir ?

La jeune femme haussa les épaules.

— Le sais-je ? Peut-être simplement parce que je m'ennuie...

La nourrice joignit ses mains nouvelles sur sa jupe de bure et, les yeux fixés sur la châtelaine, demanda :

— Pourquoi t'ennuies-tu ? Il ne tient qu'à toi de mener une vie différente ! Tu pourrais, s'il te plaisait, habiter Paris, voyager... mais tu préfères être ici. Tu es riche, indépendante, débarrassée du mari que tu n'aimais pas... Le sort t'a exaucée... tu n'as pas lieu de te plaindre !

La jeune femme frissonna.

— Tais-toi, nourrice ! murmura-t-elle très bas. Tu sais bien que je n'aime pas à me rappeler ces choses.

— Oublie-les, fille !

La nourrice se leva, elle alla fermer la porte ; car c'est ainsi, parfois, la nuit, lorsque tout semble dormir, que les secrets s'échappent par une porte entrouverte... Ensuite, elle revint à sa place.

— Tu es riche, tu es belle, tu devrais être heureuse, reprit-elle. Que te manque-t-il donc ?

— Ce qui me manque ?

La châtelaine se baissa, ramena, à l'aide de lourdes pincettes, les braises qui s'égarèrent du foyer, puis elle resta immobile, les yeux baissés, un pli d'amertume aux lèvres, comme si, regardant en elle-même, elle n'y découvrait qu'un sombre et triste horizon.

— Tu connais ma vie, nourrice, et tu dois le savoir...

La vieille femme la fixa un instant, puis interrogea :

— Qu'est-ce donc ?

La jeune femme, à présent, regardait dans le vague, vers on ne sait quelle région lointaine et inaccessible ; et elle soupira :

— L'amour.

Une célèbre annonceur à la Radio
dit comment il évite les succédanés lorsqu'il
demande ASPIRIN. Voici ce que dit

Miville Couture

“En recherchant la
Croix Bayer sur le
paquet, je m'assure
que j'obtiens
*ASPIRIN et
rien d'autre.”



Un Produit **BAYER**

PRENEZ ASPIRIN POUR UN SOULAGEMENT RAPIDE DES MAUX DE TÊTE ET DES MALAISES DUS AU RHUME, À LA NÉVRITE, À LA NÉVRALGIE ET AU RHUMATISME.

REMPLISSEZ VOTRE COUPON D'ABONNEMENT AUJOURD'HUI MEME !

OFFRE SPECIALE

LE SAMEDI - LA REVUE POPULAIRE - LE FILM

(Pour 12 mois)

	Canada	Etats-Unis
☐ CES TROIS MAGAZINES	\$5.50	\$8.00

OU A VOTRE CHOIX

☐ LE SAMEDI (hebdomadaire)	3.50	5.00
☐ LA REVUE POPULAIRE (mensuel)	1.50	2.00
☐ LE FILM (mensuel)	1.00	1.00

IMPORTANT : — Marquez d'une croix ☐ s'il s'agit d'un renouvellement.

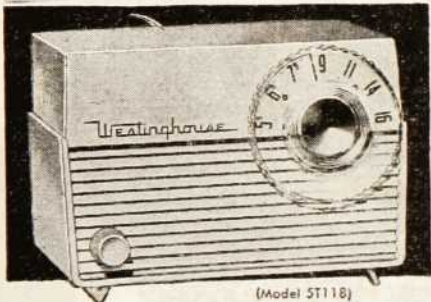
Nom.....

Adresse.....

Localité..... Prov.....

POIRIER, BESSETTE & CIE, LIMITEE — 975-985, rue de Bullion, Montréal 18

LÉGER ATTRAYANT EXCELLENT RENDEMENT



Westinghouse

Rinaldo

Voici un radio économique dont la sonorité limpide vous tiendra en contact avec le monde tandis que vous cuisinez, nettoyez, cousez, bricolez, étudiez (?) ou simplement vous reposez. Le "Rinaldo" Westinghouse "va partout, sied partout" grâce à son format (haut. 5 1/2", larg. 7 3/4", prof. 5 1/8") plus sa sur-puissance de 5 tubes, son rendement et son aspect moderne et attrayant.

Le "Rinaldo" est présenté en couleurs élégantes telles — Ivoire, Rouge de Chine, Ver Bosquet, Blanc Cuisine ou Noyer. Excellent comme cadeau ou comme second radio pour la maison.



TIME-MASTER
(Modèle 5T120)
Radio-Horloge

Moderne d'aspect, attrayant de couleurs; reproduction "True-Tone" et radio puissant à 5 tubes... Et, contrôle-sommeil de l'horloge qui vous réveille doucement en musique... automatiquement! Coffret en polystyrène durable Vert Ecume de Mer, Ivoire ou Noyer.

Jouissez du meilleur programme de TV "Studio One" les lundis soir à 10 hres.

POUR PLUS DE SURETÉ... EXIGEZ

Westinghouse

IV

QUAND Elisabeth s'éveilla le lendemain matin, elle se demanda tout d'abord pourquoi elle se trouvait dans cette chambre inconnue mais aimable, avec son lit de cuivre et ses doubles rideaux de cretonne, et non dans le dortoir blanc de l'orphelinat. Et puis, le souvenir lui revint et son cœur se crispa. Mais certaines pensées, certaines impressions, sont comme des monstres enfantés par la nuit et qui, au grand jour, perdent leur vigueur.

Un léger soleil perçait la brume, l'éclair miroitait doucement entre les roseaux, les plantes perlées d'humidité étaient d'un vert d'émeraude; le décor parlait de mélancolie douce et non plus de drames terrifiants. Tout semblait tranquille et sans mystère sous le fragile soleil de ce matin d'automne; et ses inquiétudes de la nuit parurent à la jeune fille baroques et absurdes. Elle fit sa toilette et finissait de se coiffer, lorsque de petits coups légers furent frappés à la porte qui communiquait avec la pièce voisine.

— Entrez! dit-elle.

La porte ouverte encadra un petit garçon, mince et fluide, dont les yeux bleus s'ouvraient très grands dans un visage pâle, auréolé de cheveux blonds ternes et peu abondants.

— Bonjour, dit-il timidement. Je suis Philippe. Anaïs m'a dit que vous étiez arrivée hier soir tard; j'ai bien regretté de dormir. Est-ce que je ne vous dérange pas?

— Pas du tout, affirma la jeune fille. Je suis, au contraire, très contente de vous voir... Bonjour, Philippe.

Le petit garçon s'approcha. Il traînait un peu la jambe en marchant. Elisabeth savait qu'il avait dix ans, sinon elle lui eût donné beaucoup moins, tellement il était fluide et d'aspect maladif. L'enfant regardait la jeune fille d'un air émerveillé. Il avait tout d'abord accueilli avec indifférence l'annonce qu'une jeune institutrice allait venir s'occuper de lui; puis, peu à peu, son imagination se mettant en

marche, il s'était formé de la jeune fille une image idéale dans laquelle il confondait le souvenir de sa mère — cette irremplaçable tendresse maternelle dont il gardait la nostalgie — et le besoin d'une présence jeune et gaie. La merveille fut qu'Elisabeth répondit à cette image; il émanait de son visage lumineux, de ses cheveux blonds, de sa voix fraîche, une douceur qui conquiert aussitôt l'âme de l'enfant solitaire. Et quand la jeune fille, se penchant, l'embrassa, il eut chaud au cœur.

— Mademoiselle, dit-il, je suis content que vous soyez venue...

— Appelez-moi Elisabeth, Philippe. Nous sommes un peu cousins et j'espère que nous serons amis...

— Oh! je veux bien! dit le petit garçon avec élan. Je n'ai pas d'amis, vous savez...

D'un ton triste, il ajouta:

— Depuis que mon papa est mort, je suis tout seul...

— Il y a longtemps... que ce malheur est arrivé? demanda la jeune fille.

— Cela fait deux ans...

— C'est bien triste. Mais vous avez votre maman...

Le visage de l'enfant se rembrunit. — Ce n'est pas ma maman. Ma maman est morte aussi, bien avant papa. Mammy a pris sa place.

Il baissa la voix.

— Mais je ne l'aime pas.

— Pourquoi? Ne serait-elle pas gentille avec vous?

Il secoua la tête, l'air buté.

— Si, mais je ne l'aime pas...

Elisabeth n'osa pas interroger davantage l'enfant. Il était gênant de questionner, de solliciter ainsi des confidences. Malgré son désir de connaître le passé de ceux chez qui elle allait vivre, la jeune fille se tut. Le petit garçon fixait sur elle le regard de ses grands yeux clairs.

— Maintenant, dit-il, je ne serai plus seul, je ne m'ennuierai plus, puisque vous êtes là!

Il disait cela dans un de ces élans impétueux qui, souvent, portent les enfants à donner leur cœur avec passion à ceux qui leur plaisent. Quant à

Elisabeth, elle sentit s'éveiller en elle, pour le petit garçon aux yeux bleus et à la santé menacée, un sentiment de maternité latente; et ce fut cette affection enfantine qui contribua pour une large part à l'acclimater dans sa nouvelle vie.

Un peu plus tard, alors que la jeune fille et le petit garçon descendaient l'escalier de granit, la main dans la main, ils croisèrent Mme de Galesme.

— Je vois que vous avez fait connaissance et que vous êtes déjà une paire d'amis, observa-t-elle. Je vous félicite, Elisabeth.

Elle souriait, de ce sourire singulier qui lui soulevait seulement un coin des lèvres; sa voix froide ne révélait rien de ses sentiments, et l'on ne pouvait savoir si elle était satisfaite ou contrariée.

La vie au manoir s'écoulait pour Elisabeth d'une façon assez monotone; mais, accoutumée à la discipline du couvent, elle n'en souffrait pas. Le matin, elle donnait une leçon à Philippe, dans une pièce du premier étage, à usage de salle d'études; l'après-midi, elle faisait en compagnie du petit garçon une promenade généralement fort courte, car l'enfant se fatiguait vite; ou bien elle le surveillait pour qu'il joue paisiblement, ou encore lui racontait des histoires, ce qu'il préférait à tout. Il n'avait pas une intelligence exceptionnelle, mais était de caractère obéissant et facile, d'une nature douce qui obligeait à l'aimer. La tâche de la jeune fille s'en trouvait simplifiée.

(A suivre au prochain numéro)

LE SURVENANT

[Suite de la page 9]

Il la quitta sans lui dire bonjour. Le regardant aller, elle se sentit moins pauvre et moins malade.

Le garde-chasse s'en fut droit à la remise. Il n'hésita pas un instant, sûr d'y trouver Beau-Blanc.

— Cherchez tant que vous voudrez, m'sieur Provençal, vous trouverez pas de canard noir icitte. Certain, certain.

Pierre-Côme ne livra pas son jeu. Ce n'était pas tant la preuve que des braconniers avaient chassé durant la nuit que la provenance du chevreuil qu'il désirait découvrir.

— Faut que tu comprennes, Beau-Blanc, que le canard sauvage se tue pas au printemps. Autrement il finira par disparaître.

Il parlait pour dire quelque chose, tandis qu'il examinait un peu partout où il croyait trouver des traces du délit.

— Ah! J'sais pas, m'sieu Provençal, du canard noir quand y en aura p'us, y en aura encore!

Ce qu'il croyait une trouvaille comique, mais qui n'était que la trop facile défaite d'un irresponsable devant l'obstacle qui lui barrait la route, déclencha un rire grêle et mesquin.

— T'es chanceux de m'avoir, Beau-Blanc! De quoi c'est que tu dirais si t'avais affaire à un garde-chasse qui serait pas du Chenail du Moine?

— J'ad... mirerais ça, m'sieu Provençal, dit Beau-Blanc, qui confondait aimer et admirer.

— Toi? J'te comprends pas.

— A cause que j'pourrais lui jouer des tours tant que j'voudrais. Il connaîtrait pas les îles, puis les baies, puis les rigolets.

De nouveau le petit rire tinta.

— Innocent! lui cria Pierre-Côme, à la pensée qu'il se faisait plus de tort que de bien auprès de Beau-Blanc.

— Vous faites aussi ben de vous en aller, m'sieu Provençal, si vous vou-

L'antigel rend aujourd'hui l'automobilisme plus agréable en hiver

Aujourd'hui, on parle beaucoup de la conduite en hiver, mais combien d'entre nous se souviennent du bon vieux temps où, dès les premières gelées d'automne, grand-père devait remiser sa voiture, en ayant soin de la monter sur des blocs et de retirer l'eau du radiateur?

Autrefois, l'hiver amenait de sérieuses difficultés et plusieurs se rappellent les multiples ennuis occasionnés par l'emploi d'antigel soi-disant « miraculeux » sans compter les dommages causés au moteur et les dépenses que cela entraînait.

Préparations à l'eau salée, au sucre, à la glucose, au miel, à la glycérine — on essayait tout pour protéger la voiture contre les rigueurs de l'hiver.

De nos jours, les plus populaires marques d'antigel sont faites de glycol éthylique. Ce liquide incolore et sirupeux est à base de sel, d'huile et d'extraits des dépôts salins profondément enfouis sous ce qu'on appelle la « vallée chimique », près de Sarnia, et traité avec du pétrole provenant des raffineries voisines.

Il est intéressant de noter que l'antigel à base d'eau et de glycol éthylique ne gèle qu'à 62° sous zéro tandis que l'eau gèle à 32° Fahrenheit et le glycol pur à 9° Fahrenheit.

De plus, l'antigel à base de glycol éthylique ne s'évapore pas pendant les douces journées d'automne et de printemps, en raison de son degré d'ébullition très élevé.

Pendant la guerre, la rareté du glycol éthylique obligeait les automobilistes à laisser l'antigel séjourner dans le moteur de leur voiture ou à le garder en réserve jusqu'à l'automne suivant. Des recherches de laboratoires ont prouvé qu'en utilisant, chaque année un antigel neuf, vous contribuez à garder propre, le système de refroidissement de votre voiture afin d'en assurer le rendement efficace indispensable, exigé par la chaleur qui se dégage des puissants moteurs d'aujourd'hui. Le moteur consomme ainsi moins d'essence. De plus, grâce à une meilleure lubrification, vous prolongez la durée des soupapes et des bougies.

On conseille aux automobilistes soucieux d'obtenir un meilleur rendement de leur moteur pendant l'hiver, de passer dès aujourd'hui chez leur garagiste. Celui-ci nettoiera le radiateur de leur voiture et y versera un antigel à base de glycol éthylique.

lez pas r'chuter. Vous êtes tout étié, dit le jeune homme, tout en tentant de guider le garde-chasse vers la porte.

Cette hâte soudaine de le voir partir alerta Pierre-Côme. Il demanda à brûle-pourpoint :

— T'as pas eu connaissance, Beau-Blanc, qu'il s'est tué un chevreu au Chenail du Moine ?

— J'sais... j'sais queeee... il s'en est tué... par les années passées.

Chaque fois que Beau-Blanc se trouvait dans une impasse il hésitait, ba-fouillait, bégayait.

« J'suis sur une bonne piste », ré-pléchit Gros-Gras.

— J'te parle pas d'il y a cinquante ans, Beau-Blanc. J'te parle d'il y a quinze jours, trois semaines tout au plus.

— Les gens de par en-haut ont pu en tuer sans que j'en aye connaissance. De quoi c'est qui vous fait dire ça, m'sieu le maire ?

— Il s'est mangé du chevreu dans une maison de pension à Sorel. Du chevreu tué au Chenail du Moine.

Il voulut resserrer le réseau afin de capturer Beau-Blanc s'il était vraiment coupable.

— J'connais le coupable, Beau-Blanc.

— C'est pas moi, m'sieu Provençal. Juré. Craché.

En même temps qu'il faisait serment, à sa façon, Beau-Blanc leva involontairement la vue vers le plafond où accroché à un soliveau pendait un quartier de chevreuil.

Le garde-chasse bondit d'indignation.

— Mon menteur ! Ah ! mon menteur ! Là j't'attrape ! Ah ! c'est toi qui as tué les deux chevreux qui se promenaient dans l'bois quand j'ai été malade, les deux chevreux que personne a jamais revus !

— J'les ai pas tués, m'sieu Provençal.

— Tu vas m'ostiner quand la viande est là accrochée qui me crève les yeux ?

— J'vas tout vous expliquer. Puis vous allez comprendre. Quand j'dis que j'les ai pas tués, j'compte pas de menteries.

— Hé, non !

— J'les ai pas tués par exprès. J'ai fait rien que me défendre.

— Chante-moi ta chanson.

— J'étais assis ben tranquille sur une souche dans l'bois quand ces deux haïssables-là foncent sur moi.

— Un c'était pas assez pour toi. A fallu que tu vinssis en tuer deux.

— Si j'les avais écoutés, c'était eux autres qui me tuaient. J'étais toujours pas... pour... pour... fit Beau-Blanc incapable de compléter sa phrase.

— Puis tu te promenais dans l'bois, avec un fusil, pour le plaisir d'la chose.

— Des fois qu'un renard serait venu qu'à passer !

— Pas besoin de courir les bois pour trouver des renards. Menteur de menteur !

— Ménagez vos paroles ! Ménagez-les !

— C'te fois-citte, c'est la prison qui t'attend. Au cachot les braconniers ! Y a des limites pour faire rire de soi.

Les yeux de Beau-Blanc se rapetisèrent comme le fauve qui se ramasse sur lui-même avant d'attaquer l'ennemi. L'innocent se cherchait un moyen de défense.

— Vous m'avez fait peur assez longtemps avec... votre prison, m'sieu Provençal. Vous me ferez p'us peur. Jamais, jaaamais. J'ai un bon moyen. Puis un fameux de bon moyen.

Pierre-Côme Provençal sourit. Les moyens de Beau-Blanc, il ne les craignait pas. Avec précaution il décrocha le quartier de chevreuil.

— Du beau gibier ! Une belle pièce !

— Pas besoin de...

Pierre-Côme ne l'écouta même pas.

La semaine prochaine :

QUARANTE-NEUVIEME EPISODE

LA BOURSE DE MONTREAL...

[Suite de la page 4]

officiellement et simultanément consignée sur toutes les places du continent. Entre les ventes, alternent sur le ruban de la cote la demande et la mise précédées des abréviations respectives de S. et B.

La commande ayant été exécutée, l'acheteur et le vendeur remettent leurs fiches à un commis qui en fait rapport, par téléphone, à la maison de change.

Il ne reste plus à celle-ci, maintenant, qu'à confirmer la transaction au client. Le bureau des commandes lui adresse donc un bordereau (contract) indiquant le nom du titre, le nombre d'actions, le prix payé, les droits de courtage avec en plus, s'il s'agit d'une vente, le montant des taxes provinciales et fédérales.

La chambre de compensation.

Les membres de la Bourse et du Curb de Montréal ne règlent pas leurs opérations entre eux, de main à main. Tout au contraire, il existe pour cela un organisme spécial qui s'appelle la Chambre de Compensation (Clearing House). C'est par elle que s'effectuent les remises d'argent et les livraisons de titres.

A même ses fiches de vente, chaque maison dresse un bordereau de toutes les transactions de la journée qu'elle doit faire parvenir à la Chambre le jour suivant au plus tard, avant neuf heures et demie du matin.

Le mouvement quotidien des titres et des espèces entre les différentes maisons de change se trouve ainsi sensiblement réduit. C'est la Chambre de

Compensation qui, au moyen des bordereaux qui lui sont remis et qu'elle compare les uns aux autres, établit et confirme les soldes débiteur ou créancier de chaque maison et détermine le nombre de titres que chacune d'elles doit livrer pour solder son compte.

A quelques exceptions près, le second jour suivant une transaction est dit le jour de liquidation (Settlement Day). Les maisons de change livrent alors les titres qu'elles doivent et complètent leur règlement par chèque. Il leur est remis, en retour, les valeurs et les sommes qui leur sont dues.

Relations extérieures.

La Bourse et le Curb de Montréal ont un service de relations extérieures et de statistiques par les soins desquels leurs membres, les journaux, les services de presse, les postes de radio sont tenus exactement et rapidement au courant de tous les faits relatifs au marché. Ils publient en outre, chaque jour, un bulletin officiel indiquant le chiffre des ventes, les cours ainsi que l'indice des valeurs. Expédiés sur toutes les places du monde, ces bulletins ne contribuent pas peu à faire connaître nos valeurs.

Une revue mensuelle vient compléter ces renseignements. Elle est un guide précieux à quiconque entend se tenir informé de la tendance du marché. On s'y abonne sur demande.

Enfin, pour mieux se faire connaître du public, la Bourse et le Curb organisent régulièrement des visites dirigées de leur institution. Les galeries d'où l'on peut s'initier au mécanisme

Un invité-à la dernière heure!

L'après-midi est presque terminée et le téléphone sonne. Votre mari vous annonce qu'il amènera à son retour du travail un important visiteur.

Vite! Vous vous précipitez pour passer vos commandes afin de faire un bon repas. Et la boisson? Vous ne devez pas l'oublier non plus. Mais puisque vous avez en réserve du vin blanc de table Manor St.Davids, pourquoi vous inquiéter? Votre repas sera une réussite, car un verre de Manor St.Davids est le meilleur souhait de bienvenue qu'on puisse offrir à son invité. Et, servi bien glacé, ce délicieux vin de table accompagne merveilleusement chaque plat. Il donne au repas une ambiance agréable et de bon goût.

Le vin blanc de table Manor St.Davids est un vin léger qui peut être consommé par tout le monde. Son prix est très modique et il est si facile à servir: vous n'avez qu'à le faire rafraîchir et à le verser. Vous verrez avec quel plaisir vos invités le savoureront!



* Connaissez-vous le sherry le plus populaire au Canada, le Sherry "74"? Faites-en l'essai bientôt. Il est délicieux!

Les bons vins canadiens

de Bright

DEPUIS 1874

Pour recevoir gratuitement votre exemplaire de la brochure de 30 pages, illustrée en couleurs et intitulée "La Cuisine au Vin", écrivez à Bright's Wines, Lachine, P.Q.

Vous vous sentirez MIEUX! VOUS PARAITREZ MIEUX!

Toutes les femmes doivent être en santé, belles et vigoureuses.

Les Pilules

MYRRIAM DUBREUIL

améliorent l'état général, vous aidant ainsi à vous sentir MIEUX et à paraître MIEUX.

Les Pilules Myrriam Dubreuil sont un reconstituant et un excellent tonique qui améliore le sang, stimule l'appétit, soulage l'épuisement nerveux quand celui-ci s'insinue dans l'organisme et, conséquemment, aide à reprendre le poids perdu. Les Pilules Myrriam Dubreuil constituent un produit d'heureux résultats. Sa formule pharmaceutique a été établie, il y a de nombreuses années, après des recherches sérieuses, par des chimistes qualifiés.

GRATIS: Envoyez 5¢ en timbres et nous vous adresserons gratis notre brochure illustrée, avec échantillon.

CORRESPONDANCE CONFIDENTIELLE:

Les jours de bureau sont:

Jeu et Samedi, de 2 h. à 5 h. p.m.

REMPLISSEZ CE COUPON

Mme MYRRIAM DUBREUIL
Case Postale, 1391, Place d'Armes,
Montréal, P. Q.
6880, rue Bordeaux,

(POUR LE CANADA SEULEMENT)

Ci-inclus 5¢ pour échantillon des Pilules Myrriam Dubreuil avec brochure.

Nom

Adresse

Ville Province

des opérations boursières sont ouvertes tous les jours durant les séances.

Dans votre intérêt.

Ne vous engagez jamais à la légère : renseignez-vous toujours avant de faire un placement. Scrutez chaque titre et non moins le dossier de la société qu'il représente. Il y va de votre argent à vous et c'est à vous qu'il appartient de décider, en dernier ressort, de son emploi.

Votre agent de change.

Le rôle de l'agent de change ne se borne pas à exécuter les commandes de ses clients. Ses tâches sont, au con-

traire, multiples. C'est lui qui voit à la garde des valeurs, à l'exercice pour chacun de ses droits, de ses procurations, à l'encaissement des coupons et des dividendes, à la diffusion des faits d'ordre financier, des statistiques. En retour de quoi, il ne touche d'autre rémunération que les droits de courtage.

C'est la Bourse et le Curb (Bourse Canadienne) qui, par leurs règlements, fixent les droits de courtage. Ils sont les mêmes à l'achat qu'à la vente, à cette différence que les ventes sont, en plus, grevées de taxes provinciale et fédérale.

ADORE PAR LES UNS...

[Suite de la page 6]

l'invasion des rats n'était sans doute pas encore entièrement dissipée... Il ne fait d'ailleurs aucun doute que plus d'une brave vieille fille, confite en dévotions, se soit encore signée en voyant luire dans l'ombre des yeux phosphorescents, les yeux du Malin... Il n'empêche que Maître Chat avait gagné la partie. Il s'était acquis droit d'asile sur le continent européen.

Brûle ce que tu as adoré...

Adore ce que tu as brûlé...

Cette phrase célèbre trouve sa place dans l'histoire du chat. Plus précisément le jour où, submergés par une nouvelle vague de rats (les rats gris ou rats d'égouts) les Européens conclurent (avec un certain cynisme, il faut en convenir) qu'il fallait favoriser le développement de la race féline et la protéger. Finis les bûchers... nous étions en 1750...

Et depuis lors, on n'entendit plus guère parler de Maître Chat. Sauf en 1870, car le siège de Paris est certainement marqué d'une pierre noire dans l'histoire des chats. Son utilité comme chasseur de rats et de souris était alors fort contestable, les malheureux Parisiens se chargeant eux-mêmes de traquer les rats... et de les manger. Evidemment le jour où les habitants de la cité assiégée durent se résoudre à goûter du rat, il y avait belle lurette que le dernier chat avait été transformé en gibelotte. Il paraît même que le prix de ces quadrupèdes avait atteint des proportions pharamineuses!

Et maintenant ?

Et maintenant vous en savez autant que moi. Messire Chat a conquis définitivement sa place dans nos foyers. Cependant, il semble que certaines personnes n'aiment pas les chats. Peu de gens n'aiment pas les chiens mais ceux qui éprouvent de la répulsion pour les chats sont nombreux. C'est une chose que l'on ne peut expliquer. Il est des gens qui éprouvent un plaisir indicible à passer les doigts dans son épaisse fourrure, d'autres au contraire éprouveraient un plaisir analogue à l'étrangler.

Le chat est-il intelligent ?

Cela fera peut-être de la peine aux amis des chiens, mais il est indiscutable que le chat a sensiblement plus « d'intelligence » que le chien. Une série de tests très poussés démontre l'incontestable supériorité du chat dans ce domaine.

Le chat ne se connaît point de maître. Tout au plus daigne-t-il accorder un certain intérêt à la personne qui lui donne sa pitance. Il sait parfaitement chez qui il doit aller mendier des caresses et se laissera difficilement approcher par des gens qui ne lui vouent guère de sympathie.

Et voilà toute l'histoire du chat, cet animal domestique dont les origines restent mystérieuses.

Sacré pour les Egyptiens, brûlé par les Européens, il est aujourd'hui, pour les uns un animal sacré... pour les autres un sacré animal...

JEAN VALBERT.

LES VINGT-CINQ (25) GAGNANTS DES MOTS CROISÉS

"Le Samedi" du 22 octobre 1955 (Problème No 1243)

Cécile Barrette,
1151 rue Maisonneuve,
Montréal, P.Q.

Mme Charles Bélanger,
St-Agricole, Cté Terrebonne, P.Q.

J. A. Bélanger,
438a Blvd. des Prairies,
Laval des Rapides, P.Q.

Mme Gaston Caron,
855a rue Ste-Cécile,
Trois-Rivières, P.Q.

Mme Jean-Paul Dion,
192a Mercier, Rouyn, P.Q.

Mme Joseph Desmeules,
St-Timothée — Riv. du Moulin,
Chicoutimi, P.Q.

Fernand Dubeau,
298 Richelieu, Québec, P.Q.

Mrs. Jos Arthur Genest,
34 rue Harvey, C.P. 465,
Alma, Lac St-Jean, P.Q.

Mme Jean-Paul Girard,
490, rue Hôtel-Dieu,
Chicoutimi, P.Q.

Laurette Gobeil,
St-Jean, Ile d'Orléans,
Québec, P.Q.

Rebecca Jacques,
31 ouest, St-Vallier,
Québec 8, P.Q.

Mme J. Lapierre,
6945 Hutchison,
Montréal, P.Q.

Mme Marie Anne Lavoie,
580 Begin,
Chicoutimi, P.Q.

Mme Irène Martin,
32 Bellevue,
Rivière-du-Loup, P.Q.

Mme Irène Martin,
370 Minto, Sherbrooke, P.Q.

Mme Aline Perusse,
Rue St-Charles, Amqui, P.Q.

Mme Maria Plante,
C. Postal 753, Amos, P.Q.

Marie Anna Racine,
217 Dorchester,
Québec, P.Q.

Georges Richelieu,
1835 Amherst, Montréal, P.Q.

M. Armand Rossignol,
Clair, N.B.

Margot Saindon,
C. P. 266, Haute-Ville,
Québec, P.Q.

Mme Denyse Tremblay,
28 rue Laval, C. P. 13,
Baie Comeau, P.Q.

Mme Simonne Trempe,
4 rue Principale,
Bedford, P.Q.

Mme F. Trépanier,
3081 Hochelaga,
Montréal, P.Q.

Mlle M. Willard,
1030 Worthington, Apt. 2,
Sherbrooke, P.Q.

Voyez le problème de cette semaine,
en page 34.

Solution du problème No 1243

M	O	D	E	L	E	C	O	U	S	E	T	T	E
E	P	I	T	O	G	E	B	R	A	S	I	E	R
A	S	A	C	A	P	E	E	N	T	R	E	R	
T	C	E	L	I	S	E	S	E	A				
F	O	C	E	N	T	R	E	R	B				
F	O	U	R	S	E	R	I	N	E	C	O	S	
A	U	R	A	I	S	A	G	E	S	A	I	T	
T	R	A	N	S	S	P	A	C	O	R	S	E	
A	N	G	E	M	I	A	C	O	U	R	S	E	
L	I	E	M	E	S	S	E	I	L	I	O	N	
R	F	R	E	S	T	E	S	E	N				
A	Y	O	M	S	E	R	A	E	R	B			
M	E	R	L	A	N	R	E	G	L	E			
E	T	O	I	L	E	S	S	O	L	O	U	L	E
R	E	C	E	T	T	E	S	T	E	T	E	A	U

à l'oeil nu en raison de la brume ténue qui flottait presque continuellement dans l'air. Le sol était riche, produisant des céréales dont les épis géants étaient dus à la science des agronomes. L'herbe poussait drue mais ne servait pas à grand-chose, car il existait peu d'espèces animales sur la planète et aucune ne servait à l'alimentation. Celle-ci était rationnelle, composée selon les lois scientifiques découvertes par les biologistes, très en avance, eux aussi sur nos savants actuels. Aux arbres, poussaient des fruits succulents, dont la couleur était celle de nos prunes d'Agen, mais les dimensions et le goût variables.

Nous n'avions qu'à appuyer sur un panneau mobile pour voir surgir sur une tablette un repas prêt à être consommé. Aucune boisson alcoolisée n'était connue de ces êtres sans sexe qui semblaient ignorer les tentations de nos sept péchés capitaux.

Chaque Martien disposait d'une machine volante particulière. Cependant, quand je demandai à mon ami Lonik de m'initier à la conduite d'un de ces appareils, il refusa tout net et m'expliqua — il commençait à manier facilement notre langue — que défense lui en avait été faite par ceux qui lui avaient donné mission de ramener des terriens.

— Il y a là un grand secret, m'affirma-t-il et, dans l'état où j'ai vu ce pays que tu dis être le tien, les hommes en sont encore méchants et féroces, ne songeant qu'à s'exterminer entre eux. Si on leur apprenait une partie de nos découvertes, ils en feraient un mauvais usage, si mauvais qu'ils arriveraient sans doute, à se détruire eux-mêmes.

Il y avait longtemps que je soupçonnais que l'énergie atomique n'avait plus de secret pour les Martiens. Le prodigieux appareil sur lequel nous avions accompli notre voyage extra-terrestre, en était l'irréfutable preuve. Je n'insistai donc pas et me contentai des randonnées que Lonik voulait bien nous faire de temps en temps. Son refus même m'avait donné l'espoir que nous serions, un jour ou l'autre, ramenés sur notre vieille planète, car il n'y aurait pas eu de raison de se défier de moi si j'avais dû finir mes jours sur le sol martien.

Le temps passa. Nous nous accoutumions à notre extraordinaire aventure et, en somme, embellie par notre amour; la vie sur la planète si faussement considérée comme guerrière, nous paraissait parfaitement acceptable.

Malheureusement, tout allait changer pour nous.

Plusieurs jours s'étaient écoulés sans que nous ayons reçu la visite de Lonik. Surpris de cette abstention, je m'avisai que j'ignorais où demeurerait mon ami. Comme il nous était loisible de circuler dans la ville, je résolus de me rendre à son domicile. Il y avait bien, dans la demeure que nous habitions, un appareil qui permettait de communiquer à l'instant même avec n'importe quel habitant, si lointaine que fût sa résidence, et même de voir ses traits sur un petit écran, mais personne ne m'avait appris à me servir de cette délicate machine et j'avais peur de l'endommager sans résultat pour ce que je désirais. Je sortis donc et, abordant le premier passant que je rencontrai, je me concentrai et m'efforçai de lui lancer mon message psychique. Il me comprit sans doute, car, à dater de cette minute, je me dirigeai dans ce dédale de maisons — les Martiens ne manquant point d'espace, ne bâtissent pas selon un alignement rigoureux, mais aiment à isoler leurs demeures de petits chemins particuliers,

deux ou trois autostrades, désertés depuis la vulgarisation des machines volantes, coupant seulement ces labyrinthes ombragés par les arbres des jardins particuliers — jusqu'à un énorme édifice dont la porte cintrée s'ouvrait devant moi. Aucune sentinelle n'en défendait l'entrée. Je parvins à une sorte d'atrium, désert lui aussi. Soudain, comme appelé par un sortilège, Lonik se trouva devant moi. Sa venue, en somme, n'avait rien de mystérieux puisque ma pensée n'avait pas cessé de l'appeler.

Il vint à moi et je m'aperçus que ses traits étaient bouleversés.

— Ami, me demanda-t-il, que viens-tu faire ici? Quelque message t'est-il parvenu?

— Un message? Non, je ne le crois pas. Ton absence m'inquiétait. J'ai voulu te rejoindre. Le premier passant que j'ai questionné mentalement m'a dirigé vers ce bâtiment.

— Ce bâtiment est le centre de notre vie scientifique. Ici, logent nos plus grands découvreurs; leur laboratoire, les ateliers où sont réalisées les nouvelles machines, tout se trouve dans cette enceinte. Il y a, enfin, le centre d'échanges cellulaires et un hôpital, comme vous appelez ces services de la santé publique, pour les malades.

— Il y a donc des malades parmi vous?

— Rarement, mais en cet instant, les services regorgent de malades, et c'est bien ce qui me préoccupe pour Denise et pour toi.

Devant mon étonnement, Lonik déclina de me mettre au courant, mais pour que notre conversation demeure secrète, il m'entraîna au-dehors et, bientôt, nous nous trouvâmes hors de la cité, dans un site édenique, dont les teintes vaporeuses rappelaient certains paysages interprétés par un peintre primitif.

Tout de suite, Lonik, ignorant la dissimulation, me fit connaître le terrible danger qui menaçait, en ce moment, la population martienne et nos chétives existences, par contrecoup.

Depuis quelque temps, une maladie étrange venait de faire son apparition. Les individus qui en étaient atteints — et ils s'avéraient de plus en plus nombreux — subissaient en quelques jours ce vieillissement des cellules qui est, pour les habitants de cette planète, le signe avant-coureur de la destruction. Généralement, la conjonction de deux individus favorisant un échange de demi-noyaux entre les cellules appauvries, amène un prompt rétablissement de toutes les fonctions vitales. C'est ainsi que, judicieusement traités, nombreux sont, parmi les Martiens, ceux qui prétendent exister depuis que la vie animale est apparue sur ce globe. Certains gardent une mémoire surprenante des ères révolues, parlent couramment une langue depuis longtemps oubliée et se souviennent du temps où furent accomplis les grands travaux, tels ces canaux qui sillonnent encore les hémisphères.

Actuellement, ce rajeunissement ne se produisait plus. Les cellules demeuraient inertes, aucun cône d'attraction ne se produisait sur le corps en péril permettant l'échange régénérateur. Des êtres, déjà, avaient connu la mort. D'autres recevaient vainement tous les secours de la science. Et l'une des sommités de cette sorte d'académie de médecine qui siégeait dans le palais que nous venions de quitter, avait affirmé, appuyé d'ailleurs par la quasi-unanimité de ses pairs, que cet état anormal devait provenir d'un microbe apporté par les deux représentants de l'espèce terrestre. Nous allions, ma compagne et moi, être livrés aux investigations de ces savants et le peuple serait appelé à se prononcer sur notre suppression.

— Vous voulez dire sur notre bannissement? m'écriai-je. Si notre présence est jugée indésirable, soyez sûrs que notre vœu le plus ardent est d'être ramenés sur la Terre!

Lonik secoua la tête et je compris qu'il s'agissait d'un sort plus déplorable que ce bannissement.

Je me concentrai de toutes mes forces et je lus dans son cerveau le terrible arrêt dont il venait d'avoir connaissance.

Denise et moi étions destinés à servir à des expériences dont les plus intéressantes seraient faites sur nos cadavres, car il importait à la science de tenir sous les microscopes les cellules composant nos misérables organismes voués de toute façon, à la vieillesse et à la mort, maux dont les Martiens tendaient à s'affranchir complètement.

Ni prières ni objurgations ne pourraient vaincre ces implacables volontés. Lonik me le fit comprendre tristement. De toute son amitié, qui était réelle, il aurait voulu nous soustraire à l'horrible destruction, mais il ne voyait aucun moyen de salut. S'enfuir à bord de l'appareil fabriqué pour les vols interstellaires? C'était une impossibilité car, non seulement l'appareil était gardé, mais il ne pouvait, à lui seul, l'équiper, ni le diriger. Je me souvenais, en effet, que les pilotes étaient deux au cours de notre trajet entre la Terre et le monde où je me trouvais, pour mon malheur.

— Résigne-toi, me disait Lonik, les yeux pleins de larmes. De toute façon, toute souffrance vous sera épargnée, à ta compagne comme à toi-même.

Mais allez donc parler de résignation à un homme jeune et qui vit en plein bonheur auprès d'une femme adorée!

Je quittai Lonik au seuil de ma demeure, désespéré, malgré l'assurance donnée par lui de s'employer pour faire rapporter la sentence et d'insister pour que licence lui soit donnée de nous ramener sur le globe terrestre. Faible espoir! Je connaissais déjà l'intransigeance de ces êtres dépourvus de passions mais qui mettaient au-dessus de tout, la conservation de leur race.

La nuit s'était écoulée. Une nuit d'une pureté admirable, toute scintillante d'étoiles et, parmi ces astres qui répandaient sur une voûte de cristal bleu sombre, leur laiteuse clarté, la Terre dont le rayonnement semble surpasser celui des autres mondes poursuivant leur orbite immuable. Denise dort paisiblement, ne se doutant de rien et c'est mieux ainsi; puisqu'elle s'est montrée rebelle à ce mode de perception supra-normal, autant lui éviter les dernières angoisses et les espérances décevantes.

Au lever du jour, Lonik est revenu. Tout de suite, sur son visage, j'ai lu l'échec de ses efforts.

— Tout n'est peut-être pas perdu, m'a dit le pauvre être, mais son regard navré démentait ses paroles d'espoir. Tenez-vous prêts à un départ...

— Pour la Terre? questionnai-je haletant.

— Hélas! je t'ai exposé en toute franchise les impossibilités, mais il existe, sur notre planète, des endroits où notre race n'a pas encore pénétré. C'est dans l'autre hémisphère. Là, vivent seulement des espèces animales qui se sont éteintes sur tous les points où la civilisation a fait son oeuvre. Ces animaux que nous nommons préhistoriques ne sont pas féroces. Ils ne se dévorent pas entre eux. Ils trouvent leurs subsistance grâce aux herbes et aux fruits qui poussent à leur portée en grande abondance. Un être conformé comme toi, peut y vivre, j'en ai

Vous avez les muscles endoloris

par un surcroît d'exercice?

Voici un soulagement rapide!

Quand vous avez les muscles sensibles à la suite d'un violent exercice, frictionnez-vous avec Absorbine Jr.

Ce traitement réputé calme et réchauffe si bien—que vous direz: "C'est une véritable lampe-soleil en bouteille."

Le liniment préféré des entraîneurs de grands athlètes depuis 60 ans, Absorbine Jr. apporte un soulagement sûr, rapide et durable à l'endroit où on l'applique.

Calmez ces douleurs musculaires avec Absorbine Jr.

Achetez une bouteille d'Absorbine Jr. aujourd'hui—à tous comptoirs pharmaceutiques.

W. F. Young, Inc., Montréal 19, P.Q.

ABSORBINE JR.

Si vous avez aux alentours de Montréal...

PROPRIETE, TERRE OU TERRAIN

A VENDRE

Adressez-vous à

ROMEO AUGER

CR. 9363

1250, rue Villeray, Montréal



FOURNISSEURS BREVETÉS
DE SA MAJESTÉ LA REINE
DISTILLATEURS DE SCOTCH WHISKY

EXTRA SPECIAL
GOLD LABEL

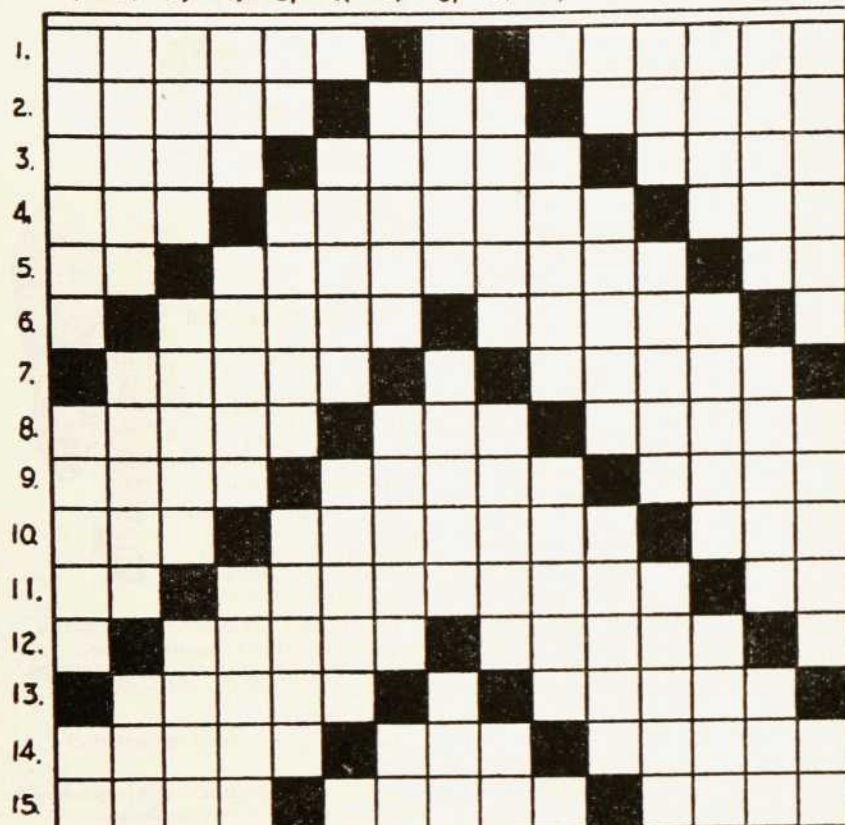
Bulloch Lade
SCOTCH WHISKY

Embouteillé
en Ecosse

Les Mots Croisés du Samedi

VINGT-CINQ (25) JEUX DE CARTES PAR SEMAINE

1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15,



Les réponses doivent nous parvenir avant le 12 novembre 1955.

Problème No 1246

Nom

Adresse

Ville Province

Adresser : LES MOTS CROISÉS, LE SAMEDI, 975, DE BULLION, MONTREAL, 18, P.Q.

DECOUPEZ ICI

HORIZONTALEMENT

- 1—Retenu dans un coin. — Déveine.
- 2—Chef-lieu de canton (Mayenne). — Petite étendue d'eau. — Gibet formé de deux pièces de bois croisées.
- 3—Grand bassin naturel. — Manoeuvrer la rame. — Epouse de saint Joachim.
- 4—Durée ordinaire de la vie. — Restaurant élégant. — Point cardinal.
- 5—Pronom personnel. — Qui tient taverne. — Symbole chimique du strontium.
- 6—Qui concerne les citoyens. — Large sillon.
- 7—Prendre, attraper. — Qui réside actuellement.
- 8—Dégrossir, retoucher. — Fraîchement salé. — Roi d'Angleterre (959-975).
- 9—Mammifères solipèdes. — Prénom féminin. — Nom officiel de l'Irlande libre.
- 10—Qui sont à moi. — Table fermée par des châssis garnis de vitres. — Habitation des oiseaux.
- 11—Symbole chimique de l'aluminium. — Acte religieux. — Symbole chimique du sodium.
- 12—Planche à rebords employée en typographie. — Les différentes parties d'une habitation.
- 13—Pièce de métal qu'on jette le plus près possible d'un but marqué. — Avaler en retirant son haleine.
- 14—Sorte de dévidoir. — Règle obligatoire. — Pris de passion.
- 15—Consommer par l'usage. — Panneau de verre. — Sacrifice des veuves de l'Inde.

VERTICALEMENT

- 1—Vase de terre cuite. — Mammifères ruminants du Pérou. — Symbole chimique du cuivre.
- 2—Grosse pluie de peu de durée. — Médecin français, né au château de Rascas. — Mouvement de l'homme.
- 3—Péninsule de l'Asie méridionale. — Sommets des montagnes. — Lieu de départ des trains.
- 4—Créée. — Parties des végétaux qui s'élèvent de la terre. — Assaisonner.
- 5—Symbole chimique du cérium. — Mettre un enjeu. — Domestique.
- 6—Enlever de force. — Permission.
- 7—Marque spéciale de certains syndicats ouvriers. — Celui qui fait paître des troupeaux. — Mesure itinéraire chinoise.
- 8—Bonbon laxatif. — Vingt-quatrième partie du jour. — Dénué d'esprit.
- 9—Entouré. — Toute violation très grave de la loi. — Deuxième conjugaison.
- 10—Lombes. — Ombellifère vivace des pays tempérés.
- 11—Particule du dialecte provençal. — Roi légendaire de Thrace. — Large sillon.
- 12—Se rendra. — Attaque brusque, inattendue. — Etat de l'atmosphère.
- 13—Bruits. — Instrument, ustensile. — Existera.
- 14—Nom de diverses cavités irrégulières de l'économie. — Allure d'une bête de somme. — Ordre prescrit des cérémonies religieuses.
- 15—Salle de conversation munie de sièges. — Découpures de pierre en forme de dents. — Tellement.

la conviction. Veux-tu tenter l'aventure ?

Je n'eus pas à réfléchir pour répondre à celui qui m'offrait la vie :

— J'accepte avec reconnaissance !

— Dans une heure, nous partirons, m'affirma-t-il.

Je posai encore une question :

— Notre exil sera-t-il éternel ?

Il eut un geste d'impuissance.

— Et si des progrès faits dans mon pays permettaient bientôt d'équiper un appareil semblable aux vôtres ? Si l'on venait nous délivrer ?

Lonik hocha la tête d'un air d'incrédulité.

— Ami, poursuivi-je, consens à faire parvenir un message dans mon pays. Cela doit être possible.

Il réfléchit longuement.

— Cela ne l'est pas actuellement, mais nous travaillons à un modèle de fusée qui pourra lancer des messages aux planètes voisines. La Terre sera la première touchée.

— Alors ?

— Laisse-moi un message pour les tiens. Si je le puis, je te jure de le faire parvenir.

D'un élan, je pris Lonik dans mes bras et le serrai contre ma poitrine. Cette marque d'affection inusitée chez les Martiens, parut le toucher beaucoup. Il me renouvela sa promesse et m'engagea à préparer mon message. Il fallait aussi faire comprendre à ma pauvre Denise quel danger nous devions fuir.

En hâte, je viens de reprendre ce manuscrit que j'avais commencé d'écrire dès notre débarquement. Le temps presse... J'entends les vrombissements de l'avion particulier qui va nous em-

porter et faire de nous de véritables Robinson Crusoe. Adieu, cité cruelle par ta science même ! Et vous, amis de France, si ces lignes vous tombent du ciel, venez à notre secours :

Eric Davrenay

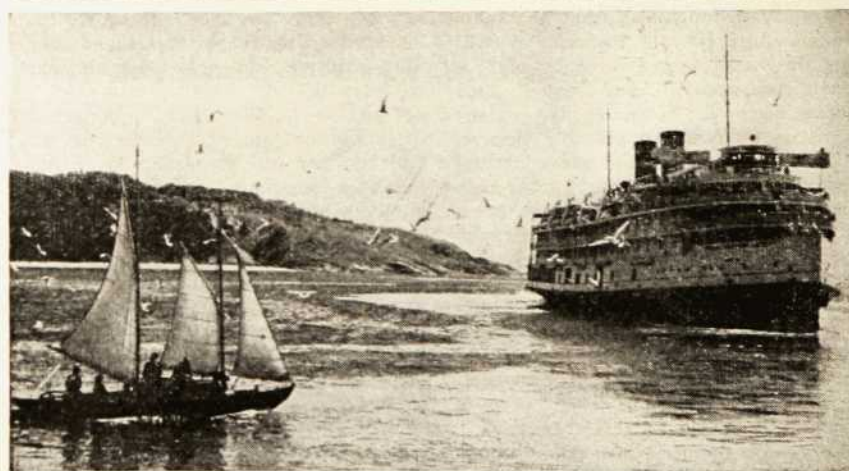
Un grand intérêt avait été soulevé par cette série d'articles publiés par le grand journal d'information, *Les Nouvelles Mondiales*, sous la signature d'un inconnu : André Bressier. Peu de lecteurs avaient ajouté foi à ce fantastique récit. Cependant, les milieux scientifiques ne s'étaient pas élevés contre.

Pour toute réponse, la direction des *Nouvelles* avait exposé, dans le hall qui occupait une partie du rez-de-chaussée du superbe immeuble des Champs-Élysées, récemment acquis par ce journal, l'étui fait d'un métal inconnu et deux feuilles du manuscrit recueilli auprès de la fusée dont toute la presse avait signalé la chute sans pouvoir expliquer sa provenance et sa composition.

Le grand problème de la navigation interplanétaire n'était pas résolu pour cela, mais des chercheurs s'étaient mis à l'oeuvre et certaines revues scientifiques suggéraient qu'un voyage dont la planète Mars serait le point terminus pourrait, d'ici quelques années, être sérieusement envisagé.

En attendant, dans la rubrique mondaine de certains journaux, on pouvait lire l'annonce du prochain mariage du jeune et déjà célèbre reporter André Bressier avec la jolie divette Simone Allary dont les récents débuts sur l'écran avaient été particulièrement applaudis.

LÉO GESTELYS



Agréments du Saguenay : tourisme et yachting. Le bateau de Bagotville s'apprête à accoster. Les mouettes l'escortent, quêtant un morceau.

JEUNESSE DYNAMIQUE DU ... [Suite de la page 3]

sur l'aluminium et les pâtes et papiers. Mais voilà que l'une des régions du Saguenay, celle de Chibougamau, dont le sous-sol recèle d'immenses gisements miniers, s'épanouit à vue d'oeil et capte l'attention du monde des affaires.

C'est aux environs de Chibougamau que se joindront les deux voies ferrées qui, partant de l'Abitibi et du Saguenay, relieront les deux régions les plus jeunes de la province de Québec. Ici, une question se pose : de quel côté s'acheminera le minerai de Chibougamau — vers l'est, vers le Saguenay, ou vers l'ouest, vers l'Abitibi et l'Ontario ?

Au Saguenay, les hommes d'affaires expriment la certitude que c'est chez eux que, logiquement, inévitablement, le minerai finira par s'amener. Et voici pourquoi :

Au Canada, les mines produisent surtout pour l'exportation ; pour exporter à bon compte, il faut un port de mer à proximité des mines ; le Saguenay offre de magnifiques emplacements pour un tel port et il possède

déjà, à Port-Alfred, des installations portuaires modernes, à quelques heures de chemin de fer de Chibougamau. Moyennant certaines améliorations, le port de Chicoutimi pourrait lui-même servir de point d'expédition maritime.

Autre avantage qui milite en faveur du Saguenay : l'électricité en abondance et à bon marché. Si les sociétés minières de Chibougamau se proposent de réduire le minerai et d'affiner les métaux à proximité des gisements et d'un port d'expédition, il leur faudra de l'énergie motrice. Le bassin hydrographique du Saguenay en possède un imposant potentiel. Et cette perspective d'usines de réduction et d'affinage qui fourniraient des milliers d'emplois intéresse au premier chef les hommes d'affaires du Saguenay.

Le rythme de la vie industrielle va donc s'accroissant au Saguenay, un phénomène qui déclenche de nouveaux mécanismes dans le commerce et qui engendre sur le plan académique et culturel des réalisations notables.

PLACIDE LABELLE

Voyez, en page 32, la solution et les noms des 25 gagnants.

A L'ASSAUT DES MONTS... [Suite de la page 8]

nombre de petits cours d'eau. Quant aux montagnes, elles sont peu abruptes et nul alpiniste n'achèvera sa renommée, en Gaspésie. L'âge a émoussé les pics les plus fiers. Partout, la forêt règne. Le gouvernement accorde à différents contracteurs des permis pour la coupe du bois.

Sitôt que le guide et Yolaine se retournaient, j'avais prévenu leur geste et j'admirais le paysage. Ainsi ma fatigue passait inaperçue. La pente était douce — nous montions par la route carrossable — mais je manquais d'entraînement. « Ça viendra », me répétais-je. « Tu as l'âme d'un alpiniste, Guy Racine ». C'eût été épatant de posséder les jambes, en plus.

Ma femme était un feu roulant de questions :

— Il y a de la truite ?

Bien sûr. Et dans la majorité des lacs. Le Cascapédia est justement renommé. Pourtant, selon les experts, le lac du Diable remporterait la palme, si une palme était décernée. On juge inaccessible — ou presque — ce paradis de la pêche, situé dans la région du mont Albert, très haut et défendu par la brousse. D'autres lacs : Ste-Anne, Madeleine et Mont-Louis par exemple sont aménagés de façon à ce que les touristes puissent jouir de leur passe-temps au sein d'un confort maximum. On a construit des chalets, des barques et plusieurs guides restent à la disposition des visiteurs.

— Et où nous allons ?

C'est moins connu mais les lacs foisonnent et le lac Thibeault est le plus grandiose de tous. Imaginez une nappe liquide que la route effleure et qui surplombe la vallée. L'extrémité sud-est est divisée en deux branches par la proue d'une montagne.

— Pêchez-vous ? a demandé le garde.

Yolaine a répondu :

— Nous ? Ah ! non... Enfin, pas de la truite. Pour mon mari, y'a le tuna qui compte. Il parle d'organiser une excursion de pêche, au Pérou.

Mes compagnons parlaient du gibier. Selon Laflamme, l'original, le chevreuil et le caribou cèdent le pas aux troupeaux de carnassiers tels que l'ours, le renard et le loup-cervier. C'est concevable. Les chasseurs en veulent au premier groupe ; d'ailleurs, ils savent trouver, même en dehors du Parc, des territoires où le sport vaut qu'on s'y livre.

— Où c'est que vous campez ?

Yolaine a dit :

— Sur la grosse montagne, en face de St-Octave.

— Le Couvert du Chaudron.

— C'est haut ?

— Trois mille pieds. Vous le direz, si la fatigue vous prend.

— Oh ! j'ai des jambes d'alpiniste.

Chanceuse... Moi, j'aurais campé n'importe où. Mais je suivais l'avant-garde. D'assez loin pour qu'ils n'entendissent pas mon souffle et d'assez près pour m'instruire de la conversation. Le guide en était à l'altitude des pics. Le Jacques-Cartier des Monts de la Table mène le bal avec quatre mille trois cents pieds. Parmi les sommets importants, il faut citer : le Richardson (quatre mille pieds), le Logan (trois mille sept cent soixante-huit), le mont Albert (trois mille sept cents), le Ste-Anne (trois mille cinq cents), le mont Sterling, le mont Brown, le mont Béland et le mont Copper, tous d'environ trois mille pieds.

— Et les mines ?

On a trouvé d'importants gisements de chrome dans la structure du mont Copper. Les prospecteurs cherchent ailleurs. Dans la région Couvert du Chaudron — Cap-Chat — St-Octave, on parle de radioactivité. Cela ne prou-

ve rien mais on s'accorde à reconnaître la richesse du sous-sol.

Quant aux botanistes, ils vont longtemps s'émerveiller de la flore du mont Albert et des pics environnants. Nombre de ces pousses paraissent uniques.

Nous avons atteint un sommet et le garde a suggéré de visiter le lac Côté. Il suffisait d'un détour... J'ai décliné l'offre. Mieux valait attendre. Nous avons continué vers le lac Thibeault. Yolaine a battu des mains. Elle voyait un îlot sur le lac ; elle voulait y camper, s'éveiller dans la jungle — presque la jungle car les hommes n'y pénètrent que rarement... Je me suis laissé convaincre. Encore fallait-il traverser. Mais Laflamme avait construit un radeau, lors d'une randonnée antérieure. Nous l'avons retrouvé et, pendant l'appareillage, Yolaine souriait. « Toi », me répétais-je, « si tu dis un mot encore de l'Everest ou du Pérou, je te jette à la mer ». Elle nage... comme un tuna.

Nous avons déballé la tente et planté des piquets. Les maringouins étaient féroces. Notre ami a préparé un feu de branches vertes ; ils ont retraits.

— Faut pas, confia-t-il, que j'fasse le feu trop gros. L'gars d'la tour, sur l'mont Logen pourrait ben s'inquiéter.

— Un autre garde-chasse ? a dit Yolaine.

— Lui, c'est plutôt un garde-feu. Y donne l'alarme, quand y voit d'la fumée. Ça peut sauver des acres de bois.

Il désignait le mont Logan, une pointe plusieurs milles au sud-ouest. Je n'enviais pas l'existence du veilleur solitaire. Mais cet homme était libre de rêver. Personne n'osait chuchoter, même s'il pensait à se faire vendeur d'oranges. D'ailleurs, il était plus sérieux...

Yolaine est partie explorer son île. Pendant ce temps, je somnolais près de la tente et le garde écrivait. Plus tard, mon épouse a préparé un goûter. Intrépide, elle parlait de visiter d'autres lacs... Vers trois heures, nous atteignons le lac Noir, un mille au sud-est. Vous qui cherchez la solitude, allez là-bas. Après, il y a eu le lac Paul, toujours plus à l'est, puis nous sommes rentrés parce que le jour déclinait.

Au soir, le soleil mania en artiste la palette des couleurs ; le Saint-Laurent l'engloutissait mais il calculait, héroïque, les nuances exactes de violet et de rouge dont il voulait parer tel village, telle colline. Et les ombres, au creux des vallées multiples, naissaient de sa retraite. Il roulait dans l'abîme...

Moi aussi, je tombais de fatigue. J'ai dit :

— Couchons-nous.

— C'est vrai, a renchérit le garde. Il reste un bon bout de chemin à faire pour demain. Bonne nuit, les jeunes !

Déjà, il reposait dans son sac de couchage et nous avons gagné la tente, Yolaine et moi.

La température fut idéale encore, le jour suivant. Nous avons fait route vers l'ouest. A onze heures, nous achevons l'escalade du Couvert du Chaudron. Cette ronde montagne a la forme — vue de face — d'un arc-en-ciel ou d'un quartier de lune renversé. Nous pouvions voir Cap-Chat, un village éloigné de seize milles en ligne directe et de vingt milles par la route. J'avais l'impression qu'il m'eût suffi d'un bond pour sauter dans la rue principale. Il fallait presque se pencher pour contempler St-Octave... Quand les autres ont parlé de continuer vers le mont Logan, j'ai dit : « Halte là ! » Je n'étais pas Marco Polo... Encore une fois, j'avais peut-

[Lire la suite page 39]

RIEN DE SÉRIEUX

— Avez-vous quelque chose à déclarer, demande le douanier ?

— Non, ma valise ne contient que des vêtements.

Le douanier fouille et retire une bouteille de scotch.

— Et cela, c'est un vêtement ?

— Certainement. C'est un « night cap ».

A un thé, trois femmes mariées taillaient une bavette.

— Georges et moi, dit la première, avons été mariés 28 ans, et durant tout ce temps-là nous n'avons échangé aucune parole désagréable.

— Merveilleux, dit la seconde, vivement impressionnée. Je voudrais bien être capable d'en dire autant.

— Pourquoi ne le dites-vous pas ? repartit la troisième, regardant la première avec un air d'incrédulité.

— Oui, chère amie, ce matin je me suis assise sur un banc fraîchement peint. Mon mari va être obligé de m'acheter une autre robe !

— Oh ! alors dites-moi où se trouve ce banc...

— Maman, il y a un maringouin dans ma chambre...

— T'a-t-il mordu ?

— Non, mais il est venu si proche que j'ai entendu le bruit de son hélice.

— Tenez, Brigitte, voici un thermomètre ; vous vous en servirez quand vous donnerez le bain au bébé.

— Pas besoin de ça, madame, je trempe l'enfant dans l'eau et s'il devient bleu c'est qu'elle est trop froide ; s'il devient au contraire tout rouge, c'est qu'elle est trop chaude.

— Le coiffeur m'a vendu une lotion capillaire épatante ; il m'a affirmé en avoir fait l'essai sur un homme qui n'avait plus un seul cheveu.

— Eh bien ?

— Deux mois après, son client en avait le double.

— Est-ce vrai que votre fille vient d'être graduée à l'Université ?

— Oui, et avec grande distinction ; elle connaît l'algèbre, la peinture, elle a étudié l'astronomie, la philosophie et je ne sais quoi encore.

— Vous n'avez plus qu'à lui souhaiter de trouver un mari qui sache laver le linge, faire la cuisine, recoudre les boutons et mettre la couche au bébé ; ça pourra faire un bon ménage.

— Diable ! une patte cassée, un oeil poché, quatre dents en moins, le nez écrasé, sans compter tout ce que je n'ai pas encore vu ! vous avez été frappé par une auto ?

— Non, simplement une petite discussion avec ma femme.

Deux amoureux font des projets d'avenir.

Lui. — Alors, chérie, tu penses que tu pourras vivre assez largement avec mon salaire ?

Elle. — Oh, certainement ! seulement, je me demande avec quoi tu vivras, toi ?

Les affaires ne vont pas dans le ménage X... et l'homme s'en plaint.

— La misère est à la porte de la maison, dit-il.

— Dis-lui d'essuyer ses pieds avant d'entrer, répondit la femme.

Monsieur et Madame visitent des logements à louer et pénètrent dans une maison vacante de construction récente.

— Tiens ! dit monsieur, on a prévu une cabine téléphonique.

— Fais donc pas ton fou ! dit madame, tu ne devines pas que c'est la salle à dîner ?

Certes, il est bon qu'un vendeur ait du bagout, mais il y en a qui exagèrent.

Hier, à l'étalage de ce magasin des boulevards où s'affichent d'étonnantes soldes de bonneterie, l'un d'eux servait un client sans vouloir pour cela interrompre son boniment :

— Et pour monsieur ? Une cravate ! Nous en avons en soie, en coton, en laine ; pour le soir, l'après-midi, le sport. Tous les dessins, toutes les couleurs, tous les prix.

Alors, excédé et voulant par un grand coup arrêter ce déluge de paroles, l'acheteur dit placidement :

— Non, je voudrais plus solide... C'est pour me pendre.

A un client qui se plaignait du haut prix des articles dans un magasin, la marchande avait répondu :

— Que voulez-vous ? tout remonte.

— Qu'avez-vous donc, madame, autour du cou ?

— Un ruban. Pourquoi cette question ?

— Je croyais que c'était un jarretière, vu que tout remonte.

Le maire s'adresse furieux au gardien du parc public :

— Je n'ai jamais vu de parc aussi sale. Que signifie ce papier qui traîne partout ?

— C'est une circulaire que j'ai fait distribuer pour défendre aux gens de jeter du papier sur la pelouse et dans les allées.

LA VIE COURANTE...

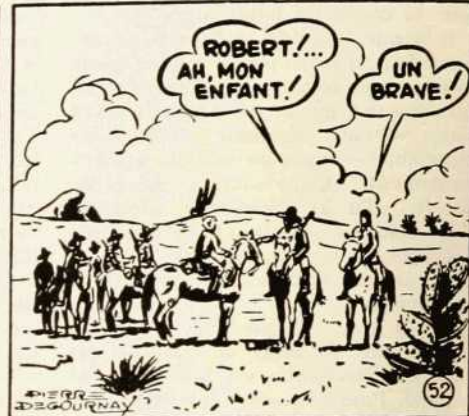


— Vous ne pourriez pas me dire de quel côté a bondi la balle quand elle vous a frappé ?

LES ENFANTS DU CAPITAINE GRANT

par JULES VERNE

CONTE ILLUSTRE DU "SAMEDI" — DIX-HUITIEME EPISODE



Accablé, désespéré par le geste de Robert Grant, qui a pris à son compte le plan de Thalcave en entraînant à sa suite les loups rouges, lord Glenarvan se laisse tomber sur le sol, la tête entre les mains. Comme dans un cauchemar, il voit le corps de son jeune protégé déchiré par les crocs impitoyables des carnassiers, mais Thalcave n'est pas aussi pessimiste. Il connaît son cheval mieux que personne et sait qu'à la course, il vaut tous les loups de la pampa. — Malgré cela, la nuit s'achève pour le pauvre lord dans d'affreuses angoisses. Thalcave est obligé plus d'une fois, de l'empêcher de sauter sur un cheval, pour courir à la recherche de Robert. Ce serait, non seulement dangereux, mais inutile, car comment retrouver ses traces dans l'obscurité? Enfin, vers six heures, l'horizon commence à blanchir sous les premières lueurs de l'aube. — Incapable de rester

en place, lord Edward monte sur un des chevaux, et, suivi de Thalcave, part à toute vitesse en direction de l'Ouest. Pendant une heure, les deux hommes galopent ainsi, à une vitesse prodigieuse, cherchant Robert des yeux, et craignant à chaque foulée de rencontrer son cadavre ensanglanté. Glenarvan déchire les flancs de son cheval sous l'éperon. Enfin, des coups de fusil se font entendre, régulièrement espacés, comme un signal de reconnaissance. — Les deux cavaliers communiquent alors à leurs montures une allure plus rapide encore, et quelques instants plus tard, ils rejoignent le détachement conduit par Paganel. Un cri s'échappe de la poitrine de lord Edward. Robert est là, vivant, bien vivant, porté par le superbe Thaouka, qui hennit de plaisir en revoyant son maître.



Toute l'expédition enfin regroupée, se remet en route, et, une heure plus tard, le groupe conduit par Paganel, peut enfin, à son tour, se désaltérer au rio Guamini. Les abords de l'enceinte où Robert, lord Edward et Thalcave ont passé cette nuit tragique, sont jonchés des cadavres des loups abattus, et à leur nombre, il est aisé de se rendre compte de la violence de l'attaque et de la vigueur de la défense. — Désaltérés et restaurés, les voyageurs tiennent conseil. Les incidents survenus depuis le départ ne leur ont pas fait oublier l'objet de leur mission, mais jusqu'à présent, et quoique l'expédition se soit toujours tenue sur la ligne du 37ème parallèle, aucun indice n'est venu les renseigner sur le lieu où pourrait se trouver le capitaine Grant. Un espoir reste encore, cependant, ce cacique Calfoucoura dont Thalcave prétend qu'il détient des prisonniers

blancs. — Reste à découvrir cette tribu, plus ou moins nomade, mais cela ne semble pas une tâche aisée, car, depuis que l'expédition s'est engagée dans la pampa, elle n'a pas eu l'occasion de rencontrer un seul être humain. Ce fait est, en soi, assez inexplicable, et Thalcave lui-même est incapable d'en comprendre la signification. D'un commun accord, les voyageurs décident de pousser jusqu'à Fort Indépendance, situé à deux jours de marche. Là, sans doute, pourra-t-on recueillir quelques renseignements. — Après quelques heures de repos, les chevaux sont de nouveau harnachés, et les autres remplies au maximum de leur contenance. Puis, la petite troupe se remet en route, sous la conduite de Thalcave, que Robert Grant ne lâche pas d'une semelle, sous l'oeil amusé de lord Edward.



L'expédition traverse les deux jours de route qui la sépare de Fort Indépendance, sans aucun incident. Pas plus que les jours précédents, les voyageurs ne rencontrent d'êtres humains, et les quelques estancias qui se trouvent sur leur chemin, semblent être abandonnées pour quelque mystérieuse raison. Enfin, au soir du deuxième jour, les remparts crénelés du fort apparaissent au haut d'une faible hauteur. A la jumelle, lord Edward distingue quelques soldats faisant l'exercice sur la plate-forme. — Une demi-heure plus tard, la caravane se présente à l'entrée du fort, et lord Edward, après avoir décliné ses noms et qualités, demande à parler au commandant de la place. Celui-ci se présente bientôt. C'est un homme de cinquante ans, vigoureux, l'air militaire, le teint basané, les moustaches raides. Ses premiers mots sont pour s'excuser de parler fort mal en an-

glais, car sa langue maternelle est le français. — Paganel, ravi de retrouver un compatriote, engage alors la conversation avec lui, et apprend qu'il est Basque, et qu'il vit en Argentine depuis plus de quinze ans. Marié à une Indienne, il s'est fait naturaliser, et mène dans ce poste reculé une existence sans histoire. Lui aussi est enchanté de rencontrer des Européens, et il invite les membres de l'expédition à séjourner au fort aussi longtemps qu'il leur plaira. Cependant, Paganel veut éclaircir certaines questions. — La première est de savoir d'abord pourquoi la région est vide de ses habitants. Le commandant leur apprend que les Indiens mènent actuellement une guerre civile contre les Paraguayens, et c'est la raison pour laquelle ils ont momentanément abandonné la pampa.

(à suivre dans le prochain numéro)

Le Tour du Monde en 80 jours

CONTE ILLUSTRÉ DU "SAMEDI" — TRENTE-QUATRIÈME ÉPISODE



Vu sous l'angle strictement sportif, parcourir deux cents milles de plaine glacée sur un traîneau à voile n'est pas un exploit négligeable, si l'on considère l'apparence du véhicule. Il est constitué par une sorte de châssis, monté sur deux poutres plates, relevées à leur extrémité en forme de skis, et sur lequel cinq ou six personnes peuvent prendre place. — Au tiers du châssis, se dresse un mât très élevé, retenu par des haubans métalliques, sur lequel s'envergue une immense brigantine. A l'avant, un bout dehors sert d'attache à un foc, et à l'arrière, une sorte de gouvernail-godille permet de diriger l'appareil. L'ensemble est dépourvu de confort, et Philéas Fogg hésite à entraîner Aouda dans cette aven-

ture. — Il suggère que la jeune femme attende sagement à Kearney le prochain train, quitte à ne rejoindre le groupe en Angleterre que plus tard. Passepartout n'aime pas cette solution, car il faudra que quelqu'un reste avec Aouda, et il est inutile de demander à Fix de quitter sa proie. C'est donc à lui qu'incombera cette tâche. — Heureusement, Aouda refuse catégoriquement de quitter l'expédition. Elle tient à partager tous les risques que vont courir ceux qui lui ont sauvé la vie. Puisqu'il en est ainsi, il ne reste plus qu'à se mettre en route, et Mudge s'emploie à tirer son appareil hors du hangar qui l'abrite. Le blizzard s'est levé, et balaie l'immense plaine.



Philéas Fogg et ses compagnons s'installent tant bien que mal sur le traîneau à voile qui doit leur permettre de gagner la prochaine station. A Ohama, les trains sont nombreux pour New-York, et, avec un peu de chance, les voyageurs pourront s'embarquer sur le paquebot qui quitte l'Amérique le onze décembre au soir, à destination de Liverpool. — Après avoir vérifié une dernière fois l'arrimage des haubans, Mudge, le propriétaire de l'engin, hisse la grande voile dans laquelle le vent s'engouffre aussitôt. Le traîneau oscille une ou deux fois, puis se met à glisser sur la neige fraîchement tombée. D'une main exercée, Mudge met le cap à l'Est, tandis que Passepartout pousse un triple hurra en l'honneur de ce nouveau mode de locomotion. — Rapidement, le traîneau prend

de la vitesse, et Mudge établit le foc, pour obtenir l'allure maximum. Bientôt, l'étrange voilier file à plus de cinquante milles à l'heure sur la plaine glacée, et c'est une étrange sensation, pour les voyageurs, que de se sentir ainsi emportés sans aucun autre bruit que le glissement feutré des patins, et le sifflement du vent dans les cordages. — Mudge corrige de temps en temps la dérive, par un habile coup de gouvernail. Mais la plaine ne présente pas d'autre obstacle que de légères ondulations qui impriment au traîneau un mouvement de houle, accentuant l'illusion que nos amis se trouvent à bord d'un yacht. Le froid est très vif, et il est impossible de parler, tellement la vitesse est grande...



Depuis plus d'une heure maintenant, le traîneau à voile à bord duquel Philéas Fogg et ses compagnons ont pris place, file sans incidents sur la plaine glacée. Nul doute que, si le trajet s'effectue à cette cadence jusqu'à Ohama, les voyageurs ne parviennent à rattraper leur retard. Cependant, Passepartout qui vient de jeter un regard en arrière, discerne dans le lointain de petits points qui convergent vers le traîneau... — Seraient-ce encore des Sioux? Le Parisien ne tient nullement à retomber entre leurs mains, et signale la chose à Mudge qui, du premier coup d'oeil, reconnaît une troupe de loups affamés. Heureusement, à la vitesse où va le traîneau, les féroces carnassiers n'ont aucune chance de le rattraper, et ils abandonneront la poursuite dès qu'ils verront l'inutilité de leurs

efforts. — Tout d'un coup, les voyageurs entendent un claquement sec, et la grande voile se met à flotter au vent, en menaçant de faire chavirer l'esquif. Un hauban vient de se rompre, et Mudge, pour éviter la catastrophe, donne un coup de gouvernail à droite. Le traîneau s'arrête en travers de la piste, sans aucun mal pour les passagers. — Le dommage est réparable assez rapidement, mais il va falloir quelques minutes à Mudge pour faire une épissure. Ce ne serait qu'un infime accident si, au loin, les loups ne se rapprochaient au grand galop. On distingue déjà leurs silhouettes, et le vent apporte le bruit de leurs hurlements déchaînés. Il va falloir faire vite, ou sinon...

(à suivre)

L'INTRÉPIDE JOS PRICE

CONTE ILLUSTRÉ DU "SAMEDI" — DIXIÈME ÉPISODE



1. Cette catastrophe imprévue dérouta nos amis... et, maintenant les bandits mexicains arrivaient au galop dans leur direction. Jos regarda désespérément autour de lui cherchant une issue... "Dis donc, Jos, il y a peut-être un moyen", dit Bob rapidement.



2. "Nous ne pouvons amener nos chevaux sur ces rochers de rocs... mais, nous pouvons y grimper nous!" — "C'est la seule solution", s'exclama Jos, "aide Janet à monter pendant que je couvre la retraite".



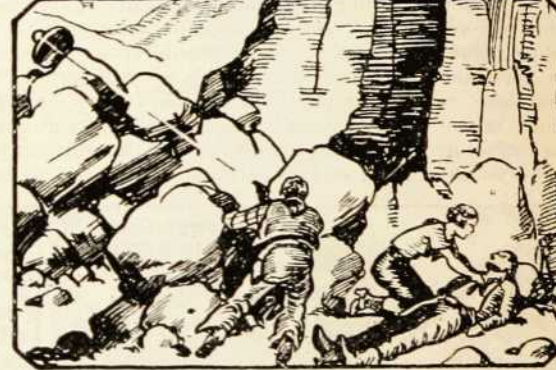
3. Bob n'aimait pas laisser Jos faire face seul à tous ces bandits, mais le temps manquait pour discuter et il fallait penser à la sécurité de la jeune fille... il ne fallait pas qu'ils soient tous capturés. Il escalada rapidement les rochers entraînant Janet vers le sommet. Les balles pleuvaient tout autour.



4. Jos tint tête aux arrivants tout en grimpa... Mais il poussa soudain un cri et tomba à la renverse sur Bob. Les deux cowboys roulèrent sur le sol de l'autre côté de la vallée. Mais, Jos ne bougeait pas.



5. "Blessé à la tête", gronda Bob, "mais je ne crois pas que ce soit grave, Mlle. Rien de plus petit qu'un canon ne peut endommager beaucoup sa grosse tête", ajouta-t-il avec un sourire rassurant. Tous deux transportèrent leur compagnon hors de cette entrée.



6. Ils se mirent à couvert derrière de gros rocs d'où Bob pouvait viser les bandits s'ils tentaient de venir de leur côté. Janet s'occupa de la blessure de Jos du mieux qu'elle put.



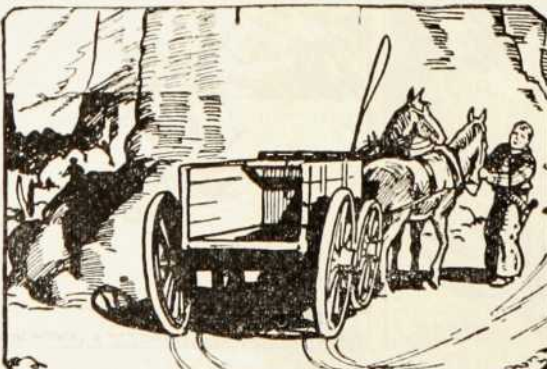
7. Pendant ce temps, Bob réfléchissait. Tant qu'ils pourraient garder les Mexicains enfermés dans leur vallée, ils étaient saufs, mais cela durerait aussi longtemps que leurs munitions, pas plus... Par contre, ils avaient peu de chance de trouver de l'aide dans ce coin perdu et sauvage, bien en deçà de la frontière mexicaine où les passants seraient sans doute favorables à Pasco.



8. Soudain, pendant une accalmie dans le tir, Bob entendit un bruit de roues sur la route. Tendant le fusil de Jos à Janet, il dit : "Si vous apercevez la tête d'un bandit au-dessus de ces rocs, tirez... mais, soyez prudente, ne vous exposez pas, je ne serai pas long". Il s'éloigna rapidement en rampant et aperçut quelques instants plus tard une voiture qui s'avancait sur le chemin cahoteux... "Arrête", cria-t-il à son occupant.



9. Même si les bandits mexicains étaient captifs pour l'instant à l'intérieur de leur vallée, Jos Price, Bob Smith et Janet Carson n'étaient pas hors de danger... Jos était blessé et inconscient... ils n'avaient pas de chevaux... et, ils ne pouvaient maintenir leurs positions que tant qu'ils auraient des munitions.



10. Laisant Janet gardienne, Bob s'éloigna et se saisit, à la pointe du revolver, de la voiture d'un passant attelée de deux chevaux. Le conducteur descendu de voiture, Bob l'attacha solidement, après quoi, il amena le véhicule jusqu'à l'endroit où Janet montait toujours la garde.



11. Il approcha aussi près que possible et, rampant, rejoignit la jeune fille. "Bien, Mademoiselle", dit-il avec un sourire heureux. "J'ai trouvé une voiture et deux chevaux, mieux vaut ne pas tarder à partir, êtes-vous prête?"
(à suivre dans le prochain numéro)

LISEZ CHAQUE SEMAINE LES CONTES ILLUSTRÉS DU "SAMEDI"

A L'ASSAUT DES MONTS... [Suite de la page 35]

être l'âme d'un explorateur mais pas les jambes et trop d'ampoules aux pieds.

Nous sommes redescendus et Laflamme a insisté pour que nous soupions chez lui. Il a suggéré de recommencer l'excursion, l'année suivante. J'ai approuvé avec emphase. C'est toujours loin, une autre année... Nous avons pris congé, après force poignées de mains.

Chez moi, j'ai bien dormi, cette nuit-là... Je me suis levé tard. J'étais toujours en vacances. J'ai voulu lire... Ici, vous reconnaîtrez les symptômes de la «shickshockoïde». Tout vous paraît fade. Vous manquez d'espace. Les bruits vous agacent. Vous évoquez les soirs tranquilles au milieu du lac Thibault... Et vous repartez. Vous devenez difficile, téméraire à la longue. Vous parlez du mont Albert...

Une route différente, celle de Ste-Anne-des-Monts, nous a conduits vers le second tome de nos vacances. Je chantais, au volant de la voiture. Yolaine a dit que j'avais du cran... Et ça m'a donné l'ambition de décrocher une auréole.

Nous avons dû traverser une barrière, avant de parvenir au lac Ste-Anne. Des employés encore ont fouillé nos bagages. Yolaine riait... J'ai demandé par combien de routes les touristes avaient accès au territoire si jalousement gardé. Un vieil homme m'a déclaré qu'on y arrivait, du nord par Ste-Anne-des-Monts, de l'est par Gaspé, du sud par New-Richmond. D'autres routes assez mauvaises montent de Marsoui, de Rivière-à-Claude et de St-Joachim-des-Tourelles. N'oublions pas le tronçon par St-Octave-de-l'Avenir vers le Couvert-du-Chaudron.

Yolaine m'a touché le bras :

— Guy, regarde.

Un chevreuil approchait de la maison des gardes.

— C'est une femelle, a commenté le vieux. Elle vient souvent jusqu'ici. Daniel va sortir et lui donner du pain.

Effectivement, Daniel — un blond jeune homme — a jeté, de la galerie, un ballot de quelque chose.

— D'habitude, elle emmène son petit et le laisse à l'orée du bois. Tenez. A gauche. Il est là.

Yolaine a vu, la première, et s'est exclamée :

— Qu'il est mignon ! J'aimerais l'embrasser sur le bout du museau.

J'ai trouvé cette impulsion ridicule puis j'ai pensé que c'était bien d'une femme et je me suis tu...

Le garde affirmait que, si nous désirions escalader le mont Albert, il nous fallait un guide. J'ai protesté. Mais c'étaient les règlements. Nous sommes entrés à l'hôtel — un coquet établissement au pied de l'objectif — et, quand le garde a été prêt, nous nous sommes mis en route. Je contemplais sans broncher la silhouette carrée du pic. J'ai dit :

— Combien de temps pour arriver dessus ?

— Ça dépend, a hésité le guide. Si on monte par des sentiers faciles comme celui de la rivière Isabelle ou l'autre de la montée de la Fosse et qu'on marche pas vite, ça prend quatre heures. Si on grimpe par le plus à pic, en arrière de l'hôtel, ça peut prendre deux heures mais c'est fatigant.

— On essaie par le plus à pic, ai-je décidé.

Yolaine était d'accord. Elle n'avait rien à craindre puisque l'entraînement, ça la connaît. Elle fait du sport : tennis, natation, magasinage (c'est le plus violent), tandis que je conduis l'Oldsmobile pour me rendre au bureau. Mais n'étant pas l'homme aux demi-mesures, j'ai choisi la tâche ardue.

Le guide montait devant. Yolaine suivait et je formais l'arrière-garde.

Nous avons fait, au début, des progrès rapides. Il y avait des arbres. C'était un jeu de se faufiler. Puis, le jeu a changé de caractère. Les arbres sont devenus rares, les pierres glissantes, les corniches abruptes. Je regardais en arrière. « Ça va bien », pensais-je. Puis, fixant le sommet, je constatais avec stupeur que nous n'avancions pas. J'ai cessé de mesurer les distances. Je cherchais des victoires locales. Jusqu'à cette pierre. Jusqu'à cet ar-
« Jusqu'à cette pierre, jusqu'à cet arbuste ». J'essayais de penser à autre chose. « Supposons que je travaille. Ou supposons que je m'amuse, que je regarde le baseball, à la télévision ». Je me sentais la tête légère. Je respirais mal. J'éprouvais la solidité de chaque pierre. Ma prudence devenait une obsession.

— Ça va ? criait le guide.

— Ça va ! répondais-je.

Les derniers arpentés sont les plus difficiles... Nous montions, indifférents à ce qui n'était pas le point d'appui. Je m'en voudrais de donner de l'escalade une image mutilée. L'alpiniste — le vrai — se rirait des obstacles dont j'ai maudit la fréquence. Je raconte ce qu'a vu mon oeil de bureaucrate. Un bastion plein d'orgueil. Une citadelle !

Enfin, nous avons dépassé la grande corniche et le guide s'est agenouillé.

— Moé, a-t-il dit, j'aime autant rester ici que pis r'garder les villages, en bas. On croirait presque passer en avion. Voyez-vous Sacré-Coeur-des-Landes ? St-Bernard-des-Lacs ? Y'a rien que j'pourrais vous montrer su l'mont Albert. Y'a rien... Mais si vous avez besoin d'moé...

— Non. Attendez-nous.

Nous avons continué seuls, Yolaine et moi. Le vent était violent, sur la montagne.

— C'est l'altitude, ai-je commenté.

Je n'en revenais pas de contempler l'étendue de mousse et de pierres cassées. Aucun arbre ne rompait la monotonie. Yolaine m'a pris la main. Nous marchions au hasard. Nos voix semblaient différentes. Qu'il était grand ce plateau ! Et vide ! On me l'avait peint comme le paradis des caribous. C'était même un paradis tout court. Un jardin dont on aurait chassé le monde. J'étais Adam... Jamais je n'ai ressenti une telle impression de solitude. Nous formions l'univers à deux.

— Reposons-nous, a dit Yolaine.

Nous nous sommes étendus près du petit lac qui a dompté le cratère dont s'enorgueillissait le mont Albert, au temps de son activité volcanique, il y a je ne sais combien de milliers d'années.

— Si je levais le bras, je toucherais aux nuages, ai-je murmuré.

— Ne lève pas le bras, a commandé Yolaine.

Nos cheveux se mêlaient. J'ai pensé que ma femme était le miroir de mes joies et de mes peines. Elle seule subsistait dans le décor majestueux. Je détruisais des rêves de gloire.

— Chérie, si tu veux, je pars demain pour le Thibet et je serai le premier homme à...

Elle souriait.

— A quoi bon ? Tu réussirais. C'est tout ce qui m'importe. Reste avec moi.

Nous avons choisi de redescendre par la montée de la Fosse. Le guide parlait d'une forêt impénétrable d'épines qu'il aurait fallu visiter. Mais la brume assombrissait le firmament et malheur à celui que, dans ces parages, le brouillard peut rejoindre. A cause du fer de la montagne, les compass s'affolent. On est perdu... Nous avons retrouvé l'Oldsmobile. Nous évoquons l'époque, chère à nos amours, du Cours supérieur de Mère Ste-Cornélie.

NOTES ENCYCLOPÉDIQUES

Alexander Fleming, inventeur de la pénicilline et l'homme qui, depuis Pasteur, a sauvé le plus de vies humaines, est mort à l'âge de soixante-quatorze ans. Ce petit savant écossais était le seul à croire qu'il n'avait aucun mérite à sa découverte et se refusa jusqu'au bout à en tirer le moindre profit. Le grand public a vite su reconnaître la valeur du savant et de sa découverte ; lorsque Alexander Fleming fut nommé recteur de l'Université d'Edimbourg, il avait reçu 65 décorations.

Le mohair est le plus résistant des fibres naturelles. On le mêle à la laine et aux fibres synthétiques. Il fut longtemps en usage pour couvrir les sièges d'automobiles, et, de nos jours, les lignes d'aviation l'emploient exclusivement, de même que les manufacturiers des laines les plus fines, des draperies les plus coûteuses et des plus somptueux tapis.

Les élèves de troisième des lycées français auront maintenant sur leurs pupitres, à côté de Racine et de Corneille, les *Pages choisies*, d'André Malraux. L'auteur de *La Condition humaine* est le plus jeune classique français au sens universitaire. André Malraux a réalisé en partie son souhait implicite : « Il y a deux façons, avait-il dit, d'entrer dans l'immortalité : l'Académie et les classiques Hachette ». Il a commencé par la seconde, modestement.

Les amateurs de peintures sont souvent hésitants lorsqu'il s'agit de prendre une décision aussi importante que l'achat d'une toile. Certains propriétaires de galeries artistiques ont donc adopté la méthode de louer des peintures aux futurs clients, et cela à des prix variant selon la valeur de la toile. Ils ont constaté que 15 pour cent des clients achètent les œuvres ainsi louées.

Dans le sud-ouest des Etats-Unis, on se sert de chèvres espagnoles pour déraciner la brousse après le passage des tracteurs.

Pendant la guerre de Palestine où les Israéliens luttèrent à un contre vingt, les femmes israéliennes participèrent à toutes les batailles. Depuis, comme les hommes, elles sont soumises au service militaire dès l'âge de dix-sept ans. A leur démobilisation, elles ramènent leur fusil dans leur foyer et sont ensuite astreintes chaque année, à un stage de trois semaines.

Comme la Nouvelle-Ecosse, la Tasmanie se consacra pendant bien des années à la construction des navires et Hobart fut longtemps le port baleinier le plus considérable de l'empire britannique.

Un petit problème zoologique a été posé à propos de la robe du zèbre : est-elle blanche striée de noir ou noire striée de blanc ? Les savants se sont prononcés en faveur de la première de ces deux hypothèses.

L'église de Notre-Dame-des-Victoires est la plus ancienne église au Canada. Elle fut érigée en 1688 et porta d'abord le nom de Petite Eglise de l'Enfant-Jésus. Deux ans plus tard, les habitants de Québec remportèrent une victoire contre les Anglais, ayant à leur tête Sir William Phipps et l'on donna à l'église le vocable de Notre-Dame-des-Victoires.

La ville d'Acapulco, au Mexique, a tous les charmes de la Riviera, et de plus est reconnue comme le paradis des pêcheurs. On y trouve toutes espèces de poissons, depuis les minuscules dauphins jusqu'aux thons pesant parfois plusieurs tonnes.

A seize ans, Roberto Benzi, l'enfant prodige de la musique qui a conduit les plus grands orchestres du monde, s'est retrouvé en face des problèmes de son âge : anonyme parmi 144,000 lycéens, il a passé son baccalauréat. En dehors de la musique, il a deux passions, le football et la mécanique. Il conduit déjà la Frégate de son père.

Au XVe siècle, les Etats prirent l'habitude d'entretenir à l'étranger des missions permanentes. Le Saint-Siège organisa, avec ses nonces et ses légats, le premier service diplomatique. Rois, princes, républiques suivirent.

La langue familière a, bien à tort, fait du nom de chameau un synonyme de sottise, car dans l'Italie de la Renaissance le chameau était l'animal symbole du discernement. Et voici pour quelle raison : il accepte seulement les charges qu'il peut porter.

Si une femme épouse un homme de son âge, ses chances de survie sont de 60%, s'il a 5 ans de plus qu'elle, elles sont de 70% et de près de 80% si le mari est de dix ans plus âgé que sa femme.

LES PUBLICATIONS POIRIER, BESSETTE & CIE, LTEE

Membres de l'A. B. C., et de l'Association des Magazines du Canada

LE SAMEDI — LA REVUE POPULAIRE — LE FILM

975-985, rue de Bullion, Montréal 18, P. Q., Can. — Tél. : PL. 9637-X

GEORGES POIRIER

Président

ODILON RIENDEAU

Chef du tirage

GEORGES POIRIER, fils

Vice-président

CHARLES SAURIOL

Chef de la publicité

ABONNEMENTS—Canada: 1 an \$3.50; 6 mois \$2.00—Etats-Unis: 1 an \$5.00; 6 mois \$2.50.

AU NUMERO : 10 CENTS

Entered March 23rd 1906, at the Post Office of St-Albans, Vt., U.S.A.

as second class matter under the Act of March 3rd 1879.

Autorisé comme envoi postal de la deuxième classe, Ministère des Postes, Ottawa.



IL Y A DES HEURES POUR TOUT

*Et les plus reposantes, comme les plus fructueuses,
sont celles qu'on consacre à la lecture. Ses lectures,*

*toutefois, il faut savoir les choisir ! Avec les
trois plus anciens magazines canadiens-français,*

*Le Samedi, La Revue Populaire et Le Film,
vous n'aurez pas besoin de chercher ailleurs.*

*Vous y trouverez tout ce qu'il faut pour vous instruire
et vous divertir en même temps.*

LE SAMEDI

intéresse toute la famille. Vous y trouverez des portraits de vedettes, de l'actualité mondiale, du sport, des articles illustrés. Il vous distraira par ses nouvelles et ses romans illustrés.

LA REVUE POPULAIRE

le magazine de la femme chic. Riche en chroniques de mode, il vous tiendra au courant des toutes dernières nouveautés de la haute couture et facilitera par ses nombreux conseils la tenue de votre maison. Vous vous délecterez de son roman d'amour complet.

LE FILM

Vous y lirez des articles sur vos vedettes préférées... Vous pénétrerez dans les secrets des grands studios... Vous apprécierez un roman complet... Vous y trouverez des mots croisés.

Remplissez votre coupon d'abonnement à l'intérieur.

POIRIER BESSETTE & CIE LTEE
975 - 985, RUE DE BULLION, MONTREAL, P.Q.



MME OMER VERRIER
574 CURATTEAU
LONGUE PTE MTL 5
4-056-R-99182